# Opération Atlantide

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

# BOB MORANE
## OPÉRATION ATLANTIDE

MARABOUT

# Chapitre I

Le petit cotre louvoyait lentement à travers l'étendue bleue de la mer des Caraïbes, en direction du sud. À sa gauche, très près, d'un bout de l'horizon à l'autre, les îles Caicos, archipel au sud-est des Bahamas, défilaient, gros paquets de verdure posés sur l'étendue miroitante des flots.

Assis à l'arrière, l'homme à demi nu qui tenait la barre d'une main molle, étudiait avec attention les rivages, comme cherchant une terre où aborder. Bronzé comme un canaque, les muscles souples et bien marqués sous la peau, le visage à la fois ouvert et tendu, avec des yeux plissés de scruteur d'infini, il faisait songer à ces navigateurs antiques partis seuls, sur des coquilles de noix, à la recherche de terres inconnues. Seuls, ses cheveux bruns et drus, coupés en brosse, conféraient un peu de modernisme à sa silhouette.

Tout près, une île se détachait à présent, frangée de cocotiers avec, à son centre, la classique montagne en forme de pain de sucre. En vain, l'homme aux cheveux en brosse inspecta le rivage et les flancs, couverts de végétation, du piton ; il n'y découvrit aucune trace d'habitation. Il sourit et dit à haute voix, se parlant à lui-même selon la vieille habitude des solitaires :

— Mon vieux Bob, voilà peut-être ce que tu cherches. Une île déserte où jouer les Robinson pendant un mois ou deux…

Ce n'était pas la première fois que Bob Morane visitait les Antilles. Pourtant, de ses voyages précédents, il avait gardé la nostalgie des petites îles entrevues au passage et auxquelles nul bateau de ligne régulière n'abordait jamais, sur lesquelles aucun avion ne se posait. Cette fois, à Nassau, il avait acheté, pour quelques dizaines de livres, ce petit cotre dont le propriétaire s'était lassé, et il était descendu vers les îles Caicos pour y trouver un peu de solitude sous les palmes d'une terre vierge, se replonger dans la paix des origines avec, pour seuls passe-temps, la pêche sous-marine et la récolte des noix de coco.

D’une main sûre, Morane guidait à présent le cotre vers une étroite baie, bordée par de hauts cocotiers plantés le long d’une plage de sable gris.

Penché par-dessus le bordage, Bob scrutait la mer devant lui, à l’affût des zones d’eau claire indiquant la présence des récifs de coraux. Ces récifs semblaient nombreux, mais le petit voilier du Français, mesurant sept mètres à peine, possédait un très faible tirant d’eau, ce qui lui permettait de se glisser partout sans courir le risque de s’échouer ou de se faire éventrer.

Arrivé à une vingtaine de mètres de la plage, Morane abattit les voiles et mouilla les ancres qui mordirent aussitôt sur le fond de corail. Le cotre s’immobilisa et Bob jeta un long regard autour de lui, sur ce qui, il l’espérait, serait son domaine exclusif au cours des jours à venir. Mais, par-delà la frange des photogéniques cocotiers, il ne distinguait aucune présence humaine. Pour s’assurer que l’île était bien déserte, Bob mit à l’eau le petit dinghy de caoutchouc et pagaya en direction de la plage. Au passage, il pouvait apercevoir à travers l’eau claire et peu profonde les ramures féeriques des massifs coralliens entre lesquels filait toute une faune de poissons multicolores.

Le dinghy toucha la grève et Morane le tira sur le sable gris, fait de lave pulvérisée. Rapidement, il se dirigea vers les cocotiers et les dépassa. Seuls, quelques gros crabes terrestres filèrent à son approche, mais il n’aperçut aucune habitation, ni traces de présences humaines. Comme l’après-midi était avancé déjà, Bob remit au lendemain le plaisir d’explorer l’îlot, dont tout l’intérieur semblait d’ailleurs recouvert d’une végétation épaisse.

— De toute façon, murmura-t-il en retournant vers le dinghy, si cet endroit était habité, j’aurais aperçu déjà des canots de pêcheurs. Cette petite anse ferait un port idéal. Sans doute n’y a-t-il ni sources, ni lacs, ni rivières ici, ce qui aura empêché les hommes de s’y fixer. Pour ma part, je possède heureusement une bonne provision d’eau douce à bord, et il y a les noix de coco. Pour l’instant, le plus pressé est de nous tirer une bonne friture de la lagune pour le repas du soir…

Après avoir regagné le voilier, Morane chaussa les palmes de caoutchouc, se fixa le masque de plongée sur le visage, emboucha

le tube respirateur et, le fusil sous-marin à la main, se laissa couler sous les eaux vertes de la baie, entre les massifs tourmentés de madrépores. Un quart d'heure plus tard, il regagnait le voilier avec un brochet de mer de plusieurs livres.

La nuit était tout à fait tombée quand Morane termina son repas, arrosé du lait frais d'une noix de coco. La lumière de la lune, moirant les eaux de la petite anse, et les silhouettes en ombres chinoises des cocotiers donnaient à l'endroit un aspect de carte postale. Pendant un long moment, Morane goûta cette paix nocturne qu'aucun bruit ne venait troubler. Ensuite, il s'étendit sur son matelas pneumatique et, doucement bercé par la houle, se laissa sombrer dans le sommeil.

*

* *

Levé dès l'aube, le lendemain, Bob Morane entreprit d'explorer l'île. Il emportait seulement avec lui un sac rempli de quelques provisions, une gourde pleine d'eau et une machette pour se frayer un chemin à travers la végétation de l'intérieur. Comme les îles des Antilles ne renferment aucune espèce d'animaux dangereux, sauf de rares serpents venimeux, il ne s'était guère muni d'armes. D'autre part, si, contre toute apparence, l'îlot se révélait habité, Bob savait n'avoir rien à redouter de ses habitants.

Passé la frange des cocotiers, la jungle se referma sur l'explorateur. Une jungle assez clairsemée, composée surtout de fougères et de plantes grasses. La marche était aisée et, parfois, à travers le tapis d'humus et de mousse recouvrant le sol, de longues bandes de lave apparaissaient.

« Jadis, pensait Bob, cette petite terre a peut-être fait partie d'un massif volcanique cernant une grande île, ou un morceau de continent soudé à l'Amérique Centrale. Un beau jour, la grande île en question, ou le morceau de continent, se sera effondré sous l'océan et les sommets du massif montagneux auront formé un chapelet d'îles : les actuelles Antilles… »

Morane savait que cette théorie sur la formation des îles Caraïbes avait cinquante chances sur cent, sinon davantage, d'être

erronée, aussi ne persévéra-t-il pas dans cette voie. Au fur et à mesure que le soleil montait dans le ciel, la chaleur devenait d'ailleurs de plus en plus lourde, et cela n'était guère propice à la pensée.

Continuant à progresser à travers la jungle, Bob était parvenu au pied du piton en forme de pain de sucre occupant le centre de l'îlot. Les flancs de la montagne se trouvaient eux-mêmes recouverts d'une végétation plus ou moins touffue, et Morane savait n'avoir rien à trouver à son sommet. Pourtant, de là, il découvrirait l'île sur toute son étendue et pourrait se rendre compte ainsi si, oui ou non, elle était habitée.

Lentement, Bob se mit à grimper, se servant de sa machette en guise de canne, s'agrippant aux branches et aux racines. Il faisait de plus en plus chaud et cette gymnastique ne tarda pas à le tremper de sueur. Malgré cela, et comme il en avait vu bien d'autres, il continua son ascension. Soudain, comme il n'était plus qu'à quelques mètres à peine du sommet, une détonation sèche, suivie de deux autres, attira son attention.

— On dirait que l'on tire des coups de feu par ici, murmura Morane. Cela indiquerait que mon paradis terrestre serait habité…

Ensuite, il songea que certains bois des tropiques, se gorgeant d'humidité au cours de la nuit, émettaient, en se desséchant et en se contractant sous les rayons brûlants du soleil, des bruits ressemblant à s'y méprendre à ceux d'une arme à feu. Déjà, à plusieurs reprises au cours de son existence de coureur de brousse, Bob avait été abusé par un phénomène de ce genre…

Reprenant son escalade, le Français ne tarda pas à prendre pied sur une étroite terrasse rocheuse, large de quelques mètres à peine, et de laquelle il dominait tous les alentours, jusqu'aux îles voisines qui semblaient voguer sur le gigantesque baquet d'indigo de la mer. Et, brusquement, Morane poussa un cri de déception. À ses pieds, plusieurs maisons se dressaient au bord de la plage, juste derrière l'un des promontoires enserrant la petite baie au fond de laquelle le cotre se trouvait ancré.

« Dire, pensa Bob, que je me suis envoyé tout ce chemin, quand il me suffisait de gravir le promontoire pour apercevoir ces maudites bicoques… C'était donc très probablement des coups de feu que j'ai

entendus tout à l’heure… Allons, adieux veaux, vaches, cochons, couvées et île déserte ! »

Alors, quelque chose, non loin des habitations, attira son attention. C’était une sorte de miroitement provenant d’une étroite faille descendant en pente douce vers la mer. D’où il se trouvait, à demi aveuglé par le soleil, Bob ne pouvait discerner la nature exacte de l’objet provoquant cette lueur. On eût dit, fort grossièrement, la carlingue d’un avion amputé de ses ailes et dont le revêtement de duralumin brillait d’un éclat argenté…

Déjà, la curiosité empoignait Morane, qui en oubliait sa déception.

— Je dois en avoir le cœur net, dit-il à haute voix. Cette chose métallique me paraît aussi peu à sa place sur cette île qu’un camembert bien fait au beau milieu d’une piste de danse…

Lentement, il se mit à redescendre vers la mer.

# Chapitre II

Au bas de la déclivité du promontoire, les habitations, aperçues du haut du piton par Morane, se découpaient sur un fond vert de palmes. C'étaient cinq ou six grandes bâtisses, recouvertes de tôles ondulées passées au minium et groupées par paires, suivant un ordre parfaitement géométrique.

Telles quelles, ces maisons ne possédaient rien de bien extraordinaire, et ce n'était pas elles qui intéressaient Bob, mais plutôt cette forme de métal brillant au fond de la faille menant à la mer.

D'un pas rapide, Morane s'approcha de ladite faille. Là, sous lui, il apercevait un étrange engin, long d'une quinzaine de mètres et dont l'avant s'arrondissait en forme de fer à cheval. L'arrière allait en s'effilant et se terminait par un tube, long de deux mètres environ, rappelant une tuyère de réacteur et supportant un grand aileron vertical. Vu en plan, l'appareil avait vaguement la forme d'une gigantesque raquette de tennis dont on aurait considérablement écourté le manche. De profil, il montrait une forme semi-ovoïde. Deux larges baies vitrées superposées, à l'avant de l'engin, indiquaient que celui-ci possédait deux étages. Au-dessus de la baie inférieure, un nom, *Trilobite*, était inscrit en lettres noires.

« *Trilobite* ! pensa Morane. C'est en effet bien à un de ces crustacés de l'ère primaire ou, mieux encore, à une limule, que ressemble cette étrange machine. Elle pourrait faire songer vaguement aussi à une soucoupe volante. Allons voir de plus près. Cela doit valoir le déplacement… »

Sans se soucier s'il était surveillé ou non, Bob Morane se laissa glisser dans la faille et s'approcha du *Trilobite*. De près, l'engin lui paraissait plus monstrueux encore. Il le toucha et il lui parut construit d'un métal inconnu, possédant un peu l'apparence du duralumin mais devant être cependant beaucoup plus dur. « Ce n'est pourtant ni du duralumin, ni de l'acier, pensa Morane. Après tout, je connais assez les métaux pour me faire une idée. Je ne suis pas ingénieur

pour rien et, si je me laissais aller à mon imagination, je décréterais aussitôt que ce monstre mécanique n'est pas d'origine terrestre… »

De plus en plus intrigué, Bob passa à une inspection détaillée de l'engin. À l'avant, une lourde lame de métal, semblable à celle d'un bulldozer, devait sans doute servir à écarter tous les obstacles lors de l'avance. De chaque côté de la coque, deux renflements recouvraient presque totalement de puissantes chenilles construites dans le même métal que la coque elle-même.

— Cette lame de bulldozer et ces chenilles, soliloqua Morane, tendent à prouver qu'il s'agit d'un engin terrestre, destiné à progresser sur le sol. Mais je veux bien être pendu par les pouces si je devine à quel usage peut servir un tank aussi monumental, surtout sur une petite île perdue comme celle-ci…

Morane avait à présent fait presque complètement le tour du *Trilobite*. Dans les flancs de l'appareil, une porte ronde et étroite s'ouvrait. Morane fit jouer le volant de fermeture et pénétra à l'intérieur d'une petite salle au plafond bas, garnie de bancs et où il éprouvait de la peine à se tenir debout. Devant lui, il y avait une seconde porte, ronde également, et fermée par des joints étanches.

« Cela m'a tout l'air d'un sas, songea Morane. Mais continuons notre visite. Nous ne tarderons pas à savoir à quoi sert ce mystérieux crustacé de métal. »

Il fit jouer le volant assurant la fermeture de la seconde porte et pénétra dans une salle rectangulaire, large de quatre mètres sur cinq de long environ. L'un des panneaux était occupé par une série de couchettes escamotables ; dans un coin, il y avait une table métallique et des chaises fixées au plancher recouvert d'un épais enduit de matière plastique. Dans le fond, trois portes rectangulaires s'ouvraient. Par une des grandes baies vitrées occupant tout l'avant du *Trilobite*, Bob pouvait apercevoir la mer, miroitant sous les rayons verticaux du soleil.

Au centre de la salle, une échelle métallique menait à une ouverture ronde pratiquée dans le plafond bas. « Sans doute est-ce là-haut que se trouve le poste de pilotage, pensa encore Morane. Au point où nous en sommes, autant risquer d'aller y jeter un coup d'œil… »

Déjà, il posait le pied sur le premier échelon quand, brusquement, il s'immobilisa. Par les portes du sas, qu'il avait laissées ouvertes, un bruit de voix lui parvenait. Il ne pouvait distinguer les mots, mais il comprenait néanmoins que les survenants parlaient anglais. « S'ils me surprennent ici, songea-t-il, je suis cuit ! » Il devinait en effet que, si les mystérieux propriétaires du *Trilobite* n'avaient rien eu à cacher, ils ne seraient pas venus s'isoler sur cette île perdue.

Le bruit de voix se faisait de plus en plus proche. Les hommes devaient maintenant avoir atteint l'ouverture extérieure du sas. Avisant les trois portes rectangulaires, au fond de la salle, Bob bondit en avant et tenta d'ouvrir l'une d'elles. Elle céda aussitôt, et le Français pénétra dans ce qui lui parut être un vaste réduit encombré d'objets de toutes sortes. Il n'eut cependant pas le loisir d'en connaître la nature exacte, car il avait refermé aussitôt le battant derrière lui, pour se trouver plongé dans des ténèbres totales.

Adossé à la cloison, le souffle court, l'oreille aux aguets, Morane attendit la suite des événements.

Les nouveaux venus avaient à présent pénétré dans la salle voisine, car leurs voix parvenaient distinctement à l'oreille de Bob.

— Je me demande, disait l'une d'elles – une voix forte et autoritaire – qui a laissé les portes du sas ouvertes. Je ne tiens pas à ce qu'un tas de bestioles malfaisantes pénètrent à l'intérieur du tank pour s'attaquer à nos approvisionnements. Je désire éviter toute surprise désagréable. Dans une entreprise comme la nôtre, le moindre grain de sable peut causer la catastrophe…

— Sans doute est-ce encore là un coup de Palmer, fit une deuxième voix, moins fortement timbrée que la première.

— Ce Palmer, glissa un troisième personnage, est un excellent mécanicien, mais il est parfois coupable de regrettables négligences…

— Bah, reprit le second interlocuteur, l'erreur est humaine après tout…

Morane ne s'était guère trompé. Les trois inconnus parlaient anglais, et l'anglais d'Oxford encore. Un anglais châtié, digne de la plus pure tradition shakespearienne.

Le silence s'était fait maintenant, et Morane devina que les trois hommes gravissaient l'échelle conduisant à l'étage supérieur. Bientôt, en effet, des pas ébranlèrent le plafond au-dessus de sa tête. Puis, presque aussitôt, un long ronronnement retentit, faisant vibrer le *Trilobite* dans ses moindres membrures. Le ronronnement alla en s'accentuant et, soudain, l'engin tout entier s'ébranla, glissa en avant. Le tank s'était mis en marche. Et Bob comprit alors qu'il venait, une fois de plus, de se lancer tête baissée dans un redoutable guêpier.

*

* *

De longues minutes, des heures peut-être, s'étaient écoulées. Plongé dans des ténèbres totales et dans l'anxiété quant à son sort prochain, Morane avait perdu la notion du temps. En outre, de multiples questions se pressaient dans son esprit. À quoi servait cet étrange véhicule et quelle était sa destination ? Qui étaient les hommes qui le pilotaient et quels desseins poursuivaient-ils ?

Les cahots et ce ronronnement ténu, mais puissant, venant des profondeurs du *Trilobite*, indiquaient que l'engin n'avait pas arrêté sa marche.

Dans l'obscurité de son réduit, Morane commençait à s'impatienter. Il tâtonna autour de lui pour tenter de se reconnaître, et ses mains rencontrèrent une forme métallique. Une forme humaine gigantesque, froide et rigide, aux membres articulés et à la tête sans visage, avec un occiput pointu comme une tête d'obus. Le contact froid du métal, ajouté à l'idée d'humanité, fit soudain se retirer la main de Morane. Puis, il s'enhardit à nouveau et reprit ses investigations. Mais, tout autour de lui, il rencontrait les mêmes formes humaines et métalliques. Il avait l'impression de se trouver enfermé en compagnie d'une dizaine d'armures de tournoi datant du Moyen Âge…

— Je dois me rendre compte, murmura-t-il. Je dois me rendre compte…

Comme il ne possédait aucun moyen de faire de la lumière, ni lampe électrique, ni allumettes, il tâta la cloison autour de la porte,

mais sans rien découvrir qui ressemblât à un commutateur.

— Je dois me rendre compte, murmura-t-il à nouveau.

Il prêta longuement l'oreille, puis, comme aucun son ne lui parvenait de la salle voisine, il s'enhardit jusqu'à entrebâiller le battant pour jeter un coup d'œil au-dehors. Comme il l'avait pensé, la salle voisine était déserte. Les trois personnages mystérieux devaient se trouver dans la chambre des commandes, à l'étage supérieur.

S'enhardissant toujours davantage, Bob ouvrit le battant à demi. Un jour verdâtre pénétra dans le réduit, et Morane se rendit compte que ce qu'il avait pris tout d'abord pour des armures moyenâgeuses étaient en réalité de grands scaphandres en métal articulé, avec des casques en forme d'obus et faits d'une matière complètement transparente.

Mais, déjà, le spectacle qui se déroulait derrière la grande baie vitrée avait accaparé l'attention du Français. Sur la pointe des pieds, il se dirigea vers l'avant de l'appareil et regarda au-dehors.

Le *Trilobite* avançait sur un fond de sable, au sein d'une forêt de madrépores où des bandes de poissons argentés, au corps rayé de noir, nageaient en formations compactes. Quelque part, dans le lointain bleu vert, la silhouette fusiforme d'un grand squale fila comme une torpille.

Tout s'éclairait à présent pour Morane. Le *Trilobite* n'était pas un tank comme les autres, mais un tank sous-marin, capable de cheminer aussi aisément dans les profondeurs océanes que sur terre.

« Un tank sous-marin ! pensa Bob. Cela n'a, à première vue, rien de bien extraordinaire. Alors, pourquoi ce secret ?… »

Il n'eut guère le loisir de réfléchir davantage à cette question. La voix autoritaire qui, tout à l'heure, avait retenu son attention, venait de retentir derrière lui.

— Que faites-vous ici ?

Bob se retourna d'une pièce, pour se trouver nez à nez avec un homme vêtu d'une combinaison de toile kaki. C'était un véritable colosse, haut de près de deux mètres, avec des épaules qui ne cédaient en rien à celles d'un gorille. Une barbe rousse, épaisse et embroussaillée, tombait sur sa poitrine, et sa chevelure ressemblait

à un brasier. Sous des sourcils touffus brillaient deux petits yeux bruns, aux regards chargés de colère. Tout de suite, Morane eut l'impression d'avoir déjà vu cet homme quelque part. Mais où ? Une fois encore, il n'eut pas le temps de chercher une réponse à cette question.

— Que faites-vous ici ? interrogea encore le colosse.

— À vrai dire, je ne sais pas moi-même, fit Bob sans perdre son sang-froid. Hier soir, j'ai abordé sur cette île à bord de mon petit voilier, à la recherche d'un coin tranquille où passer quelques semaines de paisibles vacances. Tout à l'heure, en explorant les environs, j'ai découvert par hasard votre *Trilobite* et…

— … Vous y avez pénétré, poussé par la curiosité, acheva l'autre avec un léger sourire. Quand nous sommes survenus, vous avez pris peur et vous vous êtes dissimulé quelque part. Derrière l'une de ces trois portes peut-être…

Répondant au sourire de son interlocuteur, Morane eut un signe affirmatif de la tête.

— Vous avez deviné juste, dit-il.

Sur les traits du géant, le sourire avait disparu, pour faire place à une expression de féroce colère.

— Et vous supposez que je vais vous croire ? tonna-t-il. Gibier de potence ! Vil saboteur ! Empêcheur de danser en rond ! Mangeur de petits enfants…

D'autres injures suivaient, que la bienséance nous interdit de rapporter ici. Pourtant, Bob, lui, bien que la conversation se déroulât en anglais, possédait assez la langue de Shakespeare pour ne pas perdre une seule de ces injures. Devant leur outrance un peu grandiloquente, il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— N'en jetez plus, monsieur, n'en jetez plus, dit-il sur un ton de moquerie. Vraiment, vous me comblez…

Cet innocent persiflage eut le don de pousser à bout le géant qui, brusquement, ses énormes poings tendus, bondit en avant. Bob comprit alors pourquoi il ne l'avait pas entendu venir : le colosse se déplaçait avec la souplesse d'une bête fauve. Morane tenta bien d'éviter son assaut, mais autant valait tenter d'échapper à un ouragan. L'un des monstrueux poings atteignit à la pointe du menton

le jeune Français, qui s’écroula inanimé sur le sol un peu comme s’il avait été soudain frappé par la foudre…

# Chapitre III

Quand Morane reprit connaissance, il se trouvait, étendu sur le plancher et étroitement ligoté, au centre d'une pièce aux murs nus, meublée seulement de quelques fauteuils en rotin, d'une grande table de camping pliante et d'une demi-douzaine de malles de fer étamé empilées dans un coin. Quatre hommes, dont le colosse à la barbe et aux cheveux roux, se trouvaient assis devant lui, comme guettant son réveil.

L'un des hommes – un individu d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris, au nez aquilin et aux yeux verts brillant d'intelligence – se tourna vers le géant, pour dire :

— J'ai l'impression, mon cher Steve, que votre victime reprend goût à la vie…

— Il était temps, fit l'autre personnage, petit homme trapu, au crâne chauve et aux énormes lunettes cerclées d'écaille. Avec votre force, Steve, vous auriez très bien pu le tuer…

Un rictus découvrit les dents du colosse. Des dents d'une blancheur éclatante, avec des canines pointues de broyeur d'os.

— Si je l'avais tué, ç'aurait été tant mieux, dit-il. Cette mauvaise graine d'espions et de saboteurs ne mérite guère mieux…

Doucement, Bob remua les mâchoires : il eut toutes les peines du monde à réprimer un cri de douleur. Il avait l'impression d'avoir été frappé par un marteau-pilon. Aussitôt, une vague de rancœur à l'égard du géant l'envahit.

— Je ne savais pas qu'il y avait des singes anthropoïdes dans les Antilles. Pourtant, si j'en crois mes yeux, cette île comprend parmi sa faune un gorille de l'espèce rousse, la plus dangereuse de toutes…

Cette allusion non dissimulée à son aspect physique arracha un rugissement de colère au colosse. Il fit mine de se lever pour se précipiter sur Morane, mais l'homme au nez aquilin le retint par la manche de sa combinaison de toile.

— Voyons, Steve, ne vous faites pas plus méchant que vous ne l'êtes. Jamais vous ne frapperiez un homme ligoté…

Morane, qui, décidément, en voulait au géant de l'avoir assommé, ne put s'empêcher de remarquer :

— Que l'on soit ligoté ou non, cela ne change rien. De toute façon, on n'a guère de chances de se tirer des pattes d'un lourdaud de cette sorte…

Une fois encore, le géant fit mine de se lever, mais la voix de l'homme au nez aquilin retentit sèchement.

— Assez, Steve ! Quant à vous, monsieur – il se tournait vers Bob – cessez vos douteuses plaisanteries. Tôt ou tard, vous pourriez avoir à vous en repentir… Pour commencer, qui êtes-vous ? Et qu'êtes-vous venu faire ici ?

Bob se tortilla dans ses liens.

— Je ne suis guère dans une position propre aux présentations mondaines, fit-il remarquer. Vous ne m'avez pas l'air d'être des forbans et, comme je suis, moi aussi, un honnête homme, il n'y aurait aucun inconvénient à ce que vous me détachiez…

L'homme au nez aquilin jeta un regard indécis vers ses compagnons.

— Soyez sans crainte, enchaîna Morane, je ne me sauverai pas. Je suis sans armes et votre ami Steve, qui, s'il possède le gabarit d'un rhinocéros, a également la souplesse d'une gazelle, aurait vite fait de me mettre hors d'état de nuire…

Ce dernier argument parut avoir raison des dernières hésitations de l'homme au nez aquilin. Il se tourna vers le quatrième personnage, un jeune gaillard solidement bâti, aux cheveux et aux yeux d'un noir charbonneux, et dit :

— Allez-y, John, détachez notre prisonnier…

L'interpellé se leva, tira un couteau automatique de la poche de sa combinaison et en fit jaillir la lame d'une pression du pouce. Passant derrière Morane, il trancha ses liens.

Bob se redressa et, assis sur le plancher, frotta longuement ses membres. Ensuite, il se tâta la mâchoire et, comme celle-ci, bien que douloureuse, lui paraissait en bon état, il se remit à sourire.

— Mon nom est Robert Morane, dit-il, et je crois être la victime d'un malentendu…

À ce nom de Morane, l'homme au nez aquilin avait eu un léger sursaut.

— Seriez-vous ce commandant Morane dont, ces derniers temps, on a pas mal parlé au sujet d'affaires plutôt…

— Plutôt ténébreuses, acheva Bob en voyant que son interlocuteur hésitait sur le mot. C'est bien de ce commandant Morane-là qu'il s'agit, en effet… Pourtant, croyez-moi, cette fois je suis un bien paisible voyageur, peu porté à se mêler des affaires des autres. Mais, j'y songe, vous savez qui je suis à présent. Puis-je savoir à mon tour qui vous êtes ?

L'homme au nez aquilin hocha la tête affirmativement.

— En supposant que vous ne le sachiez pas, mon nom est William Kearney.

Il désigna le géant roux, l'homme chauve aux lunettes d'écaille et le personnage aux cheveux noirs qui avait tranché les liens de Morane.

— Et voici les professeurs Stephen Harambur et Jéroboam Olsen. John Palmer est notre technicien…

À l'énoncé de ces trois noms de Kearney, Harambur et Olsen, Morane avait sursauté violemment. Il savait à présent pourquoi, lors de sa première rencontre avec le géant, celui-ci ne lui avait pas paru tout à fait inconnu. Harambur était ce fameux biologiste britannique qui, quelques années auparavant, avait fait tant parler de lui comme chef de l'expédition océanographique du *Prometheus*. La réputation du professeur Kearney, le célèbre physicien, et d'Olsen, l'archéologue, ne le cédait en rien à celle du biologiste. Avec ces trois savants, Morane se trouvait en présence de la plus fine fleur de la science britannique. Initialement, il croyait avoir affaire à des bandits guidés par d'inavouables desseins, et, à présent, il se sentait un peu honteux de ses soupçons. Kearney, Harambur et Olsen ne pouvaient se trouver là que dans des buts scientifiques et, tout compte fait, il leur devait des excuses pour les avoir dérangés dans leurs travaux.

— Je suis heureux, dit-il, de me trouver en une compagnie aussi choisie, et si j'ai pu apporter le moindre contretemps à votre travail, vous m'en voyez navré. Croyant cette île déserte, j'y suis venu à

bord d’un petit cotre qui se trouve ancré dans la baie voisine. C’est en explorant l’île que j’ai, bien malgré moi, découvert votre tank…

La voix tonnante du professeur Harambur retentit, vengeresse.

— Vous nous avez déjà dit cela, monsieur Morane… si c’est bien là votre nom… Et vous voudriez sans doute nous obliger à vous croire ? Tout d’abord, pouvez-vous nous prouver votre identité ?

Cette fois, Morane ne parut pas se formaliser de l’hostilité du biologiste. Il se contenta de hocher la tête affirmativement.

— Mes papiers, dûment visés par l’autorité britannique de Nassau, se trouvent à bord de mon bateau. Si vous voulez m’accompagner jusque-là, je vous les montrerai. Ensuite, je vous laisserai à vos travaux d’exploration sous-marine et irai à la recherche d’un autre coin tranquille, et bien désert celui-là…

Mais le professeur Kearney secoua la tête.

— Nous avons tout le temps pour examiner vos papiers, commandant Morane. Jusqu’à nouvel ordre, nous vous croyons sur parole. Il n’est d’ailleurs pas question pour nous de vous laisser partir…

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez vu le tank, et nous ne tenons pas à ce que la chose s’ébruite…

Morane ne put réprimer un léger tressaillement.

— Je ne comprends pas, fit-il. Vous vous livrez, avec votre tank, à des recherches sous-marines, d’ordre scientifique assurément. Je ne vois pas très bien pourquoi vous craindriez une indiscrétion quelconque de ma part. Que diable, il ne s’agit pas là d’un secret d’État…

Un léger sourire apparut sur les lèvres pleines de Kearney.

— Si, commandant Morane, il s’agit justement d’un secret d’État. Comme, tout compte fait, vous m’êtes plutôt sympathique et comme, de toute façon, vous vous trouvez en notre pouvoir, rien ne m’empêche de vous raconter notre histoire. Elle vous passionnera, je crois…

*

* *

— Il y a un peu plus de trois ans de cela, commença le professeur Kearney, un avion britannique, le Prometheus, quittait Portsmouth avec, à son bord, les membres d'une mission scientifique ayant pour but d'étudier la faune et les fonds sous-marins de la mer des Sargasses. Le professeur Harambur, ici présent, commandait cette mission.

« Un jour où le *Prometheus* croisait quelque part entre les îles Bermudes et l'archipel des Bahamas, où nous nous trouvions, un chalut fut lancé et trouva le fond par quelque 2.000 fathoms, soit environ 3.600 mètres, profondeur certes négligeable si l'on considère qu'au large des îles Carolines on a sondé des fonds de 10.863 mètres. Pourtant, quand le chalut fut remonté, les surprises commencèrent. Au fond du filet, le professeur Harambur découvrit une étrange statuette, haute d'une vingtaine de centimètres à peine, taillée dans cette lave noire nommée obsidienne. Protégée par la boue des grands fonds, cette statuette, fort ancienne, était cependant demeurée intacte. Elle représentait selon toute évidence un dieu, mais un dieu inconnu. À Londres, les experts du British Muséum ne purent d'ailleurs lui donner une identité valable. La statuette n'était ni maya, ni toltèque, ni zapotèque, ni aztèque, ni caraïbe, sinon on aurait pu supposer qu'elle avait été jetée à la mer par quelque ancien navigateur. En désespoir de cause, on décréta qu'elle avait appartenu à une civilisation inconnue et dont on n'avait, jusqu'alors, découvert aucun vestige, et cela pour la bonne raison que les vestiges de la civilisation en question se trouvaient depuis longtemps enfouis au fond de l'océan. Aussitôt, le nom de la légendaire Atlantide fut évoqué.

« Cependant, un autre phénomène avait retenu l'attention des savants. Passée au compteur Geiger, la statuette, ainsi que les boues et la pierraille contenues dans le filet du chalut, s'était révélée fortement radioactive, ce qui laissait supposer qu'elle avait longtemps été en contact avec des matières radioactives par elles-mêmes, comme le radium, le plutonium et l'uranium…

« Cette double découverte donna aux autorités britanniques l'idée d'organiser une expédition sous-marine destinée à explorer les fonds sondés par le *Prometheus*, afin d'y rechercher les vestiges de cette civilisation à laquelle avait appartenu la statuette, et aussi ces

gisements de matières radioactives dont la science, à l'orée de l'ère atomique, a grand besoin. On songea aussitôt à construire un engin qui réunirait à la fois les caractéristiques du sous-marin et du tank. On avait bien pensé également à un bathyscaphe dans le genre de celui employé par le professeur Piccard, mais cet engin ne possédait pas assez d'autonomie ni ne présentait une sécurité suffisante pour permettre une exploration poussée.

« Pour réaliser le tank sous-marin cependant, il fallait doter celui-ci de parois d'acier à ce point épaisses que l'ensemble risquait de peser plusieurs milliers de tonnes. En effet, si la profondeur de 3.600 mètres n'est pas excessive, il y règne cependant une pression approximative de quelque quatre cents atmosphères par centimètre carré. Je venais justement de mettre au point un alliage métallique aux propriétés toutes nouvelles, la kearnalumine. Aussi léger que le duralumin et cent fois plus résistant que l'acier le mieux trempé, cet alliage possédait en outre l'avantage d'être totalement imperméable aux radiations. Je me mis donc aussitôt à établir les plans d'un tank sous-marin capable d'emmener plusieurs hommes avec leurs équipements et leurs provisions. La propulsion en serait assurée par un réacteur atomique alimenté par des lingots de cuivre. Pour cet usage, la kearnalumine devait se révéler parfaite, son imperméabilité aux radiations évitant l'emploi de lourds écrans protecteurs en plomb. Toujours servi par les propriétés de ma kearnalumine, je pus également mettre au point un scaphandre extrêmement léger et résistant aux plus hautes pressions, ainsi qu'un fusil lançant un rayon calorifique.

« Vous devez deviner cependant que, pour arriver à ces différents résultats, il me fallut passer par de nombreux tâtonnements. Pendant ce temps, les services de renseignement d'une puissance étrangère eurent vent de mes recherches et s'y intéressèrent. Pensez, un tank construit dans un métal quasi indestructible, possédant un armement redoutable et capable de traverser n'importe quelle étendue marine ! Un tel véhicule procurerait une supériorité écrasante à l'organisation militaire qui serait seule à le posséder. En outre, les gisements de matières radioactives, situés en plein océan Atlantique, en dehors de toutes

eaux territoriales, pouvaient intéresser également ladite puissance étrangère…

« On commença par me voler la formule de la kearnalumine, mais cette formule était si bien brouillée qu'il était impossible de la reconstituer. On tenta également de me dérober les plans du tank, mais j'avais pris toutes mes précautions. Les plans volés auraient à peine été bons pour construire un tank jouet pour enfant. Sur ces entrefaites, les différentes parties de notre véhicule sous-marin étaient terminées ; il ne restait plus qu'à les assembler, ce qui, en raison de l'extrême légèreté de ma kearnalumine, était une tâche relativement aisée. Les membres de l'expédition avaient été sélectionnés. Il s'agissait de moi-même, du professeur Harambur, du professeur Olsen et de John Palmer. Tous quatre, nous fûmes acheminés, en grand secret, en même temps que les éléments du tank, vers cet îlot des Bahamas, où nous nous mîmes aussitôt au travail. Aujourd'hui, le tank sous-marin est complètement monté, les essais définitifs ont été tentés et, dans quelques jours, nous pourrons partir pour la grande aventure. Vous comprenez sans doute à présent, commandant Morane, pourquoi nous avons fait montre de tant de méfiance à votre égard…

Le professeur Kearney s'arrêta de parler. Bob hocha doucement la tête.

— Pourquoi, si vous craignez à ce point les espions, n'avez-vous pas insisté pour être gardés militairement ?

— En agissant ainsi, répondit Kearney, nous aurions pu attirer l'attention de nos ennemis, et, comme toutes les précautions avaient été prises pour que notre départ d'Angleterre demeurât secret…

— Encore une question, Professeur. Pourquoi avez-vous donné à votre engin le nom de *Trilobite* ? Est-ce là une appellation purement poétique, ou répond-elle à des raisons plus profondes ?

— Elle répond, comme vous dites, à des raisons plus profondes. En réalité, notre tank est un vrai trilobite mécanique, puisque, comme cet ancêtre des crustacés, il se trouve divisé longitudinalement en trois lobes : de chaque côté, les chenilles et les ballasts ; au milieu, l'habitat, la chambre des machines et le réacteur.

Il y eut un long silence. Puis le professeur Kearney demanda :

— Avez-vous encore des questions à nous poser, commandant Morane ?

Le Français hocha la tête affirmativement.

— Oui, fit-il. Une seule question… Qu'allez-vous faire de moi ?

Au fond de lui-même, il ne nourrissait aucune inquiétude à ce sujet. Aucun des trois savants n'eût été capable de commettre un crime, et guère plus John Palmer sans doute. Malgré cela, le professeur Harambur répondit de sa voix bourrue :

— Tout ce que vous méritez, monsieur, c'est d'être jeté en pâture aux requins. Je crois d'ailleurs que c'est ce que nous allons faire…

Dans le ton du biologiste, il y avait quelque chose de forcé qui n'échappa pas à Morane. Il était certain que, jamais, le savant ne jetterait quiconque aux requins, ni ne tuerait personne de sang-froid. À cette constatation, Bob ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'ai pas très peur des requins, Professeur, fit-il. Je suis un vieux fanatique de la plongée sous-marine, et je sais comment les prendre. D'ailleurs, si vous me jetiez aux requins et si ceux-ci me dévoraient, cela vous empêcherait de dormir durant le reste de votre existence. Je me trompe peut-être, mais l'âme qui se cache sous votre apparence de gorille mal léché doit être celle d'une jeune fille romantique.

Un triple éclat de rire échappa à Kearney, à Olsen et à Palmer.

— Vous avez touché juste, commandant Morane, fit le premier des trois hommes. Notre ami Steve est capable de donner des coups de poing à assommer un bœuf – en fait, je ne crois pas avoir rencontré un homme aussi fort que lui –, mais la vue d'une simple goutte de sang le fait tomber en pâmoison…

À son tour, le professeur Harambur éclata de rire.

— Naturellement, vous exagérez, Bill. Il est évident aussi que je ne jetterai jamais personne aux requins ni ne ferai rien de ce genre. Après tout, comme vous êtes le chef de l'expédition, je vous laisse le soin de décider du sort de notre prisonnier…

William Kearney se tourna à nouveau vers Morane. Une expression d'intense perplexité se trouvait peinte sur ses traits.

— Vous nous mettez dans une bien délicate situation, commandant Morane. Naturellement, nous ne pouvons vous tuer, mais nous ne pouvons non plus vous remettre en liberté. Nos

ennemis sont puissants, et nous ne voulons pas risquer qu'une indiscrétion vienne ruiner nos plans…

— Et si je demeurais ici jusqu'à votre départ ? proposa Bob. Quand vous serez là-bas, au fond de l'océan, vous n'aurez plus à craindre les indiscrétions…

— Vous vous trompez, fit Kearney. Vous connaissez l'existence de la kearnalumine, et c'est là un secret qui doit être gardé, à tout prix, le plus longtemps possible. Ce serait une fameuse course si les nations savaient qu'un tel métal existe. Déjà, une puissance étrangère l'a appris, et vous savez ce que cela a donné…

— Et si je vous promettais de ne souffler mot à personne de tout ceci ?

Longuement, le savant dévisagea le jeune Français, comme s'il voulait lire en lui. Au bout d'un moment cependant, il secoua la tête.

— Tout me porte à vous faire confiance, dit-il. Cependant, je ne vous connais pas depuis assez de temps, et il me reste un doute… Non, vraiment, je ne vois qu'une solution : c'est que vous demeuriez avec nous jusqu'à la fin de l'expédition. À notre retour, nous vous connaîtrons mieux, et nous saurons si le secret…

Le professeur Kearney se tourna vers ses compagnons.

— Êtes-vous tous d'accord pour que le commandant Morane nous accompagne ? demanda-t-il.

Olsen hocha doucement la tête.

— Il le faut bien, Bill, répondit-il d'une voix hésitante. Je suppose qu'il n'y a pas d'autre solution…

— Et vous, Steve, qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense ? fit Harambur d'une voix rauque. Je pense que le commandant Morane nous a placés dans une situation bien délicate, en effet. Une expédition aussi secrète que la nôtre ! Et nous voilà obligés d'emmener un inconnu avec nous… C'est à désespérer du sort…

Le colosse se tourna vers Bob et tendit vers lui deux énormes mains.

— C'est entendu, commandant Morane, vous nous accompagnerez, mais, surtout, d'ici le moment du départ, ne tentez pas de fuir. Je veillerai personnellement sur vous…

Un fin sourire plissa les traits bronzés de Bob.

— Soyez sans crainte, Professeur, dit-il doucement, je n’essaierais de fuir pour tout l’or du monde. Réfléchissez donc… Je vais avoir l’occasion de partir à la recherche de l’Atlantide, à bord d’un engin sous-marin, sorti tout droit d’un rêve de Wells ou de Jules Verne, et je tenterais de me dérober ? Non, non, pour rien au monde, je ne voudrais manquer cela…

# Chapitre IV

Lentement, ses machines tournant au ralenti à cause des risques d'échouage, le steamer faisait route à travers la nuit claire des tropiques. C'était un vieux cargo à la coque tachée de rouille et à la poupe duquel un nom, *Hankau*, se trouvait inscrit en lettres blanches. Tout autour de lui, les silhouettes noires des îles Caicos se découpaient, basses sur les flots argentés par la lune et couronnées de cocotiers chevelus.

Sur la dunette, trois personnages se tenaient côte à côte. L'un, qui arborait une casquette de capitaine de la marine marchande, était un gros homme porteur d'une barbe rousse en collier, le deuxième, un colosse à la face plate d'Asiatique, et le troisième un homme jeune, aux yeux légèrement bridés et vêtu d'une combinaison noire, à l'allure toute militaire.

Le colosse à la face plate désigna une île toute proche.

— Nous avons atteint notre but, dit-il. C'est là que les commandos doivent débarquer…

Longuement, le capitaine inspecta l'île à l'aide de ses jumelles de marine, mais sans parvenir à y découvrir aucune lumière. Au bout d'un moment, il se tourna vers le colosse à face plate, pour demander :

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper, Urga ? Toutes ces îles se ressemblent tellement…

L'Asiatique hocha la tête affirmativement.

— C'est bien l'île. Je suis formel à ce sujet… Ses coordonnées correspondent exactement à celles qui nous ont été communiquées par nos agents.

Rapidement, le capitaine manœuvra la manette du chadburn. Une sonnerie retentit dans les entrailles du bâtiment et, presque aussitôt, les machines stoppèrent. Pendant quelques instants, le *Hankau* courut sur son erre, puis il s'immobilisa. On entendit le double « plof » des ancres plongeant dans l'eau, puis le grincement des chaînes… Le capitaine se tourna alors vers l'homme à la

combinaison noire qui, jusqu'ici, n'avait pas prononcé une seule parole.

— À vous de jouer à présent, colonel Kapek.

— Soyez sans crainte, capitaine, mes hommes et moi avons l'habitude de ce genre d'opération. Quand je pense que ces niais n'ont même pas tenu à se faire garder militairement ! En agissant ainsi, ils espéraient ne pas attirer l'attention sur leur base de départ. Ils semblent avoir oublié que rien n'échappe à nos services de renseignements…

— S'emparer du tank est bien, colonel, dit encore le capitaine. Cependant, nous nous trouvons ici dans les eaux britanniques et, officiellement, notre pays est en paix avec l'Angleterre. Agissez donc avec le plus de discrétion possible…

Le visage du colonel Kapek se durcit.

— Bien sûr, pour le moment, nous sommes en paix avec l'Angleterre, et avec le monde entier. Mais, bientôt, nous étendrons notre emprise sur toute la terre, et les inventions du professeur Kearney nous y aideront…

Sans ajouter une seule parole, Kapek quitta la dunette et gagna le pont inférieur. Il jeta un ordre bref et une trentaine d'hommes, vêtus eux aussi de combinaisons noires, débouchèrent d'une écoutille. Tous étaient armés de revolvers, de poignards et de mitraillettes.

Deux grands canots pneumatiques se trouvaient sur le pont. Les hommes s'en saisirent et, les retenant par leurs amarres, les laissèrent descendre le long des flancs du cargo, jusqu'à ce qu'ils touchent l'eau. Des échelles de corde furent alors déroulées et, le colonel Kapek en tête, les commandos s'entassèrent dans les dinghies. Sans échanger une seule parole, ils se mirent en devoir de pagayer en direction de l'île…

Là-bas, tout semblait dormir, et le colonel Kapek ne put s'empêcher de sourire. Le professeur Kearney et ses compagnons ne pouvaient espérer résister à ses hommes, expérimentés dans l'art du coup de main ; avant l'aube même, le tank serait enfermé dans les cales du *Hankau*, aménagées pour le recevoir. La mission du colonel Kapek serait alors terminée, et ce pour la plus grande

gloire de la patrie, qui, assurément, ne tarderait pas à lui témoigner sa reconnaissance…

*
* *

Étendu dans son hamac, Bob Morane ne parvenait pas à trouver le sommeil. Cela faisait deux jours à présent qu'il avait abordé sur l'île, et le lendemain, à l'aube, le grand départ devait avoir lieu. C'était moins l'impatience qui l'empêchait de dormir, que l'idée de cette nouvelle chance qui lui échéait de se trouver mêlé une fois encore à une aventure exceptionnelle. Depuis longtemps, Bob connaissait le professeur Kearney de réputation, et il savait pouvoir lui faire confiance au sujet du *Trilobite*. Si Kearney affirmait que le tank était capable, comme les essais l'avaient prouvé d'ailleurs, de cheminer par quatre mille mètres et plus au fond de l'océan, c'est qu'il en était ainsi.

Une grande chauve-souris frugivore vola le long de la galerie où se trouvait étendu Morane. Celui-ci se dressa, sauta légèrement de son hamac et se glissa dehors. Une compréhensible nervosité l'empoignait et il sentait le besoin de marcher pour se détendre, pour jouir aussi de cette belle nuit tropicale…

Lentement, Morane marcha vers la mer. Il songeait à l'étrangeté du sort qui l'avait conduit là. À la recherche d'un coin désert, il avait été averti de la présence d'hommes par quelques coups de feu – Kearney et ses compagnons chassaient en ce moment-là –, et la suite de l'histoire était venue toute seule. Si les trois savants et John Palmer avaient été des bandits, ils auraient tout simplement tué le Français pour l'empêcher de divulguer leur secret ; ils étaient des hommes d'honneur, et ils préféraient l'emmener avec eux pour apprendre à le connaître et savoir si, finalement, ils pourraient lui faire confiance.

Tout en marchant, Bob avait dépassé le vallon où se trouvait le tank et avait atteint le flanc du promontoire fermant la petite baie où il avait abordé deux jours plus tôt. D'où il se trouvait, il voyait la mer, en direction du large et, très près, il distingua la silhouette massive

d’un navire à l’ancre. Ce devait être un cargo, car il distinguait nettement les mâts de charge.

« Que vient faire ici ce rafiot, si près des côtes ? se demanda Morane. Ces parages sont riches en hauts fonds, et le corail vous éventre un navire aussi aisément qu’une vulgaire boîte de conserve… Jamais un capitaine marchand, à moins d’être fou ou animé de mauvaises intentions, ne courrait un tel risque. Il y a du louche là-dessous… »

Morane fit encore quelques pas et atteignit la crête du promontoire. De là, il pouvait embrasser la plage où, sur l’ordre de Kearney, les domestiques indigènes avaient tiré le petit cotre. Ce dernier n’avait pas bougé, dressé sur ses cales en bois de cocotier. Pourtant, l’attention de Bob fut attirée par deux formes noires glissant vers la plage, au ras de l’eau moirée par les rayons de la lune. Deux formes dans lesquelles Bob reconnut aussitôt deux grands dinghies de caoutchouc montés chacun par une quinzaine d’hommes.

Pour ne pas risquer d’être aperçu, Bob s’était accroupi. Derrière lui, une voix bourrue, qu’il connaissait bien, demanda :

— À quel jeu jouez-vous donc, commandant Morane ?

Bob tourna la tête, pour apercevoir le professeur Harambur, debout à quelques pas de lui. Le colosse tenait un lourd pistolet automatique dans son poing droit et le braquait en direction de Morane.

— Quand je vous ai vu vous lever, dit-il, je me suis douté que vous prépariez quelque mauvais coup, et je vous ai suivi. J’avais dit à Kearney que vous tenteriez de fuir…

Morane ne parut pas entendre les paroles du savant. Du doigt, il lui désigna le cargo, puis les deux dinghies, qui venaient de toucher la grève.

— Ouvrez donc les yeux, professeur, et vous saurez que le danger ne vient pas de moi…

Là-bas, les hommes avaient sauté sur la plage et se déployaient en éventail. On pouvait se rendre compte qu’ils étaient vêtus de noir et armés de mitraillettes.

Harambur s’était accroupi près de Bob.

— On dirait un commando, fit-il. Qu’est-ce que cela signifie ?

— Vous m’avez parlé d’une puissance étrangère qui s’intéresserait au *Trilobite*, répondit Morane. Ses agents auront retrouvé votre trace, et ce commando doit être là pour s’emparer du tank… À mon avis, vous allez bientôt regretter de ne pas avoir fait garder l’île militairement…

Le professeur Harambur ne répondit pas aussitôt. Il surveillait les évolutions des hommes sur la plage.

— Je crois que vous avez raison, dit-il finalement. Ces hommes sont plus nombreux que nous, et mieux armés. S’ils nous attrapent, nous avons bien peu de chances de nous en tirer…

Bob se mit à rire doucement, comme s’il venait d’entendre une bonne plaisanterie.

— Mieux armés que nous ? Vous oubliez les radiors, Professeur…

C’était par ce mot « radior », que le professeur Kearney désignait le fusil à rayons thermiques de son invention… Mais Harambur avait secoué la tête.

— Rien à faire, commandant Morane, dit-il. Bill Kearney est peut-être le dernier des idéalistes. Il a, certes, inventé le radior, mais il n’acceptera jamais de s’en servir contre des hommes… Contre les monstres marins, oui, mais contre des humains…

Morane n’insista pas.

— Vous avez raison, professeur. Dans ces conditions, l’affaire est critique. Nous avons seulement quelques revolvers et quelques fusils de chasse, et nous sommes cinq. Contre une trentaine d’hommes armés de mitraillettes, il nous reste peu de chances…

Le Français s’interrompit, pour reprendre presque aussitôt :

— Si, il nous reste peut-être une chance…

— Que voulez-vous dire ?

— Nous devions partir à l’aube, professeur. Eh bien, nous partirons quelques heures plus tôt, tout simplement. Le tank est prêt, les approvisionnements sont à bord. Nos ennemis ne pourront nous poursuivre sous la mer… Il nous faut à tout prix prévenir au plus tôt vos amis…

Du doigt, Harambur désigna les hommes du commando, qui progressaient rapidement le long de la plage, en direction du promontoire.

— Ces forbans auront atteint le tank avant que nous ayons pu gagner les maisons et en revenir avec Kearney et les autres, fit remarquer le savant.

Bob secoua violemment la tête.

— Ils n'y arriveront pas si quelqu'un les retarde, professeur. Donnez-moi votre arme…

Pendant un long moment, le professeur Harambur considéra son compagnon, se demandant sans doute s'il pouvait lui faire confiance, mais Bob eut un mouvement d'impatience.

— L'instant n'est pas aux hésitations, dit-il. Donnez-moi ça et filez vite…

Sans attendre la réponse du géant, Morane lui arracha le lourd pistolet automatique et se laissa glisser parmi les plantes grasses couvrant l'autre versant du promontoire. Derrière lui, il entendit le professeur Harambur qui courait en direction des maisons…

Continuant à progresser à demi courbé, Bob avait atteint les premiers cocotiers. Les hommes du commando n'étaient plus qu'à une centaine de mètres. Bob s'étendit sur le sol et les observa longuement. Ils allaient rapidement, dans l'ombre des arbres, leurs mitraillettes braquées. Quand Bob les jugea à bonne distance, il se mit à hurler en anglais :

— Demeurez où vous êtes. Des mitrailleuses sont braquées sur vous. Si vous continuez à avancer, pas un seul d'entre vous ne quittera cette île vivant…

Il y eut un mouvement de surprise parmi les envahisseurs. Ils s'immobilisèrent, indécis, mais aucun d'entre eux cependant ne se jeta à terre, comme s'ils n'avaient pas compris le sens des paroles de Morane. Ensuite, l'un d'eux, qui devait être le chef, lança un bref commandement dans une langue inconnue. Aussitôt, plusieurs mitrailleuses crachèrent leurs balles et les hommes en noir se remirent à avancer…

— Mon bluff a fait long feu, murmura Bob. Il va falloir jouer à la petite guerre…

Par deux fois, il pressa la détente du lourd automatique, et deux hommes tombèrent. Les autres s'égaillèrent dans la brousse.

« Avant longtemps, je serai pris à revers, pensa Bob, et alors rien, ni personne, ne pourra empêcher ces bandits d'atteindre le

tank… » Il devait pourtant leur barrer le passage, car, si le *Trilobite* tombait entre les mains de cette puissance étrangère dont avait parlé Kearney, la paix mondiale serait en danger. Le kearnalumine servirait à confectionner des chars et des avions quasi indestructibles, et de gigantesques radiors sèmeraient la mort… « Je suis en quelque sorte en train de défendre la civilisation », pensa encore Morane. Mais, pour accomplir cette grande tâche, il était seul, armé seulement d'un automatique contenant encore cinq balles, avec devant lui une trentaine d'hommes décidés et munis de mitrailleuses.

Sans réfléchir davantage à l'inégalité du combat, Morane s'était mis à courir à travers la jungle. Puisque les assaillants s'étaient séparés, il lui restait une chance de tomber sur un seul adversaire. Il pourrait alors le mettre hors de combat et s'emparer de son arme.

Un mouvement dans les broussailles révéla tout à coup une présence. Avec la souplesse d'un félin, Bob se coula derrière un bouquet de nopals et attendit, prêt à tout. Une forme noire apparut, avançant à demi courbée. Quand elle eut dépassé le bouquet de nopals, Morane se dressa soudain et de la crosse de son pistolet, frappa l'homme qui s'écroula. Morane s'empara alors de sa mitraillette et se mit à galoper à en perdre haleine en direction du promontoire. Comme il atteignait la crête, il aperçut Harambur, Kearney, Olsen et Palmer qui couraient au fond du vallon, en direction du *Trilobite*…

Derrière Morane, la jungle se mit soudain à vivre. Une rafale de mitraillette déchira le silence, mais, déjà, Bob s'était jeté à terre, parmi les plantes épineuses. Au jugé, il se mit à tirer devant lui, sans relâche, jusqu'à ce que son chargeur fût vide. Il jeta alors un regard en direction du tank, pour se rendre compte que, déjà, ses quatre compagnons y avaient pénétré.

— À mon tour maintenant, dit-il à haute voix.

À cet instant précis, il entendit le puissant vrombissement du réacteur atomique que l'on mettait en marche.

Comme poussé par un ressort, Morane bondit et, sans se soucier des branches qui le fouettaient au passage, dévala la pente du vallon. Pour atteindre le *Trilobite*, il lui fallait franchir une vingtaine de mètres de terrain découvert. Il s'élança, mais, à peine avait-il franchi

la moitié de la distance que, dans son dos, les mitraillettes crépitèrent. Avec terreur, Bob vit les balles soulever de petits nuages de poussière tout autour de lui. Sans se rendre compte s'il était touché ou non, il se laissa rouler à terre, se faisant le plus petit possible. En rampant, il se coula dans le creux d'une ornière laissée précédemment par le tank. Là, il se trouvait dans une sécurité relative, mais, s'il essayait de bondir en avant, les commandos juchés sur la crête auraient tôt fait de l'abattre avant qu'il n'ait atteint le véhicule sous-marin.

Le vrombissement du réacteur se faisait de plus en plus puissant. Encore quelques instants et, peut-être, le *Trilobite* partirait sans lui. Dans ce cas, Morane se trouverait livré sans défense aux envahisseurs qui, à coup sûr, se vengeraient sur lui de leur défaite.

— Il faut que j'arrive au tank, murmura-t-il d'une voix rageuse. Je dois y arriver…

Ses regards étaient rivés sur la porte du sas, demeurée ouverte. Il allait bondir quand, soudain, une forme humaine se découpa dans l'ouverture.

— Restez où vous êtes, Bob ! hurla une voix. Restez où vous êtes…

Un trait de feu balaya tout à coup la nuit. Un trait filiforme, mais dont les ravages se révélèrent terrifiants. Là-bas, la pente parut exploser et, aussitôt, une barrière de flammes et de fumée s'étendit. Les broussailles embrasées crépitaient, des flammèches volaient en tous sens. Un brasier ardent barrait à présent la vue de la crête. Alors, Bob se redressa et courut vers le tank. En quelques bonds, il l'atteignit et sauta dans le sas. Un homme s'y trouvait. C'était le professeur Kearney, et il tenait un radior à la main… Durant un bref instant, les deux hommes s'entre-regardèrent.

— Je ne pouvais quand même pas vous laisser tuer alors que vous veniez de vous dévouer pour nous, fit Kearney. D'ailleurs, les hommes qui vous tiraient dessus se trouvaient sur la crête. Ils auront eu le temps de fuir avant d'être atteints par les flammes…

Sans répondre, Morane avait refermé la porte du sas et calé le volant. Il suivit Kearney à l'intérieur du tank et, en sa compagnie, gagna l'étage supérieur où Harambur, Olsen et Palmer se trouvaient réunis dans la chambre des commandes.

— Nous pouvons partir, dit Kearney.

Palmer, assis au poste de pilotage, poussa une manette et le *Trilobite* s'ébranla. À cet instant précis, les hommes du *Hankau* firent irruption dans le vallon. Posté derrière la large baie, Morane les voyait courir au-devant du tank. Quand ils furent tout près, les mitraillettes crachèrent le feu. Instinctivement, Bob se baissa, mais les balles crépitèrent sur la kearnalumine vitrifiée de la baie sans même l'érafler. Des grenades éclatèrent sous les chenilles, sans paraître produire plus d'effet que de vulgaires pétards. Morane comprit alors quelle puissance le nouvel alliage donnerait à la nation qui l'utiliserait à des fins guerrières, et il se félicita d'avoir, par son action désespérée, empêché les agresseurs de s'emparer du tank. Déjà, celui-ci avait pris de la vitesse et fonçait vers la mer, au sein de laquelle il s'enfonça rapidement. L'eau monta le long des baies, puis ce fut une demi-nuit rompue seulement par les reflets argentés de la lumière lunaire tamisée.

Tout autour du *Trilobite*, les formations de madrépores, tassées d'abord, prenaient des formes arborescentes au fur et à mesure que le fond s'abaissait. Bientôt, le tank chemina à travers une forêt fantomatique où les buissons coralliens se dressaient telle une végétation morte. À travers cette jungle pétrifiée, le véhicule se frayait aisément un passage, fracassant tout de la lourde lame de métal garnissant son avant.

— Il nous faudra quelque temps avant d'atteindre les grands fonds, dit Harambur. Les Bahamas sont entourées d'un vaste massif de formations madréporiques, et celles-ci ne peuvent se développer en dessous de quarante ou cinquante mètres…

Le professeur Olsen haussa les épaules.

— Que nous importe après tout, dit-il. Pour le moment, nous avons soustrait le tank à nos ennemis, et c'est tout ce qui compte. Dans quelques heures…

L'archéologue n'eut pas le loisir d'achever sa phrase. Une puissante déflagration avait perturbé l'eau tout autour du *Trilobite*, qui fut violemment secoué. Pendant une seconde, les lumières du poste de commande s'éteignirent, pour se rallumer presque aussitôt.

— Qu'est-ce que c'était ? interrogea Harambur. On aurait dit une secousse sismique…

Mais Morane secoua la tête.

— Non, fit-il, à mon avis il s'agissait plutôt de l'explosion d'une grenade de fond, comme on en emploie pour combattre les sous-marins.

Une seconde, puis une troisième déflagration secouèrent le tank.

— Ce sont bien des grenades de fond, dit encore Bob quand tout se fut calmé. Le cargo doit être quelque part au-dessus de nous. Il aura été averti par signaux de l'échec des commandos, et il essaie de nous mettre hors de combat. Vraiment, ces gens me semblent avoir songé à tout…

— Sauf à une chose, fit à son tour Kearney, c'est que leurs grenades de fond ont été prévues pour l'attaque d'engins construits en métal ordinaire et que le *Trilobite* n'est justement pas construit dans un métal ordinaire. Ma kearnalumine se rit bien des explosifs…

— Mieux vaudrait cependant ne pas courir trop de risques, remarqua Harambur. Un joint quelconque pourrait être endommagé et quand nous nous en apercevrions, une fois les grandes profondeurs atteintes, il serait trop tard…

Une nouvelle secousse perturba l'eau autour du *Trilobite* qui, une fois encore, fut secoué, mais plus violemment qu'auparavant. Les hommes, sauf Palmer qui était demeuré assis au poste de pilotage, furent précipités sur le sol, mais sans heureusement se faire de mal.

— Steve a raison, fit Kearney en se relevant, mieux vaut nous éloigner du cargo. Poussez les réacteurs hydrauliques à leur plein régime, John…

Palmer manipula les commandes. Le tank s'éleva de quelques mètres au-dessus du sol sous-marin et fila brusquement droit devant lui, à la façon d'un poulpe qui fuit, en pompant l'eau dans ses réacteurs et en l'en chassant avec violence…

En quelques secondes, le *Trilobite* se fut mis hors de portée des grenades, dont on continuait à entendre les déflagrations sourdes, maintenant inopérantes.

Palmer avait reposé le tank sur le fond et les chenilles broyèrent à nouveau le corail.

— À présent que nous avons échappé à nos ennemis et que ceux-ci ne peuvent plus guère nous inquiéter, fit Kearney, dirigeons-nous sans retard vers le nord, en plein sur la mer des Sargasses.

Nous pouvons considérer dès maintenant que l’Opération Atlantide est commencée…

# Chapitre V

Le jour était venu. Le tank continuait à cheminer à travers le grand banc de corail des Bahamas, par une quarantaine de mètres de fond. Au-delà des baies de kearnalumine vitrifiée, tout était d'un bleu verdâtre, car, à cette profondeur les autres radiations solaires ne parvenaient plus. Le rouge, l'orangé, le jaune étaient morts ; il n'y avait plus que ce jour d'un bleu vert intense, cette lumière d'un autre monde…

Un spectacle unique s'offrait cependant aux yeux des cinq voyageurs sous-marins. Le *Trilobite* avançait à travers une véritable forêt de polypiers géants, y creusant sa voie, écrasant, broyant sous sa lourde masse les concrétions calcaires s'épanouissant en de multiples rameaux. Au passage du véhicule sous-marin, des nuées de poissons filaient dans tous les sens, comme des volées de moineaux s'envolant devant l'approche des chasseurs. Dans l'immensité glauque, ils paraissaient noirs, mais quand Palmer sortait les antennes articulées supportant les puissants phares au xénon et qu'ils passaient dans leurs faisceaux, ils flamboyaient soudain, rouges, violets, bleus, mordorés ou striés fantastiquement de mauve, de jaune et de carmin.

Le sol sur lequel progressait le *Trilobite* était recouvert d'une couche de vase blanchâtre, faite de débris de polypiers et de calcaire pulvérulent.

Bien qu'il eût l'habitude de l'exploration sous-marine à faible profondeur, Bob ne pouvait s'arracher au spectacle se déroulant sous ses yeux. Spectacle toujours le même et pourtant toujours renouvelé. Assis auprès de lui, contre la baie, le professeur Harambur discourait à perte de vue. Le biologiste connaissait chaque polypier, chaque algue, chaque anémone de mer, chaque oursin, chaque céphalopode, chaque poisson par son nom. Il décrivait leurs façons de se nourrir et de se reproduire. C'était un véritable cours de biologie sous-marine qu'il donnait là à Morane, et

la rancune qu'il avait jusqu'ici témoignée à l'égard du Français semblait à présent totalement endormie…

Vers midi, le tank stoppa brusquement. Devant lui, un gouffre béait, énorme, insondable, allant du bleu sombre au noir le plus profond.

— Le banc des Bahamas prend fin ici, expliqua Harambur. Devant nous commence la zone des grands fonds…

Il se tourna vers le professeur Kearney.

— À vous de montrer maintenant, mon vieux Bill, de quoi votre *Trilobite* est capable… Nous ne tarderons pas à atteindre des fonds de trois à quatre mille mètres.

Le physicien sourit avec assurance.

— Soyez sans crainte, Steve, le tank tiendra le coup. Il pourrait descendre sans danger jusqu'à dix mille mètres et plus. Croyez-vous que, si je n'avais pas cette assurance, je serais ici, occupé à risquer ma vie ? Si votre Atlantide existe, nous l'atteindrons…

Harambur s'approcha de la grande carte de l'Atlantique Nord tapissant tout le fond de la salle des commandes. Il posa le doigt au centre d'un cercle marqué au crayon rouge, à mi-distance environ entre les îles Bahamas et les îles Bermudes.

— C'est au centre de cette zone que le chalut du *Prometheus* a ramené ma mystérieuse statuette d'obsidienne. Si elle provient réellement de l'Atlantide, c'est également dans cette zone que nous en découvrirons les vestiges…

Morane se mêla à la conversation.

— L'endroit que vous désignez, professeur Harambur, se trouve en plein centre de la mer des Sargasses. C'est au milieu de cette mer encombrée d'algues flottantes que les vieilles légendes situaient l'île des vaisseaux perdus. Selon ces légendes, vous le savez, toutes les épaves de l'Atlantique, poussées par les courants, viendraient s'engluer au milieu de la mer des Sargasses où, immobilisées par les algues, elles demeureraient agglomérées pour former une sorte d'île flottante. Naturellement, toutes les recherches destinées à découvrir cette île furent vaines. Vous-même, professeur Harambur, avez parcouru la mer des Sargasses dans tous les sens sans y trouver traces de l'île des vaisseaux perdus. Espérons que votre Atlantide sera, elle, moins fantaisiste…

L’indignation sembla empoigner soudain le biologiste.

— Mon Atlantide !… Mon Atlantide !… hoqueta-t-il. Sachez, jeune homme, que ce n’est pas de « mon » Atlantide qu’il s’agit. Vous en parlez comme si c’était moi qui avais inventé ce terme. Déjà, Hérodote et Platon en parlaient dans leurs écrits, plusieurs centaines d’années avant notre ère, et on a continué à en parler pas mal depuis… D’ailleurs, ma statuette, elle, est une réalité bien tangible. Je vous le répète, les experts du British Muséum, dont le professeur Olsen, sont formels à ce sujet : cette statuette n’appartient à aucune civilisation connue… D’ailleurs, croyez-vous que nous aurions entrepris cette coûteuse et, il faut l’avouer, dangereuse expédition si nous n’avions pas le moindre espoir de découvrir ce que nous cherchons ?…

— Surtout, n’oubliez pas ces gisements de minéraux radioactifs, dit Bob avec un petit sourire narquois. Ils peuvent se révéler être, eux, d’un rapport plus direct que ce problématique continent englouti…

Le colosse haussa ses lourdes épaules et jeta avec mauvaise humeur :

— Pensez ce que vous voulez, commandant Morane. Après tout, je ne vois pas pourquoi je discute avec vous. Vous êtes un intrus ici, et rien d’autre…

Morane n’avait pas cessé de sourire. Il s’amusait des emballements du professeur Harambur, et il aimait le harceler à la façon d’un taon attaquant un taureau furieux. Peut-être aussi, au fond de lui-même, n’avait-il pas oublié ce fameux coup de poing qui, quelques jours plus tôt, l’avait mis hors de combat.

— Un intrus ? fit Bob. C’est prisonnier que vous devriez dire, professeur… Si l’on s’en rapporte au droit des gens…

Voyant que la conversation menaçait de tourner mal, le professeur Kearney intervint.

— Cessez de vous chamailler tous les deux. Le commandant Morane a été mêlé à tout ceci par un malheureux concours de circonstances. Tout à l’heure, je vous croyais complètement réconciliés, mais je m’aperçois qu’il n’en était rien… Vous, Steve, puisque le commandant Morane doit demeurer avec nous jusqu’à la fin de l’expédition, mieux vaut vous entendre avec lui. Après tout,

c’est grâce à son intervention que le *Trilobite* n’est pas tombé au pouvoir de nos ennemis… Allons, serrez-vous la main tous les deux…

Quand Morane et Harambur eurent obéi à l’injonction du physicien, celui-ci sourit et montrant, par la baie, le gouffre béant s’ouvrant devant le tank, dit :

— Maintenant, la grande aventure commence…

Kearney prit la place de Palmer aux commandes. Par le jeu des water-ballasts, le *Trilobite* s’éleva à quelques mètres au-dessus des formations coralliennes, puis il fila en avant sous l’impulsion des réacteurs hydrauliques, pour s’immobiliser ensuite au-dessus du gouffre bleu. Kearney ouvrit à fond les valves des ballasts et le tank se mit à descendre doucement.

*

* *

Après quatre heures de descente au sein d’une nuit étoilée par la course de poissons et de crustacés phosphorescents, le *Trilobite* avait touché le fond recouvert d’une couche plus ou moins épaisse de boue siliceuse faite de squelettes d’animaux marins microscopiques comme les radiolaires, les diatomées ou les foraminifères. Ces sédiments amalgamés avec de l’argile, formaient cependant une croûte solide, sur laquelle les chenilles du tank trouvaient un appui sûr. Partout, sur cette surface lisse, la vie se manifestait : actinies aux corolles pareilles à des dentelles, oursins aux longues baguettes, ophiures aux bras mobiles comme des serpents, holothuries longues parfois de près d’un mètre et aplaties en forme de semelles. Pris dans les puissants faisceaux des projecteurs au xénon, ces êtres fulguraient soudain de couleurs vives. Les actinies ressemblaient à des fleurs aux teintes rares, les oursins se violaçaient, les ophiures faisaient songer à des nœuds de reptiles oranges ou pourpres.

Pourtant, la vie ne se limitait pas à ce stade quasi végétatif. De grands squales bleus passaient comme des torpilles, des raies géantes battaient de l’aile. Il y avait aussi des poursuites féroces. Des *Stomias boas* et des *Chaulodius* aux mâchoires garnies de

dents longues et acérées, pareilles à des aiguilles, des *Saccopharynx* ou des *Eurypharynx* aux gueules démesurées, pareilles à des pièges, tous ces poissons voraces lancés telles des flèches phosphorescentes sur des proies aussi grosses qu'eux mais moins bien armées. Ballet lumineux et tragique dont la mort réglait chaque figure. Au fond des abysses où, faute de lumière, les algues ne pouvaient vivre, les modestes poissons brouteurs d'herbes de la zone côtière avaient disparu pour faire place à ces carnivores redoutablement armés et affligés d'une incurable boulimie.

Depuis plusieurs heures, le *Trilobite* progressait vers le nord. Les bathymètres marquaient une profondeur de deux mille trois cents fathoms, soit environ quatre mille mètres. Aucun incident notable n'était venu marquer l'avance, sauf peut-être une nouvelle conformation du sol qui se soulevait en une multitude de petits cônes, hauts de cinquante centimètres à peine et qui devaient servir de refuge à des animaux fouisseurs d'une espèce encore inconnue. On eût dit une multitude de pyramides minuscules serrées les unes contre les autres et s'étendant à perte de vue sous la lumière blanche du xénon.

Comme on le pense, ces étranges formations ne manquaient pas d'intriguer le professeur Harambur dont la passion pour toutes les manifestations de la vie sous-marine ne se trouvait jamais en défaut.

— Il me faut absolument savoir ce que cachent ces cônes insolites, dit-il finalement. Après tout, nous sommes ici en explorateurs et nous devons tenter d'éclaircir tout mystère, physique ou zoologique, se présentant à nous…

— Vous avez raison, Steve, approuva Kearney. Allez revêtir un scaphandre pour visiter quelques-uns de ces cônes. Mais vous ne pouvez sortir seul. La règle de l'expédition est formelle à ce sujet, et elle ne peut être transgressée. Pourquoi le commandant Morane ne vous accompagnerait-il pas ? Ce serait pour vous deux une excellente occasion de conclure une paix définitive…

Morane et Harambur acquiescèrent. Bob se sentait impatient de fouler le sol des grands fonds et, en outre, les mystérieux cônes l'intriguaient lui aussi.

Le *Trilobite* avait stoppé. Morane et Harambur revêtirent le scaphandre rigide, au casque de kearnalumine vitrifié. Par-dessous,

ils portaient d'épaisses combinaisons en caoutchouc mousse pour éviter le contact désagréable du métal. Ainsi équipé, le radior fixé à l'épaule, la hache et le poignard à la ceinture, les deux hommes gagnèrent le sas et, quelques minutes plus tard, ils foulaient le sol marin.

Lentement, ils se dirigèrent vers l'avant du tank, afin de profiter de l'intense lumière des projecteurs au xénon. Leur marche était rendue difficile par la présence des cônes, entre lesquels il leur fallait poser les pieds sans trouver la place nécessaire pour leurs larges semelles plombées. À part cela, leurs mouvements se révélaient aisés, leur armure de kearnalumine, relativement légère, ne les entravant de nulle façon.

Parvenu à une dizaine de mètres en avant du tank, Harambur se baissa et à coups de hache se mit en devoir d'éventrer l'un des cônes. Un énorme crabe bleu en jaillit. Ses pinces, larges comme des mains d'hommes, se refermèrent sur les doigts du savant, mais sans, naturellement, réussir à entamer le gantelet de kearnalumine. Un second cône, puis un troisième et un quatrième furent ouverts de la même façon. Tous contenaient un grand crabe bleu, aux pinces redoutables.

Le professeur Harambur sortit l'antenne de son poste à ondes courtes et, de la main, désigna l'étendue bossuée par les cônes, aussi loin que les faisceaux des projecteurs pouvaient porter. Son visage était tourné vers Morane.

— Des crabes, rien que des crabes, dit-il. Des myriades de crabes d'une espèce inconnue…

— Nous sommes toujours assurés de ne pas mourir de faim, dit Bob. J'ai toujours aimé la chair des crustacés…

Harambur ne parut pas avoir entendu cette réflexion d'ordre culinaire.

— Je me demande bien à quoi peuvent servir ces cônes et pourquoi ces crabes s'enterrent ainsi ? Pour pondre peut-être…

Le savant n'acheva pas. Une ombre, semblable à celle d'une gigantesque araignée, passa soudain dans les faisceaux des projecteurs. Les deux hommes firent volte-face, pour se trouver devant une vision de cauchemar. Une monstruosité pourpre fondait sur eux. Cela avait un corps long de cinq mètres, fusiforme et

terminé par une nageoire caudale en forme de flèche. Autour de la tête ronde, aux yeux jaunes, larges comme des tambours, huit tentacules à peu près aussi longs que le corps et épais comme la taille d'un homme, se groupaient en une monstrueuse corolle. Deux tentacules supplémentaires, rétractiles et terminés par deux larges pales en forme de fer de lance, s'étiraient jusqu'à une longueur de dix mètres.

— Un calmar géant, s'exclama Morane.

— Oui, un calmar géant, fit en écho le savant. Je dirais même qu'il s'agit là d'un *Architeuthis monachus*…

Sous sa carapace de kearnalumine, Bob ne put s'empêcher de frémir. Une fois déjà, il avait eu affaire à un de ces encornets monstrueux, aux ventouses garnies de crochets, et il sentait la peur l'envahir.

— Il vient sur nous, hurla-t-il.

Se jetant sur le sol, Bob réussit à éviter un des longs tentacules qui, lancé comme un fouet, tentait de le saisir. Harambur, lui, eut moins de chance. Le second tentacule rétractile s'était enroulé autour de sa taille et, déjà, le calmar l'entraînait en dehors du champ des projecteurs.

Impuissant, Morane assistait au drame. Il savait ne pouvoir rien faire pour l'infortuné savant, car le céphalopode monstrueux se trouvait déjà hors de sa portée. Bientôt, il disparaîtrait avec sa proie dans les ténèbres insondables des abysses.

« Le radior ! pensa soudain Bob. Le radior !… »

Il savait que la kearnalumine était imperméable à toute radiation. En lançant un rayon calorifique, il ne risquait donc pas de tuer Harambur. Fébrilement, il décrocha l'arme accrochée à son épaule et visa la forme mouvante du calmar. Le mince trait de feu du radior atteignit le monstre en plein corps. Il y eut une sorte d'éclatement, un bref bouillonnement, et le calmar détendit ses bras et coula, inerte, vers le fond.

Morane vit la forme brillante, métallique du professeur Harambur tomber doucement, elle aussi. Mettant en marche le petit réacteur hydraulique fixé au dos de son scaphandre, Bob se dirigea vers le savant, désespérant le retrouver vivant. Mais la cuirasse de

kearnalumine avait protégé Harambur contre l'étreinte mortelle de l'*Architeuthis*. Déjà, le biologiste s'était redressé.

— Ouf ! on peut dire que vous êtes intervenu à temps… Encore quelques secondes et ce titan visqueux m'entraînait à jamais à travers la nuit des profondeurs…

Sa main gainée de métal chercha celle de Morane.

— Merci de m'avoir sauvé, dit-il. Et moi qui vous montrais de l'hostilité…

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, fit Bob, mais le radior. Sans lui et la kearnalumine qui vous protégeait contre ses radiations, je ne pouvais rien faire…

Il désigna le tank et continua :

— Je crois qu'il serait temps de regagner le *Trilobite*. Nous savons ce que contiennent ces cônes. Et puis, nous avons eu bien assez d'émotions pour aujourd'hui…

Côte à côte, les deux explorateurs se mirent en route vers le tank. Ils avaient à peine fait quelques pas que Harambur posa la main sur le bras de son compagnon :

— Un autre *Architeuthis* ! dit-il.

Un second calmar monstrueux avait, en effet, jailli des profondeurs ténébreuses. Mais il sembla dédaigner les hommes pour s'en prendre au tank lui-même. Déjà, ses deux longs tentacules rétractiles s'étaient enroulés autour du gouvernail de direction, tandis que les autres cherchaient à trouver prise sur le métal lisse du corps du véhicule lui-même.

Morane s'apprêtait à se servir de son radior, quand un nouvel acteur entra en scène. C'était un énorme cachalot descendu sans doute à ces profondeurs à la recherche des grands céphalopodes abyssaux dont il fait sa nourriture habituelle.

Déjà le calmar avait aperçu son ennemi, qui fondait sur lui, les mâchoires largement ouvertes. Abandonnant le *Trilobite*, le grand mollusque accepta le combat, essayant, de ses longs tentacules rétractiles aux ventouses munies de griffes, de museler son adversaire. Mais les dents du cachalot, garnissant seulement la mâchoire inférieure et se logeant dans les alvéoles de la mâchoire supérieure, déchiquetaient les bras musculeux. Combat farouche, d'où l'on ne pouvait dire si le mammifère marin ou le céphalopode

sortirait vainqueur. Sous l'étreinte de son ennemi, le cachalot se dressait parfois verticalement, battant le sol du fond de sa large nageoire caudale. À chaque instant, les tentacules affermissaient leur prise ; à chaque instant, les terribles mâchoires se refermaient sur la chair molle de l'Architeuthis.

Morane et Harambur s'étaient jetés à terre et assistaient, avec un émerveillement mêlé d'horreur, à ce combat de titans. Dans le tank, Kearney, Olsen et Palmer devaient être en proie aux mêmes sentiments, car aucun d'eux ne semblait avoir songé à braquer le grand radior orientable pour foudroyer les deux monstres.

Petit à petit cependant, le cachalot semblait prendre l'avantage. Ses bras tranchés un à un, le calmar ne fut bientôt plus qu'une masse impuissante, et un dernier coup des redoutables mâchoires l'acheva. Emportant alors entre les dents de gros tronçons de tentacules, le cétacé fila vers la surface pour respirer.

Se relevant, Morane et Harambur échangèrent un long regard. Le premier, Bob retrouva l'usage de la parole.

— Pour un spectacle, c'était un fameux spectacle, dit-il.

Le géant hocha la tête affirmativement.

— Un spectacle auquel personne à ce jour n'a encore assisté. Vraiment, je n'aurais voulu manquer cela pour rien au monde…

Les deux scaphandriers regagnèrent le tank, sans rencontrer d'autres ennemis cette fois. Quand, aidés par leurs compagnons, ils se furent débarrassés de leurs armures de kearnalumine, les commentaires sur le combat qui venait de se dérouler allèrent leur train. Le *Trilobite* reprit sa route vers le nord, avec une patience de chenille, à travers cet univers de nuit et de terreur. Un univers jusqu'à présent inviolé où, les cinq explorateurs le savaient maintenant, s'ébattait toute une faune de démons sortis, semblait-il, d'un enfer hors de la mesure de l'homme.

# Chapitre VI

— Là-bas, regardez !

Bob Morane avait tendu le bras et, à travers la baie de kearnalumine vitrifiée, désigné une forme insolite, à une cinquantaine de mètres en avant du tank. Cette forme se découpait dans la lumière des projecteurs et, au fur et à mesure que le *Trilobite* s'en rapprochait, elle se précisait.

— On dirait un navire, fit Olsen.

C'était bien un navire, en effet, carcasse pourrie d'un voilier amputé de ses mâts et reposant sur le fond. Depuis combien de temps ? Il eût sans doute été bien difficile de le dire avec précision.

— Si j'en juge par la disposition des écubiers et la forme de l'étrave, fit remarquer Morane, il doit s'agir là d'une frégate de l'époque napoléonienne. Il doit donc y avoir près d'un siècle et demi qu'elle gît là…

Kearney haussa les épaules.

— Qui sait !… Après avoir été abandonnée par son équipage, peut-être a-t-elle erré encore pendant des années, jouet des vents et des courants, pour finir par atteindre cette zone de calme et, sa coque rongée par la pourriture, couler finalement par le fond…

Depuis plusieurs jours déjà, le *Trilobite* cheminait à travers les vastes plaines abyssales et l'on avait gagné un point situé approximativement par 28° de latitude nord et 63° de longitude ouest, sous la mer des Sargasses. Dans une journée, deux au maximum, Harambur comptait atteindre l'endroit où l'énigmatique statuette d'obsidienne avait été remontée par le chalut du *Prometheus*.

Pour l'instant, l'épave du voilier captait toutes les attentions. Le véhicule sous-marin était arrivé à sa hauteur, puis l'avait dépassée, quand John Palmer pointa le doigt vers la gauche. Une seconde épave – un derelict[1], comme disent les gens de la mer – gisait là. Cette fois, c'était un cargo datant approximativement de la Première Guerre mondiale, à la coque à demi dévorée par la rouille.

À partir de cet instant, les explorateurs allèrent de surprise en surprise. Partout, des *derelicts* reposaient sur le fond, en nombre incalculable et dans un désordre total. Il y avait là, pêle-mêle, de vieilles caraques portugaises et des caravelles espagnoles du XV^e^ siècle, des galions de la Flotte de l'Or, qui, au XVII^e^ siècle, transportaient les trésors du Nouveau-Monde vers l'Espagne, des vaisseaux à trois ponts, des corvettes, des quatre-mâts-barques, des frégates à roues du milieu du XIX^e^ siècle, de vieux croiseurs-cuirassés à éperons ou de modernes vaisseaux de guerre dont certains munis déjà d'une antenne-radar, sans oublier une multitude de goélettes, de cotres et autres bâtiments de petit tonnage. De-ci de-là, on apercevait la longue forme de quelque sous-marin couché sur le flanc. Il y avait aussi de nombreux cargos, de tous types, depuis le puissant liberty-ship jusqu'au fin bananier, en passant par le pétrolier au pont surbaissé. C'était à travers un véritable cimetière marin que le *Trilobite* cheminait à présent, et la lumière crue de ses projecteurs donnait à ces épaves, qu'aucune algue ne camouflait, un aspect fantômal.

Le professeur Harambur triomphait.

— Vous souvenez-vous, Bob, dit-il à Morane, d'avoir parlé, au début de cette expédition, de cette légendaire île des vaisseaux perdus, cherchée en vain à travers toute la mer des Sargasses ? Eh bien, elle existe, non pas en surface, mais par quelque quatre mille mètres de fond. À vrai dire, ce n'est pas une île, et pour cause… C'est plutôt un gigantesque cimetière où les épaves de l'Atlantique tout entier viennent finalement s'engloutir. Après avoir erré longtemps, poussés par les vents et les courants, ces derelicts parviennent à bout de course, au centre de cette mer où ils s'arrêtent, non pas immobilisés par les algues comme le veut la légende, mais par le calme qui y règne. Les courants tournent en effet autour de la mer des Sargasses pour en faire une sorte de vaste cirque marin aux eaux mortes. Jadis, au temps de la navigation à voile, les navigateurs évitaient avec soin cette région de l'océan, de peur d'y encalminer leurs vaisseaux. De nos jours, la mer des Sargasses garde la même mauvaise réputation, non plus à cause du manque de vents, mais parce qu'on y risque de heurter

des mines flottantes, vestiges des deux guerres mondiales et qui finalement viennent terminer leur carrière au milieu des masses d'algues immobiles. Lorsque le *Prometheus* croisait dans ces parages, nous vivions sans cesse dans la crainte de toucher l'une de ces mines…

— Ainsi, fit Bob, après être venus s'immobiliser dans la mer des Sargasses, les *derelicts* coulent les uns après les autres pour se poser ici et y dormir de leur dernier sommeil de vaisseaux fantômes…

— C'est exactement cela, approuva le biologiste. L'île des vaisseaux perdus où les caravelles de la Spanish Main[2] voisineraient avec les épaves de nos vapeurs les plus modernes ne peut exister. Non seulement parce que, souvent, les derelicts dérivent entre deux eaux, mais aussi parce que, lorsqu'une épave actuelle atteint la mer des Sargasses, il y a beau temps que celles des vieux voiliers à coques de bois reposent par le fond.

De toute la puissance de ses larges chenilles, le *Trilobite* continuait sa route à travers le champ d'épaves, dont beaucoup – les plus anciennes – n'étaient plus que des squelettes de navires, réduits à leurs seules charpentes…

Morane et ses compagnons ne pouvaient naturellement se résoudre à passer leur chemin sans visiter certaines de ces épaves, espérant y faire de précieuses découvertes. Pourtant, contrairement à ce qu'ils escomptaient, ils n'y trouvèrent aucun trésor. Seulement des planches pourries, des tôles percées par la rouille, des canons démantibulés et des soutes remplies d'objets sans valeur. Aussi quelques squelettes demeurés emprisonnés dans des cabines et des pieuvres géantes qu'il fallut tuer à coups de radior.

— Il n'est pas possible qu'aucun de ces vaisseaux ne contienne des objets précieux, fit finalement remarquer Morane. Des centaines de galions ont jadis été coulés avec leurs riches cargaisons, et justement dans ces parages. Si nous ne nous trouvions pas par quatre mille mètres de fond, je dirais que quelqu'un est passé avant nous…

Kearney s'était mis à rire.

— Après tout, Bob, nous avons visité seulement quelques épaves. Sans doute n'étaient-ce pas celles qu'il fallait. Nous ne

pouvons quand même pas pénétrer à l'intérieur de toutes ces vieilles coques. Une vie humaine n'y suffirait pas. Et puis, nous sommes des savants, et non des chercheurs de trésors…

Morane n'avait pas insisté. Après tout, les trésors ne l'intéressaient pas tellement pour eux-mêmes, mais pour le goût d'aventure qui s'y rattachait… Pourtant, rien qu'à l'idée de découvrir des richesses issues de l'Empire des Incas et ayant échappé à la rapacité des aventuriers de toutes sortes qui, au XVII$^{e}$ siècle, avaient écumé les eaux du Centre Atlantique, son imagination s'enflammait…

*

* *

Ce jour-là – comme ce mot sonnait étrangement dans ce royaume de la nuit éternelle ! – ce jour-là donc, Bob Morane, Harambur et Kearney, revêtus de leur scaphandre de kearnalumine, étaient partis en exploration. À une vingtaine de mètres au-dessus d'eux, le *Trilobite* planait, tel un gigantesque crustacé de métal brillant, en fouillant de ses projecteurs l'étendue marine.

Depuis la veille, on avait atteint la zone dans laquelle avait été pêchée l'énigmatique statuette d'obsidienne. Le terrain montait en une côte assez raide. De temps à autre, la masse sombre d'un *derelict* se découpait dans la lumière blanche du xénon. Finalement, la côte prit fin et, à nouveau, ce fut la plaine unie, mais barrée cependant maintenant par des crevasses et des crêtes de basalte nu, semblables à des échines de sauriens gigantesques pétrifiés depuis l'origine des temps.

La voix d'Olsen, venue du tank, retentit dans les écouteurs des scaphandres.

— Les bathymètres indiquent une dénivellation de cinq cents mètres. Nous devons avoir atteint le sommet d'un assez vaste plateau sous-marin. Peut-être est-ce votre Atlantide, Steve…

Le professeur Harambur jeta un long regard autour de lui, balayant l'étendue du rayon du projecteur placé à l'intérieur de son casque.

— En fait d'Atlantide, dit-il, cela me paraît plutôt maigre. Des épaves et des poissons lumineux. C'est tout. Pourtant, nous nous trouvons bien dans la zone où ma statuette fut pêchée…

— Qui sait s'il ne s'agissait pas là tout simplement d'une très vieille figurine aztèque, ou même plus ancienne, fit Morane. Un conquistador l'aura emporté dans ses bagages en regagnant l'Espagne, son navire aura fait naufrage et, quatre cents ans plus tard, le chalut du *Prometheus* aura ramené ladite statuette…

Harambur secoua la tête.

— Cette possibilité a déjà été envisagée, Bob, et elle n'a pas été retenue. Je vous l'ai dit déjà. En outre, les compteurs Geiger nous ont prouvé que, sous la couche de sédiments, il existait d'importants gisements de minéraux radioactifs qui peut-être, grâce aux moyens dont nous disposons, pourront bientôt être exploités. Avec de nombreux tanks pareils au *Trilobite*, des excavatrices d'un modèle nouveau, complètement automatiques…

Morane interrompit le biologiste.

— Je ne voudrais pas encore jouer les trouble-fête, professeur, mais rien que percer la couche de sédiments serait déjà une fameuse besogne. Si je ne me trompe, l'accumulation de ces sédiments marins se fait à raison de dix à vingt mètres d'épaisseur par million d'années… En accumulant les millions d'années, cela peut avoir formé une jolie croûte qu'il faudrait percer avant d'atteindre la roche et les gisements…

Machinalement, et sans grande conviction bien sûr, Bob s'était agenouillé et, à coups de hache, s'était mis à creuser la couche sédimenteuse. Soudain, il s'arrêta et poussa une exclamation de surprise.

— Ça, par exemple ! Regardez, professeur. J'ai à peine creusé à vingt centimètres de profondeur, et voilà déjà la roche…

Harambur et Kearney s'agenouillèrent à leur tour et se mirent en devoir d'élargir l'excavation pratiquée par le Français. Aussitôt, ils durent se rendre à l'évidence : la roche était là, à une vingtaine de centimètres. D'autres trous, creusés à quelque distance, donnèrent le même résultat. Harambur décrocha alors de sa ceinture un petit mètre pliant en métal et se mit en devoir de sonder la profondeur de

l'un des trous. Un rugissement, encore amplifié par les écouteurs, parvint aux oreilles de ses deux compagnons.

— Vingt-deux centimètres[3] ! Par tous les saints du paradis et tous les diables de l'enfer, c'est le compte juste. Vingt-deux centimètres !… Nous avons bien atteint l'Atlantide, mes amis !…

À travers la kearnalumine vitrifiée de leurs casques, Morane et Kearney regardèrent le géant avec inquiétude. Harambur s'était mis à tourner sur lui-même, esquissant une étrange danse au ralenti, en chantant sur l'air du Auld Lang Syna :

— Nous sommes sur l'Atlantid' mes frères ! Nous sommes sur l'Atlantid' ! Oui, nous avons gagné, mes frères, nou… ous sommes sur l'Atlantid' !…

Le professeur Kearney posa la main sur l'épaule de son ami et demanda :

— Ah, ça ! Auriez-vous perdu la tête, Steve ?…

Le biologiste s'immobilisa soudain.

— Perdu la tête ? fit-il. On la perdrait à moins. Vous ne vous rendez pas compte ? Tout juste vingt-deux centimètres !…

— Je veux bien être pendu par les pouces si je comprends où vous voulez en venir, professeur ? fit Morane.

— Je ne comprends guère plus, je l'avoue, dit à son tour Kearney.

Harambur parut tout à coup exploser. Sa voix résonna comme celle d'un ouragan.

— Ânes bâtés !… Chairs à saucisses !… Pithécanthropes obtus !… Lémuriens abrutis !… Limaces stupides !…

Il sembla soudain se calmer, comme épuisé par l'effort.

— Est-ce bien vous, Bill, qui avez mis au point la kearnalumine et un tas d'autres trucs plus géniaux les uns que les autres ? Et vous, Bob, si vous avez été commandant, à qui avez-vous commandé ? À des soldats de plomb ?… Vingt-deux centimètres… Ces trois mots auraient dû vous éclairer depuis longtemps. Voyons, la couche sédimenteuse, au fond des océans, s'accroît, en portant les choses à leur maximum, d'une épaisseur de vingt mètres environ par million d'années, ce qui nous donne deux centimètres par millénaire. Or, d'après Platon, l'Atlantide aurait disparu sous les flots quelque neuf mille ans avant notre ère. Nous ne sommes pas loin de l'an deux

mille. Neuf plus deux font onze. En multipliant nos deux centimètres par onze, nous obtenons vingt-deux. L'Atlantide aurait disparu sous les flots il y a onze mille ans et, à raison de deux centimètres de sédiments par millénaire… Comprenez-vous maintenant où je veux en venir ?

Kearney fit la grimace.

— Si je comprends bien, Steve ! Tout à l'heure j'ai cru cependant un instant que vous aviez perdu la tête. En réalité, je n'avais pas toute la mienne…

— Vous avez raison, professeur ! s'exclama à son tour Morane. Je suis un âne bâté, de la chair à saucisse, un pithécanthrope obtus, un lémurien abruti, une limace stupide… Vingt-deux centimètres ! C'était clair comme de l'eau de roche…

Bob promena longuement ses regards autour de lui, aussi loin que pouvait porter la lumière de son projecteur.

— Ainsi, ce serait cela l'Atlantide ? fit-il encore. Pas folichon comme coin… Mais, si je ne me trompe, professeur, Platon situait bien son Atlantide à l'ouest de Gibraltar, et nous en sommes loin…

— Il y avait probablement plusieurs îles Atlantide, dont celle-ci, si l'on peut encore appeler cela une île, était la plus occidentale…

À ce moment, le *Trilobite*, qui s'était éloigné un peu en direction du nord, revint vers les trois hommes. La voix d'Olsen retentit.

— Avancez droit devant vous, jusqu'à la prochaine crête rocheuse. Nous avons découvert quelque chose…

— Une découverte du tonnerre ! fit à son tour John Palmer.

Déjà le tank, pivotant sur lui-même, filait dans la direction d'où il était venu.

Morane, Kearney et Harambur s'entre-regardèrent, puis, d'un commun mouvement ils mirent en marche les petits propulseurs hydrauliques qui, fixés à leurs dos, leur permettaient d'avancer sans marcher sur le sol, la tête en avant, comme des torpilles.

Le premier, Morane prit pied sur la crête rocheuse désignée par Olsen. Presque aussitôt, les deux savants vinrent se poser près de lui. Un spectacle prodigieux les attendait. Le *Trilobite* planait très haut, ses phares, montés sur pédoncules, dirigés vers le bas. Ce n'était pas seulement le sol abyssal qu'ils éclairaient de leur dure lumière blanche, mais toute une cité engloutie, avec ses palais, ses

temples en ruines, ses obélisques et ses monstrueuses statues de dieux inconnus…

# Chapitre VII

— Atlantis !… Nous sommes aux portes d'Atlantis !… murmurait Stephen Harambur.

Bob et Kearney, eux, ne disaient rien, mais ils étaient sous le coup d'une sorte d'émerveillement intérieur. Sous les puissants projecteurs du tank, les bâtiments de la cité engloutie prenaient un aspect fantastique et irréel. Beaucoup de ces bâtiments étaient dans un état de ruine assez avancé ; pourtant ils paraissaient attendre, depuis des millénaires, la venue de leurs découvreurs. Il semblait à Morane qu'en ce moment tous les rêves sommeillant dans le cœur des hommes étaient en train de se réaliser. Au cours de son existence fertile en surprises, Bob avait abordé déjà à des univers de légende ou de terreur, mais il s'était rarement senti empoigné comme en cet instant.

— Si nous faisions notre entrée triomphale, dit-il. Peut-être le comité de réception a-t-il déjà été averti de notre arrivée…

— Oui, dit Kearney, un comité de réception composé de spectres en habits d'apparat…

— Allons-y, fit Harambur à son tour. J'ai hâte de fouler les pavés millénaires d'Atlantis…

— En fait de pavés, nous aurons vos vingt-deux centimètres de sédiments, remarqua Morane. Mais ne soyons pas trop difficiles. Pavés ou non, j'ai hâte moi aussi de visiter cette cité qui a déjà fait couler tant d'encre…

Mettant en marche leurs propulseurs hydrauliques, les trois hommes se dirigèrent vers les ruines, à l'entrée desquelles ils se posèrent. Le *Trilobite* planait toujours à une vingtaine de mètres de hauteur. La porte du sas s'ouvrit et un homme vêtu d'un scaphandre de kearnalumine se laissa tomber doucement vers le fond. Quand il eut atteint celui-ci, il rejoignit Morane et ses compagnons. C'était le professeur Olsen.

— J'ai laissé à Palmer le soin d'éclairer notre route, expliqua-t-il. Je suis l'archéologue de l'expédition, ne l'oubliez pas, et ma place

est ici…

Personne ne songea à contester ce droit au professeur Olsen, et les quatre hommes s'engagèrent dans une large avenue bordée de chaque côté par de massives pyramides à degrés faites d'énormes blocs joints sans ciment et dont le sommet, dans la plupart des cas, s'était effondré. Devant chaque pyramide, qui devait servir jadis de base à un temple, il y avait une grande statue de pierre. Beaucoup de ces statues étaient renversées et même brisées, mais d'autres demeuraient debout, montrant des mufles grimaçants, aux traits mi-humains, mi-bestiaux. Parfois, de larges crevasses barraient le passage, et les explorateurs devaient les franchir en s'aidant de leurs réacteurs hydrauliques. Il y avait encore des épaves placées au travers de l'avenue, et qu'il fallait contourner. Des bâtiments eux-mêmes, des poissons étranges, pour la plupart dotés d'organes lumineux, sortaient et fuyaient à l'approche des hommes. À plusieurs reprises, de grands squales parurent, mais ils ne firent guère mine d'attaquer.

À un moment donné, le professeur Harambur s'arrêta devant une grande statue se dressant au pied d'une pyramide. Elle représentait un être monstrueux, mi-homme, mi-poisson, avec de gros yeux globuleux et une gueule de requin.

— Ma statuette d'obsidienne provenait bien de cet endroit, dit le biologiste, car en voilà le double gigantesque.

— On dirait un dieu-poisson, fit remarquer Bob.

— Chacune de ces pyramides a dû être dédiée à un dieu précis, expliqua Olsen. Comme tous les anciens peuples, les Atlantes devaient s'être composé une mythologie compliquée, composée de dieux redoutables, monstres assoiffés de sang et qui les faisaient vivre dans la terreur…

La marche reprit, entrecoupée de nombreux arrêts pour étudier une sculpture, un bas-relief, une dalle couverte de caractères hiéroglyphiques. Morane, qui traînaillait en arrière, se baissa soudain pour ramasser un petit objet, brillant comme de l'or, à demi enfoncé dans la couche de sédiments. C'était un doublon espagnol, à l'effigie de Philippe II. Bob se mit à rire pour lui seul. « Voilà bien l'unique morceau d'or que nous découvrons depuis le début de cette expédition, songea-t-il. Jadis, des centaines de vaisseaux espagnols

ont été coulés en cet endroit, mais il ne reste rien des trésors qu'ils transportaient. Comme s'ils s'étaient littéralement volatilisés. »

Sans plus se soucier autrement de sa trouvaille, Morane entreprit de rejoindre ses compagnons. Pour cela, il devait passer contre la coque de l'épave d'un cargo charbonnier barrant l'avenue sur presque toute sa largeur. Il allait déboucher de l'autre côté, quand soudain une grande ombre noire sortit de dessous la quille de l'épave et un corps long et serpentin, qui avait bien le diamètre d'un pneu de camion lourd, vint s'enrouler autour de sa taille. Tout d'abord, Morane crut avoir été saisi par un des tentacules d'un grand calmar à l'affût d'une proie, mais il se détrompa vite. Le corps en question était sombre et pourvu d'une nageoire en forme de crête. Presque aussitôt, une tête apparut. Une tête pointue avec des yeux jaunes. Une tête d'anguille, mais d'une anguille géante, de la taille des plus gros pythons.

Déjà, Morane avait les jambes et les bras immobilisés par le monstrueux poisson-serpent. Protégé comme il l'était par son armure de kearnalumine, il savait ne pas devoir craindre l'écrasement. Pourtant, il ne pouvait demeurer ainsi prisonnier, en attendant que ses amis reviennent sur leurs pas pour le délivrer. Lentement, l'anguille l'attirait vers un trou de la coque. Bob tenta de se dégager, mais en vain. Alors, il trouva plus sage d'appeler à son aide.

— Une anguille géante m'a saisi, lança-t-il dans l'émetteur de son casque. Venez me libérer…

Personne ne lui répondit.

— Professeur Kearney ! cria-t-il. Harambur !… Olsen !…

À nouveau le silence. Et tout à coup, Morane comprit. Un seul regard venait de lui apprendre qu'il avait omis de fermer le cran de sûreté de son antenne-radio et que celle-ci, en heurtant la coque de l'épave sans doute, s'était repliée dans son alvéole. Il ne pouvait donc émettre, ni recevoir, et le monstre l'attirait toujours davantage vers le trou de la coque, à l'intérieur de laquelle il devait avoir son repaire. À l'intérieur du scaphandre, sous la combinaison de caoutchouc mousse climatisée, Bob sentit une sueur froide baigner son corps. Bien sûr, en ne l'apercevant plus, ses compagnons reviendraient sur leurs pas. Mais penseraient-ils à fouiller l'épave ?

Sinon, il devrait demeurer prisonnier du serpent marin, jusqu'à ce que celui-ci se décidât à relâcher son étreinte. Mais la relâcherait-il avant qu'il ne fût mort ? Il connaissait la patience de certains animaux, qui peuvent demeurer des heures, des jours même à guetter une victime…

L'anguille et sa proie se trouvaient déjà à demi engagées dans l'ouverture, quand Bob eut une soudaine inspiration. Il projeta son corps en avant, contre la tôle déchiquetée en dents de scie. Sous la douleur, le monstre, profondément blessé, desserra son étreinte. Ce répit suffit à Morane pour tirer la hache passée dans une gaine à sa ceinture, et frapper la tête de l'animal. Il dut s'y reprendre plusieurs fois, car la résistance de l'eau amortissait ses coups. Finalement, la tête à demi tranchée, l'anguille monstrueuse relâcha définitivement ses anneaux et, animée par les soubresauts de l'agonie, glissa aux pieds de Bob. Ce dernier reprit son souffle. Il se sentait un besoin irrésistible d'essuyer la sueur coulant le long de ses tempes, mais son scaphandre l'en empêchait. Il sortit son antenne-radio, prenant la précaution cette fois de verrouiller le cran de sûreté, et cria :

— Revenez en arrière, voir le gibier que j'ai abattu…

Quelques instants plus tard, Kearney, Harambur et Olsen avaient rejoint leur compagnon et contemplaient le grand corps, toujours pantelant, du gigantesque poisson-serpent.

Bob s'était tourné vers Harambur.

— Une anguille de cette taille, est-ce possible, Professeur ? Celle-ci mesure bien quinze mètres de la pointe du museau à l'extrémité de la queue…

Le biologiste hocha la tête affirmativement à l'intérieur de son casque transparent.

— Rien n'est davantage possible, Bob, dit-il. Le célèbre océanographe danois, Johannes Schmidt, qui a étudié les migrations des anguilles, a pris, dans cette même mer des Sargasses, des larves de ces poissons d'une telle taille qu'adultes ceux-ci devaient atteindre dix ou vingt mètres. Comme des anguilles aussi monstrueuses n'avaient encore jamais été rencontrées, Schmidt supposa avec raison qu'il s'agissait là d'une espèce abyssale.

Harambur pointa un doigt vers le corps maintenant inerte du monstre.

— Schmidt ne se trompait pas, fit-il encore. Voilà une de ces anguilles géantes. Nous lui donnerons le nom d'*Anguilla Schmidt*, ce qui ne sera que justice…

Bob se mit à rire nerveusement.

— *Anguilla Schmidt* ou non, dit-il, cette jolie petite bête m'a occasionné une fameuse peur… Si sa chair est comestible, j'espère que, tout à l'heure, nous pourrons nous octroyer une fameuse matelote. Ce sera là, avouez-le, une vengeance bien douce…

*

* *

La ville engloutie n'était pas aussi vaste que Morane et ses compagnons l'avaient tout d'abord supposé. C'était à peine si elle s'étendait sur un diamètre d'un kilomètre. Jadis cependant, des quartiers construits en matériaux périssables, comme le torchis ou l'adobe, et aujourd'hui complètement disparus, s'étaient sans doute étendus sur sa périphérie. Les bâtiments restant se trouvaient groupés autour d'une large place à laquelle aboutissaient une demi-douzaine d'avenues bordées de pyramides et de palais en ruines. Au centre de la place, une gigantesque statue monolithique se dressait. Haute de sept à huit mètres, elle représentait ce même être aux yeux globuleux et à la gueule de requin figuré par la statuette d'obsidienne du *Prometheus*.

— Jadis, avait expliqué Olsen, cette cité dut se trouver au bord de la mer. Il ne faut donc pas trop nous étonner si ses habitants, qui tiraient sans doute leurs principales ressources de la pêche, aient adoré un dieu-poisson, dont ils auraient fait leur divinité protectrice.

Après avoir traversé la place, les quatre explorateurs, toujours éclairés par les projecteurs du *Trilobite*, qui continuait à planer à une vingtaine de mètres de hauteur, s'engagèrent dans une avenue prenant approximativement la direction du nord-ouest. C'était toujours le même décor d'épaves, de pyramides et de palais à demi détruits.

Depuis qu'il avait quitté la place en compagnie des trois savants, Morane se sentait saisi par l'étrange sensation d'être épié. Mais peut-être était-ce une sorte de mal des profondeurs, dû à la conscience de ces tonnes d'eau pesant sur ses épaules, et aussi à sa présence au sein de cette cité morte, véritable fantôme de pierre sorti des âges lointains. Malgré cela, Bob ne put s'empêcher de faire part de ses sensations au professeur Kearney, qui marchait à ses côtés.

Le savant demeura un long moment sans répondre, jetant des regards inquiets autour de lui. Finalement, il dit :

— J'ai la même impression que vous, Bob, comme si des yeux nous épiaient… Mais peut-être cette ambiance commence-t-elle tout simplement à nous déprimer. Nous ferions mieux sans doute de regagner le tank…

À ce moment, le professeur Harambur poussa une exclamation de surprise et tendit le bras devant lui.

— Regardez là-bas, dit-il. Quelle étrange créature !…

De derrière une pyramide à demi écroulée, une forme humaine venait d'apparaître, flottant à un mètre environ au-dessus du fond. Une forme humaine, certes, mais qui cependant semblait monstrueuse. Sous la lumière crue des projecteurs du *Trilobite*, elle apparaissait dans ses moindres détails.

Le corps était celui d'un homme, mais là s'arrêtait toute comparaison avec le bipède industrieux qui, il y a très longtemps, au fond d'une caverne préhistorique, domestiqua le feu. La peau de l'être était d'une teinte verdâtre et couverte de petites écailles, semblables à celles produites par cette maladie cutanée nommée ichtyose. Les mains et les pieds, immenses, aux doigts allongés comme ceux des batraciens, étaient palmés et, de chaque côté du cou, on distinguait les fentes mobiles des branchies. La tête, avec ses yeux globuleux et fixes et sa gueule largement fendue, munie de dents brillantes, ressemblait, autant qu'à celle d'un poisson, à celle d'une monstrueuse grenouille. Il ne s'agissait cependant pas là d'un animal, car, dans sa main droite – si toutefois l'on pouvait appeler « cela » une main – l'être tenait un objet bizarre, en forme de double tire-bouchon dont les deux spires, réunies par une épaisse poignée, se repliaient en arc de cercle vers l'avant. Sans doute s'agissait-il là

d’une arme quelconque. En outre, l’être était coiffé d’une sorte de casque dégageant une forte luminosité…

Bob et les trois savants s’étaient arrêtés, stupéfaits.

— Est-ce là un homme ou un animal ? interrogea Bob à l’adresse du professeur Harambur.

Le géant hocha la tête à l’intérieur de son casque.

— Ni l’un ni l’autre sans doute, dit-il. Si j’en juge par les apparences, nous devons nous trouver en présence d’un mutant, d’un homme qui, par une série de mutations biologiques, se serait adapté à la vie aquatique…

— Cela me paraît tellement incroyable, fit Olsen.

— Peut-on jamais savoir, reprit Harambur. S’il faut en croire les vieilles légendes, des hommes auraient ainsi réussi jadis à vivre en permanence sous l’eau. Je ne parlerai pas des sirènes et des tritons, ni de cet homme marin qui, aux environs de 1433, aurait pris pied, vêtu comme un évêque, sur le rivage de la mer Baltique, mais d’un certain Nicolas, né sur la côte des Pouilles, en Italie et qui pouvait vivre sous l’eau. S’il faut en croire un chroniqueur du XV$^{e}$ siècle, Jovianus Pontanus, ce Nicolas, auquel on avait donné le surnom de Nicolas-le-Poisson, possédait une peau livide et écailleuse. Un autre de ces hommes marins aurait été, toujours d’après la tradition populaire, l’architecte anglais Lightwater, auquel on doit les premiers plans de l’assèchement du Zuiderzee. Ce Lightwater aurait été également capable de se promener aussi aisément sous l’eau que sur terre… Selon certains médecins-alchimistes du XVIII$^{e}$ siècle, il aurait suffi de plonger un nouveau-né alternativement dans l’eau tiède et dans l’air pour qu’il jouisse par la suite de la faculté de vivre sous l’eau. Cette opération, croyait-on, avait pour résultat d’empêcher la fermeture du trou de Botal qui, dans les premières heures de la vie de l’enfant se trouve percé dans la cloison interauriculaire du cœur mettant en communication l’oreillette droite et l’oreillette gauche et permettant au sang de passer librement d’une cavité à l’autre sans traverser d’abord les poumons. Ce trou se bouche de lui-même peu après la naissance de l’enfant. S’il ne se bouchait pas, comme cela arrive parfois, le nouveau-né serait atteint d’une forme de « maladie bleue », provoquée par le mélange de

sang non oxygéné au sang oxygéné. Cette maladie, tôt ou tard, peut entraîner la mort[4]. Cette dernière circonstance infirme donc la théorie des médecins-alchimistes. Malgré cela, n'oublions pas qu'il n'y a pas de fumée sans feu ; tous comptes faits, c'est sur les recherches des alchimistes qu'est basée en grande partie la science moderne. Certaines de leurs intuitions se sont révélées absolument géniales. N'oublions pas non plus que nos lointains ancêtres, les amphibiens primitifs, sont sortis de l'eau et que nous avons donc jadis été poissons. Rien ne pourrait nous empêcher, a priori, d'imaginer que certains êtres sont restés dans le milieu d'où nous sommes issus… Il n'est pas impossible qu'une race d'êtres assez semblables à la nôtre, mais adaptée à la vie aquatique, se soit développée au fond des océans. Cela expliquerait beaucoup de légendes…

Le professeur Harambur se tut. Là-bas, d'autres créatures venaient d'apparaître. Elles étaient à présent au nombre d'une douzaine. Toutes étaient coiffées du casque lumineux et portaient cet étrange engin en forme de double tire-bouchon.

— Vraiment, dit encore Harambur, je ne vois qu'un nom à leur donner, celui d'Ichtyanthropes, ou hommes-poissons.

Bob ne cessait de surveiller les curieuses créatures. Soudain, il poussa un cri d'alarme.

— Attention !

Cet avertissement venait trop tard cependant. Un des Ichtyanthropes avait levé l'engin en forme de double tire-bouchon. Morane sentit un grand froid engourdir ses membres, mais cela dura seulement le temps d'un éclair. Les quatre hommes échangèrent un long regard, car tous avaient perçu la même commotion.

— Des ondes réfrigérantes, dit Kearney. Sans nos scaphandres, il est fort probable que nous serions engourdis à l'heure actuelle.

— Je m'étonne même que nous en ayons ressenti les effets, fit remarquer Bob. Je croyais la kearnalumine imperméable à toutes les radiations.

— Sous une faible épaisseur, expliqua Kearney, elle est en partie perméable aux basses températures. Or, nos scaphandres sont faits de simple tôle, relativement mince. C'est pour cette raison que nous devons porter des combinaisons climatisées.

Un peu partout, de nouveaux hommes-poissons apparaissaient. Ils étaient à présent une centaine, animés, selon toute évidence, d'intentions hostiles, cernant les quatre hommes.

— Mieux vaudrait regagner le tank, fit le chef de l'expédition. Ces êtres me paraissent redoutables et, en outre, nous ne sommes pas en nombre suffisant pour les combattre. Dans le tank, dont les parois sont plus épaisses, nous nous trouverons en sécurité…

— N'avons-nous pas nos radiors pour nous défendre ? fit Olsen.

— Mieux vaut éviter le combat, dit encore Kearney. Ces Ichtyanthropes doivent être intelligents, puisqu'ils sont capables de fabriquer des armes. Peut-être pourrons-nous nous en faire des alliés par la suite, si nous parvenons à nous faire comprendre d'eux, bien sûr… Palmer !… Hello, Palmer ! Venez vous poser ici…

À ce moment, plusieurs Ichtyanthropes levèrent en même temps leurs armes. À nouveau, la sensation de froid empoigna les hommes, mais beaucoup plus violemment que la première fois. Dans un sursaut désespéré, Morane saisit son radior :

— Défendons-nous, cria-t-il. S'ils conjuguent les énergies de leurs armes, notre compte est bon…

Les trois compagnons du Français avaient compris eux aussi. Ils portèrent la main à leurs radiors, mais ils n'eurent guère le temps de s'en servir. Une nouvelle vague glacée fondit sur eux, les engourdissant à demi. Seul, un rayon calorifique, issu du radior de Bob, alla foudroyer une dizaine d'hommes-poissons. Les autres cependant se jetaient déjà sur les quatre Terriens, bien décidés, semblait-il, à les capturer vivants, car ils ne faisaient plus usage de leurs pistolets réfrigérants.

Encore engourdis, incapables de se servir de leurs armes, Morane et ses compagnons se défendaient mollement. Ils allaient succomber, immobilisés par leurs ennemis, quand un rayon calorifique, venu du *Trilobite*, dispersa la meute des Ichtyanthropes.

Les survivants tentèrent de gagner le couvert des ruines, mais une surprise les y attendait. De derrière une grande pyramide, une dizaine de formes humaines – vraiment humaines celles-là – surgirent soudain. Les nouveaux venus portaient des scaphandres rigides taillés dans un métal ayant l'apparence du cuivre. Ils étaient armés eux aussi de pistolets réfrigérants, en tous points semblables

à ceux des Ichtyanthropes et dont les fluides conjugués semèrent le vide dans les rangs des fuyards. Les autres se dispersèrent à travers l'étendue marine.

Alors, les mystérieux scaphandriers s'approchèrent des quatre savants. Cette fois, il s'agissait bien d'hommes normaux, car, à travers la vitre de leurs casques, Bob et ses compagnons pouvaient apercevoir leurs visages au nez busqué, aux yeux sombres, de type vaguement sémitique. Celui qui paraissait le chef tendit le bras vers l'extrémité de l'avenue, c'est-à-dire en direction du nord-est. Sur ses lèvres pleines, un sourire de bienvenue était apparu.

— On dirait qu'il nous invite à le suivre, fit Harambur. Qui sait si ce sourire ne cache pas un piège.

— Bah, dit à son tour Morane, nous sommes ici pour voir du pays après tout ! Et puis, ces gens sont des hommes comme nous. Sans doute pourrons-nous nous entendre avec eux.

Il y eut un long moment de silence entre les quatre explorateurs. Puis la voix de Kearney retentit.

— Bob a raison. Si inattendue que soit leur présence en ces lieux, nous devons nous faire des alliés de ces hommes, quels qu'ils soient…

# Chapitre VIII

Le *Trilobite* avançait lentement le long de ce qui, il y a très longtemps, avait sans doute été une route, sorte de Voie Appienne bordée de temples en ruines. Un peu en avant du tank, les dix scaphandriers inconnus marchaient, indiquant la route aux Terriens. À l'intérieur de la salle des commandes, Morane et ses compagnons, épuisés par leur longue et dramatique excursion sous-marine, s'étaient débarrassés de leurs armures de kearnalumine.

Malgré tous ses efforts, Bob ne parvenait pas à croire à l'extraordinaire aventure qui était la sienne et celle de ses compagnons. Il avait l'impression de se promener, tout éveillé, à travers un rêve qui, souvent, prenait tournure de cauchemar. « Comment tout cela se terminera-t-il ? » se demandait-il sans cesse. Il ne lui suffisait pas d'errer au hasard sous des tonnes d'eau, mais il se trouvait en outre prisonnier dans un univers peuplé de monstres inhumains. Kearney, Harambur et Olsen, poussés par leur curiosité de savants, semblaient bien décidés maintenant à aller jusqu'au bout, même si la mort les y attendait. Tout d'abord, emporté par sa fougue, Morane avait été le premier à vouloir suivre les énigmatiques scaphandriers, mais, à présent, la tête froide, il commençait à sentir la peur l'envahir. John Palmer devait éprouver des sentiments semblables, car, parfois, il lançait un regard en direction de Morane. Un regard dans lequel le Français voyait passer un bref éclair de terreur.

Et, soudain, là-bas, une grande lueur s'alluma.

— Éteignez les projecteurs ! commanda Kearney.

Palmer obéit, mais la lueur demeura. Une lueur imprécise, rappelant celle perçue dans la nuit par une automobiliste à l'approche d'une ville.

Le *Trilobite* avait stoppé. Les scaphandriers, au-dehors, indiquaient la direction de l'énigmatique lueur, invitant selon toute évidence les Terriens à continuer à avancer dans cette direction.

— Mieux vaut être prudents, fit Kearney. Qui sait ce qui nous attend là-bas ? Allons nous rendre compte, mais en prenant cependant toutes nos précautions. Laissez-moi votre place, John…

Palmer abandonna le poste de pilotage au chef de l'expédition. Celui-ci s'assit aux commandes et le tank s'éleva, puis, poussé par ses réacteurs, fila en direction de la lueur. Bientôt, il surplomba celle-ci. Elle provenait d'un gigantesque dôme de matière transparente, à travers laquelle on apercevait toute une cité, avec ses temples et ses pyramides, en tous points semblables à ceux des ruines déjà traversées, et de hauts bâtiments collectifs dont l'architecture audacieuse aurait été digne de l'imagination productive d'un Corbusier. Dans les rues et sur les galeries extérieures qui, disposées en spirales, permettaient d'accéder aux étages supérieurs des immeubles, on distinguait de rares formes humaines. Le tout baignait dans une lumière blanche, qui semblait sourdre des murs de la cité elle-même.

— Une ville sous globe ! s'exclama Morane. Une ville sous globe !… Dans les regards des cinq explorateurs, un émerveillement sans borne se lisait. Un émerveillement qui, tout naturellement, se teintait d'un peu d'incrédulité.

— Est-ce possible ?… Est-ce possible ?… murmurait Olsen avec entêtement.

Le professeur Harambur, lui, ne disait rien. Il se contentait de caresser sa barbe jaune d'un geste machinal. Il semblait hypnotisé.

— Mes amis, déclara finalement Kearney, non seulement nous avons atteint l'une des îles Atlantide, mais encore nous venons de retrouver vivant le peuple atlante. Sans doute est-ce là, pour la science, la plus grande découverte de tous les temps…

— Oui, répéta Harambur, la plus grande découverte de tous les temps…

Déjà, ses compagnons l'entouraient. C'était à qui serrait ses énormes mains.

— Et cette découverte, dit Olsen, c'est à vous que nous la devons, Steve… Et dire que, parfois, nous avons douté de vous…

— Je vous ai même prodigué mes sarcasmes, fit Bob à son tour. J'aurais mieux fait d'avaler ma langue…

Le biologiste semblait ému. Entre ses gros doigts, il tortillait avec embarras les mèches de sa barbe. Au fond de ses prunelles, une lueur d'orgueil brillait cependant.

— C'est surtout à Bill que nous devons cette découverte, dit-il finalement en désignant Kearney. Sans sa miraculeuse kearnalumine, nous n'aurions jamais pu entreprendre cette expédition. N'oublions pas non plus que, sans le secours de notre ami Bob, nous n'aurions sans doute pas réussi à quitter l'île avant que nos ennemis ne se soient emparés du tank…

Morane haussa les épaules avec indifférence.

— Le tout n'est pas de savoir grâce à qui nous avons pu parvenir jusqu'ici, fit-il remarquer d'une voix forte, mais de décider ce que nous allons faire. Que diable, nous ne pouvons continuer à tourner ainsi en rond, jusqu'au Jugement Dernier, au-dessus de cette ville sous globe…

— Bob a raison, intervint Kearney. Il nous faut prendre une décision. Ceux qui veulent pénétrer dans cette cité n'ont qu'à lever la main…

Quatre bras se levèrent. Kearney sourit.

— Majorité écrasante, dit-il. Il est donc inutile que je donne mon avis. D'ailleurs, je ne vous le cacherai pas, j'ai moi aussi envie de connaître la fin de cette histoire…

Il manœuvra les commandes et, docilement, le *Trilobite* alla se poser près des dix scaphandriers qui, pendant tout ce temps, n'avaient cessé de suivre ses évolutions du regard. L'avance reprit en direction de la cité et, bientôt, une sorte de long tunnel s'amorça, aboutissant à une large porte faite dans le même métal rougeâtre que les scaphandres. Cette porte, Morane et ses compagnons le comprirent aussitôt, était celle d'un sas gigantesque permettant d'accéder à la ville sous globe. Elle s'ouvrit et le *Trilobite*, toujours précédé par les scaphandriers, pénétra lentement dans le bief…

*

* *

Morane et ses compagnons, entourés par les dix Atlantes – si c'était bien d'Atlantes qu'il s'agissait –, marchaient à présent à

travers la mystérieuse cité.

Les Atlantes, à la sortie du sas, s'étaient dépouillés de leurs scaphandres pour apparaître vêtus de combinaisons en tissu plastique. C'étaient des hommes de taille moyenne, aux épaules larges, aux attaches fines, de type nettement sémitique. Selon Morane et Olsen, qui, tous deux, avaient séjourné en Amérique Centrale, ils offraient également une certaine ressemblance avec les Mayas.

Le *Trilobite* avait été laissé à l'entrée de la ville, sous la surveillance de quelques gardes armés de piques et de pistolets à rayons réfrigérants.

Tout de suite, les cinq Terriens s'étaient rendu compte que la cité, aménagée provisoirement pour recevoir une population importante, était à présent quasi déserte. De temps à autre, on croisait quelques individus, vêtus uniformément de combinaisons plastiques, et c'était à peine s'ils se retournaient sur le passage de Bob et de ses compagnons. Dans leurs regards, se lisait une sorte de lassitude, de résignation douloureuse, comme si les millions de tonnes d'eau, au-dessus de la vaste coupole transparente, pesaient douloureusement sur leurs épaules. On devinait qu'il s'agissait là d'une race en train de mourir.

La petite troupe des explorateurs et des Atlantes avançait à travers une large avenue bordée de pyramides et de palais anciens, dominés par les hauts bâtiments collectifs. L'air que l'on respirait, fabriqué sans doute artificiellement, était d'une étrange pureté. Quant à la lumière, fort semblable à celle du jour, elle provenait des bâtiments eux-mêmes, qui devaient être recouverts d'un enduit spécial, dégageant une forte luminosité, rappelant assez celle du néon.

Mais ce qui frappa surtout les Terriens, ce fut l'extrême abondance de statues, représentant des dieux mi-hommes, mi-poissons, en tous points identiques à celles rencontrées déjà dans la vieille ville en ruines, ou à la petite statuette de lave noire remontée quelques années auparavant par le chalut du *Prometheus*. Elles auraient pu également être des effigies grossières de ces Ichtyanthropes avec lesquels Bob et ses amis venaient d'avoir maille à partir. À quel culte sauvage et cruel ces idoles se rattachaient-

elles ? Comme la vie était jadis venue de la mer, pour les Atlantes la terreur semblait en être issue elle aussi…

Depuis leur entrée sous la vaste cloche transparente formant dôme au-dessus de la ville, les cinq explorateurs et leurs guides n'avaient échangé aucune parole, comme s'ils comprenaient l'inutilité de tenter de se comprendre autrement que par gestes.

On était parvenu devant un vaste palais aux dômes de métal rougeâtre, auquel on accédait par un escalier monumental bordé d'une double rangée de statues de déités aux faces démoniaques, parmi lesquelles les effigies d'hommes-poissons dominaient.

L'un des Atlantes se tourna vers les Terriens et, désignant l'escalier, les invita à s'y engager. Morane et ses compagnons obéirent sans hésiter, car leurs guides n'avaient jusqu'ici montré nulle hostilité. Au contraire, tout dans leur attitude prouvait des intentions amicales, sans que rien ne puisse laisser prévoir quelque traîtrise de leur part.

Parvenus en haut de l'escalier monumental, les hommes franchirent un large portail flanqué de dragons et s'engagèrent dans un couloir aux murs incrustés de ce même métal dont étaient faits les scaphandres des Atlantes et, sans doute, les dômes du palais lui-même. Bientôt, une porte barra le passage. L'un des Atlantes la poussa et les Terriens pénétrèrent dans une grande salle aux murs de lave et éclairée violemment par l'enduit lumineux recouvrant le plafond. Dans le fond, sur une haute estrade entourée par une dizaine d'hommes, des notables sans doute, un vieillard se tenait assis. Il était vêtu d'une combinaison de tissu plastique, comme tous les autres Atlantes, mais son attitude, et aussi le respect qui lui était témoigné, indiquaient une haute autorité. Avec ses traits bien dessinés, ses longs cheveux et sa barbe bouclée et coupée carrée, il faisait songer à ces images de rois assyriens découvertes sur les bas-reliefs de Ninive.

À l'approche de Morane et de ses compagnons, les notables s'étaient écartés. Le vieillard se leva et parla longuement, dans une langue inconnue. Quand il eut terminé, il y eut un long silence, puis le professeur Olsen se tourna vers ses amis.

— Cette langue possède beaucoup d'analogies avec l'arabe et l'ancien hébreu que, par bonheur, je connais. Comme archéologue,

j’ai pas mal étudié les langues antiques…

— Avez-vous compris quelque chose à ce que disait cet homme ? interrogea Kearney.

— Je le crois. Le sens de beaucoup de mots m’a échappé, mais dans l’ensemble j’ai pu déduire que cet homme s’appelle Chilac, et qu’il nous souhaite la bienvenue dans l’empire sous-marin de Dagon…

— Dagon ! s’exclama Morane. N’est-ce pas là le nom du dieu suprême des anciens Philistins ?…

— Je vois avec plaisir que notre ami Bob possède de solides notions de mythologie, dit Olsen. Dagon n’était pas seulement adoré par les Philistins, mais aussi par les Phéniciens… C’était un dieu-poisson…

— Un dieu-poisson ! fit Bob. Cela explique beaucoup de choses…

— Oui, fit encore l’archéologue. Jadis, les Atlantes ont sans doute étendu leur influence jusqu’en Asie et certaines tribus ont dû, de gré ou de force, adopter certains de leurs dieux, qu’elles auront continué à honorer par la suite…

— À présent, remarqua le professeur Harambur, nous pouvons donner une identité à cette déité à tête de poisson représentée par ma statuette, et aussi aux statues dont cette miraculeuse cité est remplie…

— Selon toute évidence, il s’agit là de Dagon, dit à son tour Kearney. Mais, Jerry, pouvez-vous à votre tour vous faire comprendre de notre hôte ?

Jéroboam Olsen eut un mouvement vague des épaules.

— Je vais essayer, dit-il. Certes, mes paroles ressembleront à du fort mauvais petit nègre, mais en les accompagnant de quelques gestes, peut-être parviendrai-je à me faire entendre…

Se tournant vers Chilac, l’archéologue se mit à parler avec de longues hésitations, cherchant ses mots, trébuchant sur d’ingrates consonnes et ponctuant son discours maladroit de grands gestes. Finalement, il se tut. Alors, le vieillard prit à son tour la parole, et Olsen lui répondit de la même façon. Quand il eut terminé, il se tourna vers ses quatre compagnons…

— Il semble m’avoir compris, dit-il. Je lui ai dit que nous venions des terres émergées, mais il m’a répondu que, depuis très longtemps, toutes les terres avaient été englouties sous l’océan. Je lui ai répondu qu’il se trompait, que de grands continents se dressaient au-dessus de la surface des flots et que de puissantes civilisations y florissaient. J’ai dit aussi que nous étions les membres d’une expédition scientifique ayant pour but d’étudier le sous-sol marin et de ramener si possible des vestiges archéologiques…

— Demandez-lui qui ils sont ? fit Kearney.

Olsen se lança à nouveau dans cette bizarre conversation, où les gestes tenaient au moins une place aussi importante que les mots. Finalement, il se tourna vers ses amis.

— Chilac affirme que l’histoire de son peuple est fort longue…

— Dites-lui que nous voudrions l’entendre, dit Kearney. Tout ce qui concerne son peuple nous intéresse…

Aussitôt, Olsen transmit au vieillard le souhait du chef de l’expédition. Longuement, Chilac parut réfléchir, puis son visage aux traits fiers se détendit.

— Vous allez être satisfaits, dit-il, mais vous me raconterez ensuite votre propre histoire…

Il jeta un ordre et des gardes apportèrent cinq sièges à l’intention des explorateurs. Ceux-ci s’assirent. Alors, le vieux Chilac se mit à parler lentement et, au fur et à mesure, Olsen reconstituait de son mieux le récit. C’était l’histoire de la puissante race des Atlantes qui, jadis, à une époque où les peuples de l’Europe se trouvaient encore plongés dans la plus sombre des barbaries, avait dominé le monde…

# Chapitre IX

— Il y a très longtemps, disait Chilac, les Atlantes avaient étendu leur influence sur tout le monde connu, sur les peuples de l'extrême est jusqu'au pays des éléphants, sur les Noirs barbares, mangeurs de chair humaine, habitant la région des grands fleuves, et sur les sauvages à la peau cuivrée des terres de l'ouest. À tous ces hommes, ils avaient imposé la dure loi de l'esclavage, et aussi leur langue et leurs dieux.

« À vrai dire, l'Atlantide ne formait pas un continent compact, mais était composée par plusieurs groupes d'îles disséminées à travers le Grand Océan. Il y avait l'archipel du Levant, l'archipel du Milieu du Monde et l'archipel du Couchant. Poséidon était la capitale du Levant, Chronos celle du Milieu du Monde et Aztlan – où vous vous trouvez pour le moment – celle du Couchant. Il existait aussi de nombreuses autres cités, dont la puissance ne le cédait en rien, ou presque, aux trois précédentes. Dans toutes ces cités, aux splendeurs dignes de combler les rêves les plus audacieux, les Atlantes adoraient de nombreux dieux. De tous cependant, le Grand Dagon était le plus honoré, car il était le Seigneur de la mer profonde, et les savants de l'Atlantide savaient que, il y avait très longtemps, la vie était venue du fond de l'Océan.

« L'Empire des Atlantes connaissait une civilisation poussée à l'extrême. Ses médecins avaient percé le mystère de la vie et de la mort ; ses physiciens connaissaient les secrets de la matière ; et ses architectes construisaient des temples et des palais capables de résister aux injures du temps. Les chimistes avaient découvert un nouvel alliage, l'orichalque, dont la beauté et l'extrême résistance en permettait l'emploi à la fois comme matériaux d'ornement et d'usage pratique. De puissants vaisseaux, mus par l'énergie électrique, parcouraient les mers. Des véhicules rapides couraient le long des routes et des machines volantes sillonnaient le ciel…

« Rien ne semblait devoir mettre fin à la puissance atlante, jusqu'au jour où le premier cataclysme eut lieu, engloutissant à

jamais l'archipel du Milieu du Monde. Les îles du Levant et celles du Couchant se disputèrent alors la suprématie, mais en vain. Une longue guerre les opposa, à la suite de laquelle deux royaumes se formèrent, l'un ayant Poséidon comme capitale, l'autre Aztlan. Plusieurs siècles s'écoulèrent, traversés par de nombreuses guerres, puis un second cataclysme fit s'effondrer l'archipel du Levant au fond des flots…

« Cette seconde catastrophe aurait dû, logiquement, mettre fin aux querelles. Malheureusement, l'archipel du Couchant était surtout composé de deux grandes îles. Sur l'une s'élevait Aztlan et, sur la seconde, Ryleh. Entre ces deux cités, une inévitable rivalité se fit jour, jetant l'un contre l'autre des peuples jusque-là unis. En même temps, les prêtres de Dagon proclamaient que, bientôt, les terres du monde entier s'effondreraient sous l'océan, rendant tous les hommes à leur grand ancêtre, le Seigneur de la mer profonde. Le maître de Ryleh, personnage très savant mais cruel et orgueilleux, fit alors construire une cité emprisonnée sous un grand globe d'orichalque cristallisé et s'y enferma avec sa famille, ses notables et les plus vigoureux de ses sujets. Un troisième cataclysme survint, comme l'avaient prédit les prêtres de Dagon, et Ryleh disparut à jamais sous la mer.

« Devant cette nouvelle catastrophe, les rares Atlantes mettant en doute la véracité des prédictions ne doutèrent plus que le glas de l'espèce humaine fut sur le point de sonner. Il y eut un moment de panique à Aztlan, puis l'on décida de construire également une ville sous globe, semblable en tous points à celle édifiée par le maître de Ryleh. Une ville avec ses jardins, son bétail, capable de produire sa lumière et l'air respirable. Les hommes et les femmes les plus vigoureux furent sélectionnés et les autres rejetés impitoyablement. Alors, dans la terreur, on attendit le cataclysme. Il ne tarda pas à venir. Le tonnerre gronda comme si le ciel tout entier allait s'écrouler, la mer en furie s'élança à l'assaut des côtes, et la terre poussa des grognements de fauve en furie. Puis, lentement, l'île s'affaissa et l'océan monta le long des parois de la cloche d'orichalque transparent, jusqu'à la recouvrir tout entière. À chaque instant les rescapés s'attendaient à voir leur refuge envahi par les eaux, mais il

n’en fut rien. Le sol, sous la nouvelle Aztlan, s’affaissait d’une pièce, sans heurts…

« Combien de temps dura cette descente ? Plusieurs jours s’il faut en croire certaines traditions : plusieurs années s’il faut en croire d’autres. Quand tout se stabilisa, on fit une redoutable constatation. Aztlan reposait par plusieurs milliers de mètres de fond, alors que tout avait été conçu en prévision d’une descente de quelques dizaines de brasses à peine, d’où la transparence du globe. On s’attendait à recevoir une lumière verdâtre ; au lieu de cela, c’était la nuit totale, hostile, des abysses… Pourtant, la vaste demi-sphère d’orichalque se révélait capable de résister à l’énorme pression qui lui était imposée. Alors, la vie s’organisa…

« Les prédictions, vous le savez, avaient prévu l’engloutissement de toutes les terres émergées. Il était donc inutile de tenter de regagner la surface, et on se demanda alors ce qui était advenu de Ryleh qui, plusieurs siècles auparavant, avait été engloutie dans les mêmes conditions qu’Aztlan. Des recherches furent entreprises et la cité voisine découverte, reposant toujours, intacte, sous son globe de métal transparent. Pourtant, elle n’était plus habitée par des humains, mais par des êtres amphibies, mi-hommes, mi-poissons, capables de vivre à la fois dans l’air et sous l’eau. Nous sûmes alors que les dieux de la mer, les Dagons, après avoir exterminé les hommes, s’étaient emparés de Ryleh et s’y étaient installés. Depuis, les habitants d’Aztlan vivent dans la terreur d’être à leur tour exterminés, et nous ne parvenons à échapper à la colère du Grand Dagon qu’en lui offrant de nombreux sacrifices… »

Le vieillard se tut pendant un long moment. Une expression d’intense amertume avait envahi ses traits. Finalement, il reprit la parole.

— De nombreux siècles se sont écoulés, continua-t-il. Affaiblie sans cesse, notre race est aujourd’hui sur le point de s’éteindre. Lors du cataclysme, nos ancêtres furent des milliers à survivre. Aujourd’hui, nous sommes encore à peine quelques centaines. Dans peu d’années sans doute, tous les Atlantes seront morts, et le Grand Dagon régnera seul sur les immensités océanes…

Cette fois, Chilac se tut définitivement. Alors, Olsen prit à son tour la parole. Il dit que toutes les terres n’avaient pas disparu lors

de la série de cataclysmes qui, jadis, avait provoqué l'engloutissement des îles Atlantide. De vastes continents avaient continué à émerger et des civilisations florissantes s'y étaient développées…

— Quand notre mission sera terminée, acheva l'archéologue, nous envisagerons le moyen de sauver les derniers Atlantes, de les ramener à l'air libre…

Mais le vieillard secoua la tête.

— Il n'y a plus rien à tenter, dit-il. Depuis des siècles, les habitants d'Aztlan, la cité sous globe, respirent un air fabriqué par nos machines, pur de tout microbe nuisible. Nos organismes ont perdu en grande partie leur pouvoir d'auto-immunisation et, là-haut, la maladie nous faucherait… D'ailleurs, le Grand Dagon nous empêcherait de regagner la surface. Nous sommes ses esclaves, et il nous retiendra prisonniers jusqu'à ce que le dernier d'entre nous ait rendu l'âme. Dagon est un dieu dévoreur. Il est à l'origine de toute vie, mais il est aussi maître de la mort… Vous-mêmes, qui avez eu l'audace de descendre ici, plus jamais vous ne reverrez la lumière du soleil. Dagon est le Seigneur des Abysses. Il vous retiendra tous captifs dans son royaume de nuit éternelle et de terreur, pour finir par vous dévorer…

Comme il n'avait cessé de le faire durant toute cette longue entrevue, Olsen traduisit les paroles du vieillard à l'intention de ses amis.

— Dites à notre hôte que nous nous moquons pas mal du Seigneur des Abysses, fit Morane avec bonne humeur. Ce Grand Dagon m'a tout l'air d'un fameux épouvantail…

Mais Kearney secoua la tête.

— Non, dit-il, il est inutile de heurter de front les croyances de ces pauvres gens. Selon toute évidence, ils vivent dans une terreur perpétuelle de leur dieu-poisson, et l'on ne combat pas la terreur avec des mots. Faisons ce que nous avons à faire ici. Recueillons des vestiges archéologiques et prélevons des échantillons du sous-sol. Quand nous aurons terminé notre travail, nous repartirons comme nous sommes venus. Les Atlantes verront alors que, comme le dit si bien notre ami Bob, leur Grand Dagon est seulement un

mauvais épouvantail. Nous verrons alors ce que nous pourrons faire pour eux…

*
* *

Quand les cinq explorateurs se retrouvèrent à bord du *Trilobite*, un profond désarroi les étreignait. Bien que le vieux Chilac leur eût offert de demeurer dans son palais, ils avaient préféré se calfeutrer dans le tank, tellement cette cité morte, où glissaient seulement des fantômes, les mettait mal à l'aise. En eux, toute curiosité semblait momentanément morte, et ils se sentaient dépassés par les événements, se demandant si, d'un moment à l'autre, ils allaient se réveiller et s'arracher à un mauvais rêve. Morane le fit remarquer à ses compagnons. Mais Harambur hocha la tête. Pour la première fois peut-être, le colosse avait une attitude effacée, humble presque.

— Nous ne rêvons pas, Bob, et vous le savez bien. Tout ceci est un cauchemar, que nous vivons les yeux grands ouverts. Une cité engloutie depuis des millénaires, un peuple de spectres, bien près de sombrer dans le néant et dominé par une terreur sacré rendant tout espoir, toute lutte impossible…

— Oui, fit à son tour Palmer. Ce Dagon ne me dit rien qui vaille. Je serais bien près de croire qu'il se prépare réellement à nous jouer un tour à sa façon…

Morane se mit à rire. Un rire un peu forcé, qui sonnait faux comme celui d'un mauvais acteur.

— Un tour de… Dagon, bien sûr, ironisa-t-il.

Ce jeu de mots à bon marché ne fit rire personne.

— Pourquoi plaisanter, Bob ? demanda Kearney. J'ai l'impression d'être entré à l'intérieur d'un piège qui va se refermer sur nous, à jamais…

Une fois encore, Morane eut un geste d'insouciance. Pourtant, au fond de lui-même, il ne se sentait guère rassuré.

— Il est inutile de nous laisser abattre par l'atmosphère de cette ville-fantôme, fit-il. Après tout, nous sommes en train de vivre une expérience exceptionnelle, et elle doit nous faire oublier toute autre chose, même si nous nous trouvons en danger… Vous êtes venus

ici pour découvrir les vestiges de l'Atlantide, et vous avez retrouvé celle-ci. Que pouvez-vous désirer de plus ?

Longuement, Kearney scruta le visage du Français, comme pour chercher à deviner ses pensées réelles.

— Ce que nous pouvons désirer de plus, Bob ? C'est nous en retourner vivants… Au cours de ces dernières heures, je me suis rendu compte une fois de plus de l'audace de l'homme. Cette audace qui le perdra. Non content d'avoir entièrement exploré le monde qu'il habite et percé le secret de l'atome, il veut à présent parcourir le fond des océans. Demain, il partira à la découverte des planètes et des astres, et ce sera peut-être sa perte…

— Bah ! fit encore Morane. Il est inutile de voir les choses en noir. Nous sommes venus jusqu'ici, et nous parviendrons bien à repartir de la même façon…

— Le Ciel vous entende ! dit Kearney d'une voix sourde.

Mais le Ciel semblait bien loin des hommes, séparés qu'ils en étaient par ces masses liquides, et ils avaient l'impression qu'aucune de leurs prières n'aurait pu être entendue.

Cette nuit-là – du moins durant ces heures correspondant à la nuit d'en haut –, Morane, malgré sa belle insouciance, rêva qu'il se trouvait aux prises avec une troupe d'Ichtyanthropes et que ceux-ci, après l'avoir capturé et ligoté au socle d'une statue de Dagon, dévissait lentement le casque de son scaphandre, à l'intérieur duquel l'eau giclait en jets qui, comme autant d'épées, fouillait sa chair. Tout cela dans une persistante impression d'asphyxie.

# Chapitre X

Au moment où Morane et ses compagnons reposaient par plus de quatre mille mètres de fond, à l'intérieur de cette gigantesque bulle d'air qu'était Aztlan, un vaisseau faisait route à travers la mer des Sargasses, à la surface de laquelle les paquets d'algues, sous la lumière crue de la lune, faisaient songer à quelque monstrueuse cressonnière abandonnée. C'était un vieux cargo à la coque noire, rongée par endroits par la lèpre rousse de la rouille. Un observateur entraîné n'aurait eu aucune peine à reconnaître en lui le *Hankau* qui, peu de temps auparavant, se trouvait encore à l'ancre au large des îles Caicos.

Ses machines stoppées, le *Hankau* s'immobilisa. Il avait atteint le centre d'une zone de grands calmes et nul courant, nul vent ne ridait la surface de la mer. Sur la passerelle, le capitaine, Urga, ce géant au faciès asiatique, et le colonel Kapek se tenaient debout, inspectant la surface paisible des eaux.

Au bout d'un moment, Kapek prit la parole.

— Ainsi, nous voilà parvenus à l'endroit où je vais devoir faire le grand plongeon…

Le capitaine hocha la tête doucement.

— Oui, dit-il, nous avons essuyé un premier échec là-bas, aux îles Caicos. Cette fois, il nous faut remporter un succès complet. C'est ici que, d'après les rapports de nos agents en Angleterre, le chalut du *Prometheus* aurait remonté cette énigmatique statuette de lave noire. En vérité, l'origine de ladite statuette nous importe assez peu, mais bien le fait qu'elle ait été longtemps dans le voisinage immédiat d'importantes masses de matières radioactives. Le fond de la mer n'est à personne, et notre gouvernement voudrait être le premier à y exploiter d'éventuels gisements…

— Je sais tout cela, fit le colonel Kapek. Quand nous nous serons emparés de ce maudit *Trilobite*, nous ne tarderons pas, après avoir percé le secret de la kearnalumine, à posséder les moyens d'exploitation nécessaires.

Une expression de contrariété s'était peinte sur le visage du capitaine.

— Le *Trilobite*, dit-il. Nous l'avons manqué une fois déjà. Espérons que, la seconde fois, nous réussirons…

— N'en doutez pas, fit Kapek. Quand Kearney et ses compagnons reviendront sur l'île, leur voyage sous-marin achevé, les hommes laissés là-bas n'auront qu'à les cueillir, et le tank avec eux…

— Et s'ils ne regagnaient pas l'île ? demanda Urga, le colosse asiate, qui, jusqu'alors, ne s'était guère mêlé à la conversation.

— Ils y reviendront, soyez sans crainte. Le *Trilobite*, ne l'oubliez pas, est un engin secret. Kearney ne peut courir le risque d'attirer l'attention sur lui. Voilà pourquoi il rejoindra sa base des îles Caicos…

— Souhaitons que vous ne vous trompiez pas, fit le capitaine. Je serais d'ailleurs plus tranquille si nous pouvions nous-mêmes être là-bas lors du retour de ce maudit tank… Vous devez donc accomplir au plus vite votre plongée, ausculter les fonds au compteur Geiger et en ramener des échantillons géologiques. Je propose d'aller, dès maintenant, jeter un coup d'œil à votre petit joujou sous-marin…

Sans plus échanger une seule parole, les trois hommes quittèrent la passerelle et, gagnant une écoutille, s'enfoncèrent dans les entrailles du cargo.

*

* *

Les cales du *Hankau* avaient été aménagées de façon à réserver de grands espaces disponibles. Dans la cale arrière, où s'étaient rendus le capitaine, Kapek et Urga, un étrange engin, soigneusement arrimé, était entreposé. Cela ressemblait à un petit sous-marin à carcasse de tôle légère, sous lequel était disposée une sphère de métal, aux parois épaisses et munie d'un hublot de quartz. C'était, à quelques détails près, un bathyscaphe semblable à ceux expérimentés déjà avec succès par le professeur Piccard et le capitaine Houot. Le capitaine posa la main à plat sur la sphère.

— Ce sera là votre demeure pendant près d'une journée, colonel Kapek. Vous courez de grands risques, nous le savons. Mais n'oubliez pas que l'on vous a choisi pour vos connaissances spéciales et aussi pour votre courage. Cette fois, vous devez réussir…

— Oui, vous devez réussir, fit Urga avec force.

Dans le ton de l'Asiate, il y avait un accent de menace non dissimulé. Kapek ne répondit rien. Sous leur aspect de paisibles marins, le capitaine du *Hankau* et Urga étaient en réalité de hauts personnages du parti au pouvoir. Kapek savait aussi que, dans son pays, du héros au traître il n'y avait souvent que l'épaisseur d'un échec.

# Chapitre XI

Au lendemain de leur arrivée à Aztlan, Morane et ses compagnons, après une rapide visite de la cité, avaient entrepris aussitôt de réaliser les buts de l'expédition. Dès les premières recherches, le sous-sol marin s'était révélé extrêmement riche en minerai de pechblende à haute teneur d'uranium. Sans doute, suivant l'estimation de Kearney, se trouvait-on en présence de gisements dont la richesse éclipsait celle des mines du Congo belge et du Canada elles-mêmes. Ce succès initial, obtenu dès la première journée de travail grâce aux puissantes foreuses du *Trilobite*, avait un peu dissipé les sombres pressentiments assaillant les membres de l'expédition depuis leur découverte de la ville sous globe.

Il fut donc décidé que le jour suivant serait consacré à la recherche de spécimens archéologiques et à des prises de vues. Le professeur Harambur, favorisé par sa force de géant, porterait la caméra pressurisée et le puissant flash électronique. Pour parer à toute éventualité d'attaque de la part des hommes-poissons, John Palmer suivrait avec le tank.

Les membres de l'expédition se séparèrent en deux groupes, accompagnés chacun par une demi-douzaine de scaphandriers atlantes. Le premier groupe était formé par Morane et Harambur, et le second par Kearney et Olsen. Ils devaient suivre une route parallèle à travers les ruines de l'ancienne capitale, à une centaine de mètres l'un de l'autre, sous la protection du *Trilobite* naviguant au-dessus d'eux.

Au cours de leurs différents entretiens avec Chilac – entretiens laborieux en raison des difficultés à se comprendre mutuellement –, Morane et ses amis avaient appris à se méfier des Ichtyanthropes. Ceux-ci étaient les valets des Dagons, sans être dieux eux-mêmes puisque les derniers Atlantes n'hésitaient pas à se défendre contre leurs attaques. En effet, quand un homme était capturé par les Ichtyanthropes, jamais il ne reparaissait, et Chilac et ses sujets

affirmaient que les captifs étaient conduits à Ryleh pour y être offerts en pâture au Grand Dagon.

Certes, les Terriens ne partageaient pas les superstitions des Atlantes à l'égard du Seigneur des Abysses. Pourtant, persuadés que toute légende se trouve basée sur un fond de vérité, ils préféraient s'entourer des précautions nécessaires. Bien sûr, les hommes-poissons possédaient la force du nombre ; en cas d'attaque cependant, les radiors donneraient aux explorateurs et à leurs alliés un avantage certain.

Ainsi organisée, la petite troupe s'était dirigée vers les ruines de l'ancienne Aztlan et, aussitôt, les recherches avaient commencé. Tout objet de petite taille – statuette ou bijou – trouvé par l'un des explorateurs était placé dans un filet de nylon. Le professeur Harambur photographiait tout ce qui ne pouvait être emporté.

La visite méthodique de la cité engloutie avait commencé depuis près d'une heure déjà, quand Morane repéra une pyramide miraculeusement intacte et au sommet de laquelle s'érigeait encore le temple auquel elle servait de base.

Bob désigna la pyramide à Harambur qui, aidé par les scaphandriers atlantes, redressait une stèle couverte de sculptures afin de pouvoir en photographier les quatre faces.

— Pendant que vous terminez ce travail, Professeur, je vais voir s'il n'y a pas quelque chose à glaner là-haut, fit Morane.

— Allez-y, Bob. Mais, surtout, soyez prudent. À la moindre alerte, avertissez-moi. Et, surtout, n'hésitez pas à faire usage de votre radior…

Sans répondre, le Français, mettant en marche son réacteur personnel, fila vers le sommet de la pyramide, où il prit pied sans encombre. Le temple paraissait bien conservé, et les cariatides à visages de poisson qui en soutenaient le portail étaient demeurées intactes.

Après s'être assuré qu'aucun Ichtyanthrope ne se manifestait dans les parages, Morane pénétra à l'intérieur du temple. Il y avait longtemps que le toit en était effondré – sans doute depuis l'époque du cataclysme – mais les murs, faits d'énormes blocs soigneusement ajustés sans ciment, avaient résisté au temps. L'une

des faces du grand quadrilatère était recouverte de moulages d'orichalque représentant, en haut-relief, des scènes religieuses.

Pour étudier sa découverte, Bob promenait sa lampe le long de la muraille quand, soudain, il eut l'impression qu'un danger le menaçait. Il voulut se retourner, mais une masse grouillante d'ennemis fondit sur lui, paralysant ses mouvements, l'empêchant de saisir son radior. En même temps, un claquement sec retentit à son oreille, comme celui produit par un objet métallique qui se brise.

— Professeur Harambur ! À moi… les Ichtyan…

Bob n'acheva pas. Au timbre de sa voix, il venait de réaliser que le son ne dépassait guère l'étroite prison du scaphandre. Il saisit alors le sens du claquement qu'il venait d'entendre. Pour l'empêcher d'appeler à l'aide, ses assaillants avaient commencé par briser l'antenne d'acier de son émetteur-récepteur. Bob se trouvait donc totalement isolé de ses amis.

Avec l'énergie du désespoir, Morane s'efforçait de se libérer de l'étreinte des Ichtyanthropes. Pourtant, si ceux-ci étaient intelligents – ils venaient de le prouver en brisant l'antenne –, ils se révélaient également forts et adroits. En outre, ils possédaient une grande agilité et Bob, dans son armure de métal, ses mouvements freinés par la résistance de l'eau, faisait figure de pachyderme se débattant contre les assauts d'un essaim de guêpes.

Déjà, les bras de Bob étaient immobilisés. Plusieurs hommes-poissons le saisirent par les jambes et le firent tomber en arrière sur le sol, il continua à se débattre. Morane voyait les faces inhumaines, écailleuses, aux bouches et aux yeux de crapauds, de ses ennemis penchées sur lui. Parfois, un bref et lointain éclair bleuté lui apprenait qu'Harambur était en train de se servir du flash. Et Bob ne pouvait même pas l'alerter, l'appeler à son secours…

À l'intérieur du scaphandre, la sueur trempait Morane et, petit à petit, sa résistance faiblissait. Bientôt, elle cessa tout à fait. Immobilisé par les puissantes mains-nageoires des Ichtyanthropes, Bob ne se sentait plus capable de faire un seul mouvement. Épuisé par la lutte qu'il venait de soutenir, vaincu autant par la résistance de l'eau que par ses ennemis, Morane se trouvait à présent à la complète merci de ses adversaires, et la colère aggravait encore le sentiment d'impuissance qui l'habitait.

Doucement, Bob se sentit soulevé de terre, élevé jusqu'au faîte des murs. Et, tout à coup, il comprit. Les hommes-poissons l'emportaient. Où ? Il ne se le demandait pas encore. « Pourvu qu'Harambur ou Palmer m'aperçoivent, murmurait-il. Pourvu qu'ils m'aperçoivent !… » Mais le groupe des Ichtyanthropes ravisseurs ne formait déjà plus qu'un point infime dans l'immense nuit sous-marine et, bientôt, Bob comprit que tout espoir était désormais perdu. Les lumières du tank et des scaphandres, les éclatements du flash électronique d'Harambur ne lui parvenaient plus. Les hommes-poissons, ces démons des profondeurs, emportaient Morane vers leur ténébreuse retraite, vers quelque innommable destin…

*

* *

Bob Morane n'aurait pu dire depuis combien de temps il se trouvait au pouvoir des Ichtyanthropes. Dans cette obscurité totale au sein de laquelle il planait, soutenu par ses ravisseurs, le temps n'existait plus et le faisceau de sa lampe, demeurée allumée à l'intérieur de son casque, se perdait dans l'infini, comme la lumière d'un astre à travers les espaces interstellaires.

Malgré sa situation presque désespérée, Bob avait peu à peu retrouvé son sang-froid. Les hommes-poissons ne l'avaient pas tué, et c'était toujours là une constatation réconfortante. Bien sûr, protégé comme il l'était par le scaphandre, il ne craignait pas les coups de ses adversaires, mais ceux-ci auraient pu dévisser une pièce de son scaphandre et lui faire connaître une mort horrible. Les hommes-poissons ne semblaient donc pas vouloir le mettre à mort, du moins pour l'instant. Sans doute le menaient-ils à un endroit quelconque, où se trouvait leur repaire…

À présent seulement, Morane se souvenait des paroles de Chilac. Celui-ci n'avait-il pas affirmé que, quand un Atlante était capturé par les hommes-poissons, ceux-ci le conduisaient à Ryleh pour l'y offrir en pâture au Grand Dagon ? Morane sentit la peur l'envahir à nouveau. Après tout, l'idée n'était pas tellement absurde. Si ce Grand Dagon existait réellement, il pouvait être lui aussi un monstre mi-homme, mi-poisson et, dans les grandes occasions, se

repaître de chair humaine. Et Bob ne pouvait s'empêcher de songer que tout se passait comme un mauvais conte de fée. Telle une princesse de légende, il était emporté par une meute de démons, vers quelque tanière secrète où l'attendait peut-être un ogre dévoreur. Mais, pour lui, il le savait, il n'y aurait aucun preux chevalier qui, passant par là à son retour des croisades, viendrait le délivrer…

Tout autour du Français, la meute des Ichtyanthropes se faisait plus épaisse, comme pour une escorte triomphale. Sous lui, Bob crut entr'apercevoir une faible clarté, mais il ne put cependant se rendre compte de quoi il s'agissait exactement, les hommes-poissons lui bouchant la vue.

De nouvelles minutes s'écoulèrent, puis l'allure des Ichtyanthropes se ralentit et Bob devina qu'on le déposait sur le sol. La grappe de ses porteurs se détacha de lui et reflua vers la gauche.

Quelques secondes plus tard, Morane se retrouvait seul dans une assez vaste salle aux parois métalliques, fermée à chacune de ses extrémités par une porte étanche. Déjà, l'opinion du Français était faite.

— Un sas, murmura-t-il, je me trouve enfermé dans un grand sas…

Péniblement, il se redressa et promena autour de lui le faisceau de sa lampe au xénon. Aussitôt, il sursauta. Tout le fond de la salle se trouvait occupé par un amas d'objets hétéroclites, aux reflets jaunes. Il y avait là des monceaux de pièces d'or à toutes les effigies : doublons espagnols, florins hollandais, livres anglaises, louis français… À ces anciennes monnaies entassées, il fallait ajouter des bijoux de gravure ancienne, des statues, des soleils et des bols d'or provenant des trésors aztèques ou incas pillés par les Espagnols, des ciboires, des ostensoirs et des encensoirs, en or également et volés par les flibustiers lors des fameuses mises à sac des colonies espagnoles de Panama, de Cuba, de Colombie et du Venezuela, le tout enrichi de pierres précieuses…

Maintenant, Morane savait pourquoi, sur leur route au fond de la mer des Sargasses, ses compagnons et lui avaient seulement trouvé de vieilles coques vides. Les richesses qu'elles contenaient se trouvaient, du moins en partie, entreposées là, sous ses yeux.

Mais qui les y avait apportées ? Sans doute les Ichtyanthropes, sur l'ordre de leurs maîtres, les Dagons. Pourquoi, dans ce cas, les avait-on abandonnées en cet endroit ?

Morane n'eut guère le loisir de réfléchir davantage à cette question. Tout autour de lui, l'eau baissait et, bientôt, le sas fut vide. Durant de longs instants, Bob attendit que quelque chose se passât, mais en vain.

— Je dois pourtant tenter de sortir d'ici…

Quand les hommes-poissons l'avaient abandonné, ils étaient sortis par la porte de gauche et l'avaient refermée sur eux. Sans doute se trouvaient-ils encore derrière, à le guetter. Si la liberté se trouvait quelque part, ce devait être au-delà de la seconde porte. La liberté ou…

Bob ne perdit guère de temps à se poser une devinette dont il connaissait déjà la réponse. Traînant ses lourdes semelles de plomb, il se dirigea maladroitement vers la porte de droite. Avec effort, il fit jouer le volant de fermeture et tira le lourd battant à lui. Il avança de quelques pas et s'arrêta, surpris. Devant lui, s'étendait une ville sous globe assez semblable à Aztlan. Pourtant, ce n'était pas Aztlan. L'ordonnance des bâtiments était différente et la lumière issue des murs beaucoup plus faible, comme si, d'un moment à l'autre, elle allait s'éteindre tout à fait. Nulle part, Bob ne décela la moindre présence humaine.

Après avoir refermé soigneusement la porte du sas, Morane, dévissant une valve spéciale placée au sommet de son casque, testa l'air ambiant. Comme celui-ci se révélait parfaitement respirable, il entreprit de se débarrasser de son scaphandre. Quand il eut retrouvé sa liberté de mouvements, il jeta un regard autour de lui. Mais, déjà, il savait être prisonnier dans Ryleh, la cité du Grand Dagon, le Seigneur des Abysses.

S'efforçant de rendre sa marche assurée, Morane traversa la large esplanade le séparant des premiers bâtiments. Alors, mettant les mains en porte-voix autour de sa bouche, il se mit à crier à pleins poumons :

— Quelqu'un là-dedans ?

L'écho lui relança ses paroles, amplifiées, répétées à l'infini.

— Quelqu'un là-dedans ? hurla-t-il à nouveau.

Toujours pas la moindre réponse, ni la moindre manifestation d'une présence humaine.

— M'a pas l'air très habité ce patelin…

À ce moment, Bob aperçut une forme allongée, étendue à peu de distance, sur les marches d'un temple. Il s'approcha et reconnut qu'il s'agissait d'un être assez semblable aux Ichtyanthropes, mais aux traits plus humains cependant, avec une poitrine plus large, des extrémités moins déformées. L'être était vêtu d'une sorte de maillot de plastique, fort court, laissant les membres à nu. Se baissant, Bob toucha l'un des bras. La peau était sèche, dure, semblable à du vieux cuir racorni. En dessous, les muscles avaient perdu toute leur souplesse, pour prendre la consistance de la pierre. Bob comprit alors se trouver en présence d'un corps momifié. Il se redressa et fit la grimace. L'aventure semblait prendre un tour de plus en plus sinistre. Continuant à avancer, il devait découvrir bientôt d'autres corps gisant de la même façon, momifiés eux aussi…

Cette fois, une sorte de terreur superstitieuse empoigna le Français. Il revint sur ses pas et s'approcha de l'épaisse paroi transparente qui, seule, le séparait du fond de la mer. Partout, des silhouettes d'hommes-poissons se découpaient, montant une garde vigilante autour de la cité déserte.

Bob recula jusqu'au centre de l'esplanade. Là, il demeura immobile, jetant autour de lui des regards désespérés.

— Quelqu'un là-dedans ? cria-t-il encore.

Mais il savait qu'il n'y aurait pas de réponse et, à nouveau, la terreur fut en lui, pétrifiante, proche de la folie. Bob se trouvait prisonnier dans Ryleh, cette cité depuis longtemps morte et peuplée seulement par de repoussantes momies…

# Chapitre XII

Toujours relié au mât de charge du *Hankau*, les flancs protégés par d'épaisses défenses, le bathyscaphe reposait sur les flots, sa sphère complètement immergée. Sur le pont du cargo, le capitaine, le colonel Kapek et Urga se tenaient debout contre la lisse. Kapek avait revêtu une combinaison complète en caoutchouc mousse, avec cagoule, comme en portent les hommes-grenouilles. À sa ceinture était suspendu un revolver dans son étui.

Du doigt, le capitaine désigna l'arme.

— Que comptez-vous faire de cela, colonel Kapek ? Tirer sur les habitants des grands fonds ? Enfermé dans votre sphère d'acier, vous n'aurez guère l'occasion de vous en servir…

Kapek haussa les épaules et son visage aux yeux légèrement bridés se durcit. Du plat de la main, il frappa l'étui du revolver.

— Une simple précaution, dit-il, au cas où le bathyscaphe ne pourrait pas regagner la surface. Je ne tiens pas à périr de mort lente. Une balle dans la tempe et tout sera dit…

Urga avança d'un pas. Sur la face plate du géant, une expression mauvaise se lisait.

— Ce pessimisme est indigne d'un loyal citoyen de notre grande nation, colonel Kapek. Le bathyscaphe est parfaitement au point, et il remontera. Il faut que vous réussissiez. La patrie a un grand besoin de minéraux radioactifs… Vous m'entendez, il faut que vous réussissiez !…

Le jeune officier ne répondit pas. Il enjamba la lisse et commença à descendre l'échelle de corde menant au bathyscaphe. Prenant pied sur le kiosque, il s'enfonça dans le puits d'accès à la sphère et, après un dernier signe de la main, rabattit et verrouilla le panneau sur lui. Dix minutes plus tard, les amarres lâchées, le bathyscaphe disparaissait sous les flots calmes de la mer des Sargasses.

La descente était relativement rapide et la zone pénétrée par la lumière du soleil fut vite franchie. Ce furent alors des ténèbres totales, bientôt rompues par la danse des animaux

phosphorescents, petits poissons véloces, crevettes ou colonies de siphonophores…

Quand le bathymètre indiqua une profondeur de deux mille cinq cents mètres, Kapek alluma les deux puissants projecteurs électriques, de quelque cinq mille bougies chacun et qui, orientés vers le bas, devaient lui permettre tout à l'heure d'apercevoir le fond.

Et la descente continua, désespérément monotone, agrémentée seulement par la danse fugace de la faune abyssale. Le sondeur ultrasonique indiqua qu'il ne restait plus que cent mètres à franchir avant d'atteindre le fond qui, Kapek le savait, se trouvait à quelque trois mille six cents mètres de la surface.

Le bathyscaphe avait amorcé sa descente à huit heures du matin. À onze heures, le fond apparut aux yeux de son passager. Le contact fut brutal et, malgré le guide-rope destiné à freiner l'impact, la sphère s'enfonça dans la vase jusqu'à la moitié du hublot. Kapek lâcha un peu de la limaille de fer lui servant de lest, et l'engin remonta légèrement, pour se stabiliser à un mètre du fond.

Sous la lumière des projecteurs, le sol paraissait uni avec, de temps en temps, de petits talus, hauts à peine de quelques centimètres. Au loin, un grand squale passa, puis disparut. Kapek mit les deux moteurs en marche et le bathyscaphe avança doucement avec, au-dessus de lui, quelque cinquante mille tonnes d'eau qui semblaient vouloir l'écraser, mais sans y parvenir.

*

* *

Cela faisait plus d'une demi-heure à présent que Kapek avait commencé son travail de prospection. Le compteur Geiger avait révélé une forte radioactivité et les griffes-foreuses avaient déjà récolté de nombreux échantillons de roches. Tout se passait bien et s'il n'y avait eu ces grands calmars, qui, de temps à autre, traversaient la zone éclairée par les projecteurs, le colonel Kapek se serait senti en sécurité. Mais il n'ignorait pas que, si l'un de ces céphalopodes géants s'avisait à attaquer le bathyscaphe, c'en serait fait de lui.

Une nouvelle demi-heure s'écoula. Kapek était fixé maintenant. Les fonds qu'il venait de prospecter étaient extrêmement riches en minéraux radioactifs, de la pechblende sans doute. Il avait rempli sa mission et il pouvait songer à amorcer sa remontée. Il sourit. « Allons, songea-t-il, cette fois je n'aurai pas échoué. Si la chance continue à nous servir, avant longtemps ce maudit *Trilobite* sera dans les cales du *Hankau*, et alors… » Pour le colonel Kapek, cet « alors » totalisait toute une somme d'honneurs et de gloire.

Déjà, il s'apprêtait à couper le courant pour libérer la grenaille de fer servant de lest au bathyscaphe quand, dans la clarté des projecteurs, d'étranges formes apparurent, au nombre d'une vingtaine. À première vue, on aurait dit des hommes. Pourtant, il n'en était rien. Ces têtes aplaties, aux larges bouches de crapauds, aux yeux fixes et proéminents, ces corps squameux, ces mains et ces pieds aux doigts étirés et palmés n'avaient rien d'humain. En outre, ces êtres ne se déplaçaient pas en marchant sur le fond, mais en nageant, soit verticalement comme les hippocampes, soit horizontalement.

— Des hommes-poissons, murmura Kapek. Des hommes-poissons…

Mais il se secoua.

— Ne disons pas de bêtises. Il s'agit là tout simplement d'une espèce de poisson inconnue…

Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à détacher ses regards des étranges créatures, dont l'apparence anthropomorphe le fascinait et l'horrifiait à la fois.

Au début, les hommes-poissons étaient une vingtaine à peine, mais, au fur et à mesure que les secondes s'écoulaient, leur nombre croissait. Peut-être étaient-ils une centaine à présent, peut-être davantage. À leurs mouvements, Kapek comprenait qu'ils effectuaient une sorte de ronde autour du bathyscaphe, dont les formes insolites devaient les fasciner.

— Quand je rapporterai cette scène au capitaine et à Urga, soliloqua le jeune officier, ils ne me croiront pas. À moins que…

Comme il avait emporté une caméra, il la mit en batterie sur son trépied, contre le hublot de quartz, et se mit à filmer la ronde des

hommes-poissons. Seul, le bruit du moteur de la caméra retentissait à l'intérieur de la sphère…

Tout à coup, Kapek sursauta. Plusieurs hommes-poissons s'étaient attelés au guide-rope et tiraient, comme s'ils voulaient remorquer le bathyscaphe. Au même moment, Kapek remarqua que trois créatures brandissaient de bizarres engins en forme de double tire-bouchon aux spires repliées en arc de cercle vers l'avant.

— Eh ! murmura-t-il. On dirait que les affaires se corsent.

Il sentit une vague glacée fondre sur lui, mais il se secoua et tendit la main vers l'interrupteur de courant, pour libérer le lest et lancer le bathyscaphe vers la surface. Cependant, il n'acheva pas son geste. Une seconde vague glacée, plus violente que la précédente, le submergea. Son bras retomba et il sentit que, lentement, son corps s'engourdissait…

Brusquement, le colonel Kapek sombra dans l'inconscience.

# Chapitre XIII

Au seuil de Ryleh, la cité du Grand Dagon, morte à présent, Morane demeurait indécis. La raison reprenant le pas sur l'instinct, sa terreur l'avait quitté et, à présent, il se demandait quel parti prendre. À vrai dire, trois solutions seulement s'offraient à lui : revêtir à nouveau son scaphandre et tenter de regagner Aztlan ; demeurer là, les bras ballants, au centre de l'esplanade ; ou encore partir en exploration à travers Ryleh. La première solution ne pouvait être envisagée, car les Ichtyanthropes attendaient au-dehors et, au cours de son enlèvement, Bob avait perdu son radior. Il se mit à rire nerveusement et dit à voix basse :

— Je ne puis quand même pas demeurer ici, à attendre d'avoir pris racine ?

Il éprouvait une insurmontable répugnance à s'avancer sans but à travers cette cité engloutie, changée en sépulcre, véritable château de la Belle au Bois Dormant, où les momies semblaient attendre un Prince Charmant qui provoquerait leur résurrection. Bob ne désirait pas le moins du monde être ce Prince Charmant.

— Si seulement je pouvais me mettre en communication avec le tank !…

Morane retourna au scaphandre, mais, dépourvu d'antenne, son poste émetteur-récepteur se révéla à nouveau inutilisable.

— Il me faudrait trouver de quoi confectionner une nouvelle antenne, dit-il encore.

Il se tourna vers la cité silencieuse.

— Ce serait bien le diable si je ne découvrais pas une tige de métal quelconque dans cette ville.

Il grimaça un sourire. Là où sa curiosité avait échoué, la nécessité triomphait. Il lui faudrait donc se lancer à travers Ryleh, à travers cette gigantesque nécropole sous-marine peuplée de démons momifiés. « Uniquement pour trouver de quoi confectionner une nouvelle antenne, pensa Morane. Uniquement pour trouver de quoi confectionner une nouvelle antenne… »

Rapidement, il entreprit d'extraire le coffret du minuscule poste à ondes courtes, fixé à l'intérieur de la cuirasse du scaphandre et le déposa au fond du casque, où se trouvaient le combiné récepteur-émetteur et l'attache de l'antenne. À l'aide d'une des courroies de matière plastique du scaphandre, Bob suspendit le casque à son épaule, à la façon d'une besace. Sans attendre davantage, il traversa l'esplanade et s'engagea dans une large avenue, bordée de pyramides, qui s'ouvrait devant lui.

Comme Morane l'avait pensé, la ville était déserte, à moins que l'on pût qualifier de « présences » ces nombreuses momies d'êtres à têtes de poisson gisant un peu partout. On eût dit que la mort avait fondu sur eux soudain, pour les coucher tous à l'endroit précis où ils se trouvaient au moment où elle les avait frappés. Il y avait de ces momies partout, dans les avenues elles-mêmes, sur les marches des pyramides ou à l'intérieur des temples, dans les cellules des bâtiments collectifs. Certes, ces créatures ressemblaient aux Ichtyanthropes. Pourtant, leur présence à l'intérieur de la ville, donc en dehors du milieu aquatique, tendait à prouver qu'elles étaient amphibies et pouvaient vivre à la fois dans l'air et dans l'eau, contrairement aux hommes-poissons, qui, eux, ne s'aventuraient pas dans la cité. « Sans doute sont-ce là ces Dagons dont parlait Chilac, pensait Morane. Peut-être, avant longtemps, ferai-je connaissance avec le Seigneur des Abysses lui-même… »

Continuant son exploration, Bob parvint devant un grand palais vers lequel convergeaient toutes les avenues. D'un pas qu'il s'efforçait de rendre ferme, il en gravit l'escalier monumental, jonché lui aussi de corps momifiés. Des gardes sans doute, s'il fallait en juger par leur accoutrement et leurs armes, courtes lances et épées.

Devant le Français, au-delà d'un large portail ouvert à deux battants, un long couloir s'offrit, baigné d'une clarté verdâtre, affaiblie, car l'enduit lumineux recouvrant le plafond, devait commencer à perdre ses propriétés. À travers toute la cité endormie, il en était de même et, seule, cette luminosité glauque régnait, donnant à toutes choses un sinistre relief.

Les murs du couloir étaient faits de verre, ou d'une matière semblable au verre. Dans l'épaisseur de ces murs, à l'intérieur de niches parfaitement closes, des momies de Dagons se trouvaient

enfermées, une par niche. Chacune de ces momies était assise sur un trône d'orichalque et drapée de pourpre. Les premières devaient être fort anciennes, car elles tombaient en poussière, perdant laquelle un bras, laquelle une jambe, ou même la tête. Les manteaux eux-mêmes n'étaient plus que lambeaux. Pourtant, au fur et à mesure de son avance le long de l'interminable couloir, Bob remarquait que les momies étaient en meilleur état, la teinte des manteaux plus vive, pour finir par conserver leur couleur intacte. Il y avait là des centaines de ces momies, rangées de chaque côté du couloir et en faisant une épouvantable galerie d'ancêtres.

Poussé par une sorte d'inertie, Morane continuait à avancer, prêt à chaque instant à céder à l'horreur qui l'envahissait. Par bonheur, ses nombreuses aventures passées avaient trempé ses nerfs, et il savait que ceux-ci ne le lâcherait pas, sinon il se serait, depuis longtemps déjà, mis à courir devant lui, comme un dément, pour échapper à cette atmosphère de terreur qui l'entourait depuis son entrée dans Ryleh la morte.

Finalement, le couloir déboucha dans une grande rotonde, au centre de laquelle une nouvelle momie était assise sur un trône d'or massif incrusté de pierres précieuses. La momie était vêtue de pourpre et un diadème, également d'or incrusté de diamants et d'émeraudes, enserrait son front à la peau écailleuse. Alors, Bob comprit qu'il se trouvait en présence du Grand Dagon lui-même et que ces momies alignées sur toute la longueur du couloir étaient ceux qui, depuis des siècles, s'étaient succédé sur le trône de Ryleh après l'engloutissement de la cité.

Durant un long moment, Bob demeura immobile, comme écrasé par sa découverte. « Ces Dagons, tant craints par les habitants d'Aztlan, sont des fantômes et rien d'autre. Des momies impuissantes, fixées dans l'immobilité éternelle… » Il se secoua et jeta un regard autour de lui. Les murs de la rotonde étaient couverts de grandes fresques qui, il s'en rendit bientôt compte, résumaient par de saisissantes images, toute l'histoire de Ryleh depuis le cataclysme.

Allumant la lampe au xénon fixée à l'intérieur du casque, Bob en dirigea le faisceau sur les fresques, en détaillant chaque figure. Il lui fallut longtemps pour faire ainsi le tour de la rotonde, mais quand il

eut terminé, plus rien des secrets de Ryleh – ou presque – ne lui échappait.

Comme l'avait dit déjà Chilac, à l'époque où Ryleh avait été engloutie, elle se trouvait gouvernée par un personnage fort savant, mais cruel et orgueilleux. Quand la cité se fut stabilisée au fond de l'océan, ce personnage eut l'idée, aidé par les biologistes et les médecins atlantes, d'adapter ses sujets à la vie sous-marine. Par une série d'opérations chirurgicales fort audacieuses, des procédés accélérés d'évolution et, sans doute, par quelque action chimique, ou mécanique, sur les chromosomes[5], deux races nouvelles avaient été créées. La première, essentiellement aquatique, réservée à la classe inférieure ; la seconde, amphibie, réservée à l'élite et à certains groupes de soldats et de travailleurs soigneusement sélectionnés.

Quand, plusieurs siècles plus tard, Aztlan fut engloutie à son tour, les survivants trouvèrent Ryleh habitée par des créatures n'ayant presque plus rien d'humain. Aussitôt, un rapprochement fut fait entre lesdites créatures et les dieux adorés depuis toujours par les Atlantes. Les amphibies habitant l'intérieur de la cité furent assimilés aux Dagons et son maître devint le Grand Dagon, Seigneur des Abysses.

Profitant de la terreur mystique qu'ils inspiraient, les habitants de Ryleh, aidés par les Ichtyanthropes, ces êtres de la race essentiellement aquatique, s'étaient durant des siècles conduits en monstres de cruauté qu'ils étaient devenus après s'être dépouillés de la personnalité humaine. Ils n'étaient guère immortels, mais les habitants d'Aztlan les croyaient tels, et cela suffisait.

« Ces momies alignées dans leurs niches, de chaque côté du grand couloir de verre, pensa Morane, sont celles de tous les Dagons qui, au cours des siècles, se sont succédé sur le trône de Ryleh. » Il se tourna vers la momie assise sur son trône d'or, au centre de la rotonde. « Et voilà ce qui reste du dernier des Grands Dagons. Un jour, sans doute, une terrible maladie, peut-être d'origine fonctionnelle, ou dégénérative, sera venue frapper les habitants de la cité, foudroyant les amphibies comme jadis le feu du ciel foudroyait les ennemis d'Israël. Quand et comment cela se passa-t-il et quelle fut exactement l'origine de cette épidémie, sans

doute ne le saurons-nous jamais… L'extrême pureté de l'air contenu à l'intérieur du globe enfermant la cité, et peut-être un élément spécial qui s'y trouve contenu, aura permis aux cadavres d'échapper à la décomposition et de se momifier parfaitement… »

Ainsi, ce Seigneur des Abysses, adoré et craint par les habitants d'Aztlan, n'était en réalité qu'un corps mort, impuissant et inerte.

Morane se secoua. Ses découvertes lui avaient fait oublier le but de ses recherches. Il se lança à nouveau à travers le palais. Dans un vaste caveau, il découvrit un nouvel entassement de trésors semblables à ceux trouvés déjà dans le sas. Pièces de monnaies, bijoux, idoles aztèques ou incas, objets sacrés, mais ici en abondance plus considérable encore. Il y avait là de quoi faire la richesse de dix royaumes…

À présent, Bob pouvait fixer approximativement l'époque où la maladie avait fondu sur Ryleh. Ces trésors dataient en grande partie du XVII^e^ siècle, au cours duquel les pirates français et anglais d'Amérique pillaient et coulaient les galions espagnols. Sur l'ordre des Dagons, les Ichtyanthropes avaient recueilli les richesses trouvées dans les épaves, pour les rapporter à Ryleh, où elles avaient été entreposées dans ce caveau. Après l'anéantissement des Dagons, mus par une sorte d'instinct religieux, souvenir de la terreur que leurs maîtres faisaient peser sur eux, les Ichtyanthropes avaient continué leurs offrandes, au hasard des découvertes. Comme ils ne pouvaient pénétrer à l'intérieur de la ville sous globe, les hommes-poissons avaient déposé l'or et les joyaux dans la chambre du sas, où ils étaient demeurés. On pouvait donc dire avec une quasi-certitude que les Dagons avaient été anéantis entre la fin du XVII^e^ siècle et l'époque contemporaine, il y avait peut-être cent ou deux cents ans de cela.

En lui-même, Morane ne pouvait s'empêcher d'admirer la perfection de la technique acquise par les Atlantes puisque, depuis la mort collective des Dagons, le mécanisme automatique des sas continuait à fonctionner comme par le passé.

Continuant ses investigations, Bob finit par découvrir, au dernier étage du palais, un grand atelier avec ses tours, ses fileteuses, ses appareils à souder, ses scies. Dans un coin, il trouva même toute

une collection de petites tiges d'acier inoxydable. Il en choisit une à partir de laquelle, grâce aux outils dont il disposait, il n'aurait aucune peine à confectionner une nouvelle antenne. Aussitôt, il se mit au travail…

*

* *

Bob Morane se redressa, un sourire de satisfaction sur les lèvres. La nouvelle antenne était à présent achevée et fixée au casque. Avec un peu de chance, il pourrait à présent se mettre en communication avec le tank, donc avec ses amis.

« Pourvu, pensait-il, que mon poste à ondes courtes soit assez puissant… »

Il ne savait pas en effet quelle distance séparait Ryleh de Aztlan. L'orichalque cristallisé, dont étaient faits les globes protecteurs des deux cités, pouvait également former écran. Pourtant, Bob ne le pensait guère…

Après avoir réglé l'émetteur-récepteur, il se coiffa du casque et appela le *Trilobite* :

— Bob vous parle !… Bob vous parle !… Répondez… Over…

Il n'obtint aucune réponse. Pourtant, il était sûr à présent que son poste fonctionnait. Il réitéra son appel, mais en vain…

— Sans doute ont-ils regagné Aztlan, me croyant perdu à jamais, murmura-t-il. Ils auront quitté le tank et se seront dépouillés de leurs scaphandres. Voilà sans doute pourquoi ils ne m'entendent pas. Il me paraît pourtant incroyable que l'un d'entre eux ne soit pas demeuré à l'écoute. Et si ma batterie était à plat…

Il n'en était rien cependant, car la lampe-témoin demeurait allumée, sans le moindre clignotement.

Rapidement, Morane chercha une autre longueur d'ondes et appela à nouveau :

— Ici Bob ! Ici Bob !… Répondez… Over…

Il y eut un bref grésillement et une voix retentit, si faible et si déformée que Bob ne pût décider auquel de ses compagnons elle appartenait.

— Bob, demandait la voix, que vous est-il arrivé ? Où êtes-vous ?…

— À Ryleh…

— À Ryleh ? Comment êtes-vous ?…

— Trop long à expliquer… Venez…

La communication fut interrompue et, cette fois, malgré tous ses efforts, Morane ne put l'obtenir à nouveau. Un court-circuit devait s'être produit quelque part dans le poste. Finalement, Bob reposa le casque et sourit.

— De toute façon, murmura-t-il, mes compagnons sont avertis. Ils viendront me chercher avec le tank. Les Atlantes leur indiqueront le chemin…

Brusquement, il se raidit, l'oreille aux aguets. Quel était ce bruit régulier qui lui parvenait, rompant le lourd silence de la ville morte ? Un bruit de pas, c'était cela… Un bruit de pas tout proche…

Morane continua à prêter l'oreille. Déjà pourtant son opinion était faite. Quelqu'un marchait dans le palais du Grand Dagon…

« Qui peut venir là ? Mes compagnons sont loin, à Aztlan sans doute, et ils ne seront peut-être pas ici avant plusieurs heures… Serait-ce une de ces momies ?… »

Il se secoua.

« Ne perdons pas la tête. Les Dagons sont bien morts, et il faudrait une série de miracles pour qu'ils se dressent et se remettent à marcher… Qui donc d'ailleurs pourrait se promener dans cette cité morte ? Allons, cette solitude forcée m'a détraqué les nerfs, et mes sens m'abusent… »

Mais Bob savait qu'il n'en était rien. Le bruit de pas était devenu plus précis, et il se rapprochait sans cesse, comme une menace…

# Chapitre XIV

— J’ai contacté Bob !… J’ai contacté Bob !…

Bousculant les gardes, John Palmer pénétra en coup de vent dans la salle du palais central, à Aztlan, où se trouvaient réunis Chilac, Kearney, Harambur et Olsen. Les quatre hommes s’étaient tournés vers le nouveau venu.

— Vous dites avoir contacté Bob ? interrogea Kearney.

Palmer hocha la tête affirmativement.

— À vrai dire, Professeur, c’est Bob qui m’a contacté…

— Pourquoi ne l’a-t-il pas fait plus tôt ?

— Je ne sais pas… Sa voix était basse et fortement déformée. J’ai seulement pu entendre quelques mots, comme : « À Ryleh… Trop long à expliquer… Venez… »

— Êtes-vous certain qu’il s’agissait bien de Bob ? demanda encore Kearney.

— Qui d’autre cela pourrait-il être ? intervint le professeur Harambur. Je ne crois pas, Bill, qu’il y ait des radioamateurs dans le coin…

Kearney eut un petit sourire embarrassé.

— Vous avez raison, Steve. Où donc avais-je la tête ?…

Le chef de l’expédition se tourna à nouveau vers John Palmer.

— Êtes-vous bien sûr que Bob a parlé de Ryleh ?

— Oui. Je lui ai demandé où il se trouvait, et il m’a répondu : « À Ryleh… ».

Déjà, Olsen avait rapporté les paroles de Palmer à Chilac. Le visage du vieux maître d’Aztlan devint grave.

— Ryleh ! dit-il. Si votre ami est prisonnier dans Ryleh, jamais vous ne le reverrez… Le Seigneur des Abysses ne lâche pas ainsi sa proie… Si vous voulez aller à son secours, vous serez détruits vous aussi…

Quand Olsen eut traduit les déclarations du vieillard, Kearney se leva.

— Que nous courions un danger ou non, il nous faut aller au secours de Bob. Depuis notre départ des îles Caicos, nous avons eu à de nombreuses reprises des preuves de sa sincérité, de son dévouement et de son désintéressement. Nous l'avons embarqué dans cette aventure. À nous de l'en tirer s'il en est temps encore…

Le professeur Harambur se leva à son tour.

— Bill a raison. Nous sommes tous responsables de la vie de notre ami Bob. Il nous faut tenter de le secourir, même si nous devions tous y perdre la vie…

L'opinion de Kearney et d'Harambur semblait partagée par leurs deux compagnons.

— Le tout n'est pas d'aller à la recherche de notre ami, dit Olsen, mais il nous faudrait savoir où se trouve exactement cette maudite cité de Ryleh…

L'archéologue se tourna vers Chilac et parlementa longuement avec lui. Quand il eut terminé, il revint à ses amis.

— Notre hôte consent à nous adjoindre un guide, qu'il choisira parmi les habitants d'Aztlan ayant failli aux lois de la communauté, car personne d'autre n'accepterait de nous accompagner. Selon Chilac d'ailleurs, agir comme nous le faisons est une folie. Jamais personne n'est revenu vivant de Ryleh. Les Dagons sont tout-puissants et ils châtient durement les audacieux qui tentent de troubler leur retraite…

Le professeur Kearney fit le geste de balayer quelque chose devant lui.

— Danger ou non, nous n'avons pas le choix, déclara-t-il. Depuis de nombreuses heures déjà, nous vivons dans l'inquiétude, nous interrogeant sur le sort de notre ami. Maintenant que nous savons où il se trouve, nous devons passer à l'action. Si les Dagons se mettent sur notre chemin, tant pis pour eux. Nous avons nos radiors, et nous n'hésiterons pas à nous en servir…

— Voilà qui est parlé ! éclata Harambur. Allons nous préparer maintenant…

Après s'être inclinés devant le Maître d'Aztlan, les quatre Anglais sortirent du palais pour rejoindre le *Trilobite*. Une demi-heure plus tard, celui-ci quittait Aztlan et fonçait dans la nuit de l'abîme, en direction de Ryleh.

*
* *

Bob Morane écoutait croître ce pas à l'intérieur du palais du Grand Dagon. Maintenant, sa peur du début l'avait quitté. Il savait que les momies ne pouvaient se lever et se mettre à marcher. Il s'agissait donc d'un homme. Peut-être d'un de ses amis, ou d'un Atlante, capturé également par les Ichtyanthropes qui, selon la coutume millénaire, changée à présent en instinct, étaient venus le conduire à Ryleh.

Le visiteur inconnu avait maintenant quitté les étages inférieurs et devait s'engager dans l'escalier conduisant à l'atelier où se trouvait Morane. Son pas retentissait tout proche à présent.

Instinctivement, Morane chercha une arme, mais il trouva seulement une sorte de grande clef anglaise pouvant faire parfaitement office de casse-tête. D'un pas rapide et silencieux, il alla vers la porte et se colla contre la muraille, de façon à ce que le battant, en s'ouvrant, se rabatte sur lui et le dissimule aux regards.

De longues secondes s'écoulèrent. Les pas se rapprochaient de plus en plus, occupant à présent tout le silence. Enfin, la porte s'ouvrit doucement et un homme pénétra dans l'atelier. Il était grand et vêtu d'une combinaison d'homme-grenouille, en caoutchouc mousse. Des bottes militaires le chaussaient. À sa ceinture, un revolver pendait dans son étui. Bob n'avait pas vu le visage du nouveau venu, pourtant il savait qu'il ne s'agissait pas de l'un de ses compagnons, ni d'un Atlante.

— Ne faites pas un geste, dit-il d'une voix brève, en anglais.

L'homme sursauta violemment et s'immobilisa. On le devinait frémissant, tendu comme une corde prête à se rompre.

— Soyez sans crainte, fit encore Morane, je ne suis pas un spectre. Tournez-vous…

Il tenait sa clef anglaise à deux mains, prêt à frapper au moindre geste hostile de l'homme. Celui-ci avait pivoté sur lui-même, montrant un visage jeune, aux yeux légèrement bridés, à l'expression dure. En apercevant Morane, il sourit.

— Vous m’avez fait peur, dit-il en anglais lui aussi. Dans cette cité fantôme, peuplée seulement par des cadavres momifiés, il faut avoir des nerfs solides pour ne pas flancher…

— Qui êtes-vous ? interrogea Bob.

L’autre ne répondit pas tout de suite. Visiblement, il n’était guère préparé à cette question. Au bout d’un moment cependant, il parut reprendre contenance et répondit, toujours en anglais :

— Je fais partie d’une expédition océanographique américaine. J’étais descendu en bathyscaphe pour filmer le fond de la mer des Sargasses, quand ces maudits poissons m’ont capturé…

Morane eut un sourire narquois. Il avait remarqué l’hésitation du personnage et, en outre, celui-ci parlait anglais avec un accent étranger, très différent de l’américain…

— Vous n’êtes pas plus Américain que je ne suis Esquimau, fit Bob. Vous parlez l’anglais comme un Eurasien, dont vous avez d’ailleurs le type physique.

Il s’interrompit. Un doute lui était soudain venu. Un doute qui, de plus en plus, prenait corps.

— Est-ce que, par hasard, vous n’appartiendriez pas à cette bande de forbans venus pirater sur les îles Caicos, pour y capturer le *Trilobite* du professeur Kearney ?…

Au mot de « forbans », l’homme avait sursauté. Il se raidit soudain et dit, dans un claquement de talons :

— Je ne suis pas un forban. Je suis le colonel Kapek, de l’armée…

Un éclat de rire, échappant à Morane, l’interrompit.

— Repos, colonel Kapek… Ainsi, vous reconnaissez avoir participé à l’affaire des îles Caicos ?

Kapek eut un signe affirmatif.

— Oui, répondit-il. Je me trouvais à la tête des commandos… Pourquoi ne vous l’avouerais-je pas puisque, après tout, nous ne reverrons sans doute jamais la lumière du jour…

— Voire, fit Bob. Mais pouvez-vous me dire comment vous êtes parvenu jusqu’ici ?

En quelques mots, le colonel Kapek expliqua comment, après avoir été engourdi par les Ichtyanthropes, il s’était réveillé dans le sas, où les hommes-poissons avaient tiré le bathyscaphe. Quand le

sas se fut vidé, Kapek était sorti de la sphère d'acier, pour s'aventurer lui aussi à travers Ryleh. Il termina son récit en disant :

— Peut-être vaudrait-il mieux nous entendre. De toute façon, ou nos jours sont comptés, ou nous sommes condamnés à demeurer à jamais prisonniers dans cette ville maudite…

— N'en soyez pas si sûr, colonel. J'ai, comme vous, été capturé par les hommes-poissons. Cependant, j'ai réussi à me mettre en communication, par radio, avec mes compagnons. Bientôt, sans doute, ils viendront ici à bord du *Trilobite*. Je vous remettrai entre leurs mains, et ce sera à eux de décider de votre sort…

Le colonel Kapek ne répondit pas aussitôt. Il devinait qu'il était inutile de ruser avec son interlocuteur, du moins pour l'instant. Avant tout, il se révélait important de s'en faire un allié…

— J'ai une proposition à vous faire, dit-il enfin.

Bob étudia le visage de Kapek, comme un boxeur étudie celui de son adversaire. Il s'attendait à ce que l'officier préparât quelque mauvais coup, et il préférait se tenir sur ses gardes.

— Allez-y toujours, fit-il. Si cette proposition ne me convient pas, je pourrai toujours la repousser avec tous les honneurs qui lui seront dus…

Pendant un moment, Kapek parut hésiter, comme s'il ne parvenait pas à se résoudre à parler. Finalement, il s'y décida.

— Si vous avez visité complètement ce palais, vous avez dû découvrir, vous aussi, les trésors qui y sont entreposés…

— Bien entendu, dit Bob. Mais je ne vois pas…

— Vous allez comprendre tout de suite. Quand vos amis arriveront, nous les attaquerons par surprise et nous nous emparerons du tank. Nous remplirons celui-ci de toutes les richesses qu'il pourra emporter et nous rejoindrons les îles Caicos…

— En abandonnant mes compagnons ici, bien entendu. Continuez, colonel Kapek…

— Une fois sur l'îlot, nous partagerons notre butin en deux parts égales…

— Et à votre part s'ajoutera le *Trilobite*, auquel votre gouvernement, si épris de paix, donnera sans doute une nombreuse descendance…

— C’est cela tout juste, répondit Kapek. Que pensez-vous de mon projet ?

Morane sourit de façon engageante.

— J’en pense beaucoup de bien, dit-il, car il m’éclaire sur votre nature. Vous êtes un scélérat, colonel Kapek, et je préférerais pourrir ici plutôt que de m’allier à vous…

— Ainsi, vous rejetez ma proposition ?

— Non seulement je la rejette, lança Morane, mais je vous saurais gré de ne plus perdre votre temps à faire de vaines tentatives pour me corrompre…

Sur le visage de l’officier, une grimace de haine apparut, lui déformant les traits.

— Tant pis, dit-il, vous l’aurez voulu. Je serai seul à m’occuper de vos amis…

D’un mouvement rapide, il tira son revolver. Pourtant, il n’eut guère le temps de s’en servir. La lourde clef anglaise, tenue par Morane, s’était abattue sur son avant-bras. Kapek poussa un gémissement de douleur et lâcha son arme.

— Vous m’avez cassé le bras, dit-il.

Morane s’était baissé et avait récupéré le revolver.

— Non, colonel Kapek, un bras ne se casse pas aussi facilement, surtout quand il est recouvert de caoutchouc mousse. Et puis, si le vôtre est cassé, mes amis vous le remettront en place. Le professeur Harambur par exemple…

Bob ricana.

— Oui, le professeur Harambur. Personne mieux que lui ne doit s’entendre à réduire une fracture… avec douceur…

# Chapitre XV

Tantôt cheminant sur ses puissantes chenilles, tantôt mû par ses réacteurs hydrauliques, le *Trilobite* avançait en direction de Ryleh. Presque aussitôt après son départ d'Aztlan, les Ichtyanthropes l'avaient entouré, mais le grand radior orientable les avait mis en fuite, et, depuis, ils se tenaient à distance respectueuse.

À différentes reprises, Kearney avait tenté de contacter Morane par radio, mais sans obtenir de réponse.

— Ce silence m'inquiète, finit-il par déclarer. Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard…

Mais le professeur Harambur avait secoué ses larges épaules.

— Il est inutile de nous alarmer outre mesure, Bill. Bob est de taille à se défendre, il l'a prouvé à de nombreuses reprises. Sans doute son poste est-il hors d'usage, tout simplement…

L'Atlante, qui accompagnait les quatre explorateurs, désigna une tache lumineuse à l'avant du tank.

— Ryleh ! dit-il simplement.

Kearney et ses trois compagnons regardèrent dans la direction indiquée. John Palmer, qui tenait les commandes, avait poussé les réacteurs à leur maximum, et la tache de lumière grossissait rapidement.

— Cela m'a tout l'air d'être une ville sous globe en tous points semblable à Aztlan, constata Kearney.

— C'est ainsi, souvenez-vous-en, que Chilac nous a décrit Ryleh, fit remarquer Olsen. Pourtant, Aztlan dégage une clarté beaucoup plus vive. Cette Ryleh me fait songer à une chandelle en train de s'éteindre.

— Ne gaspillons pas nos énergies en de vaines paroles, mes amis, coupa le professeur Harambur. Chandelle ou non, Ryleh va recevoir notre visite, et nous saurons bientôt à quoi ressemble ce Seigneur des Abysses, que le diable emporte…

La ville sous globe était à présent toute proche. Palmer tendit le bras dans sa direction.

— Regardez, dit-il, nous avons de la visite…

Une troupe compacte d'hommes-poissons – il devait y en avoir plusieurs milliers – s'interposait entre le tank et la cité des Dagons, comme s'ils avaient voulu en interdire l'accès.

Harambur éclata de rire.

— S'ils croient pouvoir nous arrêter, ils se trompent. Notre *Trilobite* est trop puissant. Il passera à travers leurs lignes comme un chien savant à travers un cerceau de papier…

— Méfions-nous malgré tout, conseilla Kearney. N'oublions pas que ma kearnalumine est en partie perméable aux très basses températures. En conjuguant les fluides de leurs pistolets réfrigérants, les Ichtyanthropes pourraient nous occasionner de sérieux ennuis…

Le chef de l'expédition avait à peine prononcé ces paroles qu'une vague glacée tomba sur les occupants du tank.

— Faites usage du radior, John, cria Kearney. Nous n'avons pas le choix…

Palmer obéit, et un rayon calorifique vint faire le vide dans la foule compacte des hommes-poissons. Déjà, le *Trilobite* était passé. Derrière cependant, les assaillants avaient reformé leurs rangs et, seuls, les effets dévastateurs du grand radior les tenait à distance.

Comme Ryleh et Aztlan avaient été, à peu de choses près, construites sur le même modèle, les explorateurs n'eurent aucun mal à repérer le grand sas et le *Trilobite* se posa à proximité, prêt à y pénétrer dès que la porte extérieure en serait ouverte.

Kearney et Harambur avaient revêtu leur scaphandre.

— Couvrez-nous avec le radior, jeta le biologiste à l'adresse de Palmer. Ni Bill ni moi ne tenons à périr gelés. Personnellement, je n'ai jamais été tenté par les aventures polaires…

Les deux hommes pénétrèrent dans le sas et, quelques minutes plus tard, ils foulaient le sol sous-marin. Partout, à la lueur de leurs lampes et des projecteurs du tank, ils apercevaient les formes équivoques et démoniaques des Ichtyanthropes. Lentement, Harambur et Kearney s'avancèrent vers la porte du sas donnant accès à Ryleh. Le sacrilège qui se préparait rendit du courage aux hommes-poissons, qui fondirent sur les intrus. Le radior du *Trilobite* les balaya. Plusieurs cependant parvinrent jusqu'aux deux hommes.

Kearney, faisant usage de son radior, se débarrassa de trois d'entre eux. Un quatrième périt sous la hache du professeur Harambur. Les survivants s'enfuirent en dardant quelques rayons réfrigérants dont, grâce à leurs revêtements de kearnalumine, les savants ressentirent à peine les effets.

Quand le malaise fut passé, Harambur se précipita sur la porte du sas et en manœuvra le volant de fermeture. Quand le battant s'ouvrit, Kearney et Harambur, précédant le tank, pénétrèrent à l'intérieur du sas, où les Ichtyanthropes ne les poursuivirent pas.

Un quart d'heure plus tard, quand le bief se fut vidé, le tank put enfin accéder à la cité elle-même. Les quatre savants et l'Allante se retrouvèrent au centre de l'esplanade, inspectant les bâtiments proches, les artères vides et silencieuses.

— Ryleh ne m'a pas l'air fort habitée, fit remarquer Olsen.

— Habitée ou non, dit Harambur, nous n'avons pas encore, jusqu'ici, aperçu ne fût-ce que le bout de l'oreille d'un Dagon. C'est à désespérer de tout…

— Ne désespérez pas trop vite, Steve, fit Kearney. Nous allons avoir de la compagnie…

Là-bas, deux silhouettes venaient d'apparaître. Deux silhouettes humaines. Dans l'une d'elles, le professeur Harambur, qui possédait une vue d'aigle, n'eut aucune peine à reconnaître Bob Morane.

*

* *

Sous la conduite de Morane, toujours accompagné du colonel Kapek, Kearney, Harambur, Olsen, Palmer et l'Atlante avaient visité Ryleh et se retrouvaient maintenant près du tank, au centre de l'esplanade.

Une sorte d'angoisse pesait sur les membres de l'expédition.

— Ainsi, dit Kearney, ces Dagons, que les Atlantes continuaient tellement à craindre, sont tous morts depuis plusieurs siècles…

— Oui, fit Bob, et seule la peur superstitieuse qu'ils inspiraient a pu faire croire à leur survivance…

Du doigt, il désigna la momie la plus proche.

— Reste à savoir de quoi ils sont morts exactement…

Le professeur Harambur eut un geste vague.

— Les Dagons ont été créés par mutation artificielle. Un déséquilibre fonctionnel quelconque a pu en découler qui, allant en s'aggravant au cours des siècles, a fini par aboutir à une crise collective. Il est possible également que les Dagons, êtres amphibies, aient de plus en plus, par une sorte d'évolution à rebours, eu tendance à retourner à une existence exclusivement aquatique, et cela sans s'en rendre compte. Une nouvelle et brusque mutation peut s'être alors produite et…

— … Et nos Dagons sont morts en quelques heures, comme des poissons tirés hors de l'eau, compléta Morane.

— En effet, fit Harambur. Un tel phénomène de mutation survenant après la naissance est contraire à toutes les lois actuellement connues de la biologie, mais nous savons encore si peu de choses en ce domaine…

L'Atlante qui accompagnait les savants se tenait un peu à l'écart du groupe. Les épaules basses, l'œil égaré, il semblait en proie à un immense désarroi. Olsen le fit remarquer à ses compagnons.

— Ne soyons pas étonnés de cette attitude, dit Kearney. Depuis toujours, les habitants d'Aztlan ont cru à l'existence divine des Dagons. À présent, notre guide vient de se rendre compte que ces Dagons et leur chef, le Seigneur des Abysses, n'existaient plus. C'est un peu comme si, pour lui, brusquement, les dieux venaient de mourir…

— Au lieu de se désespérer, remarqua Harambur, les Atlantes devraient au contraire se réjouir. Les Dagons se sont toujours conduits en tyrans…

— Bien sûr, admit Kearney, mais la peur et la souffrance elles-mêmes deviennent parfois une raison de vivre pour les hommes. Songez à ceux-là que l'alcool et la drogue empoisonnent lentement. Ils le savent et, pourtant, ils ne pourraient envisager l'existence sans leurs poisons. La peur inspirée par les Dagons pourrait fort bien être devenue une sorte d'opium pour les Atlantes…

Sans que de nouvelles paroles fussent échangées, la petite troupe regagna le tank. Quand tous y furent enfermés, le colonel Kapek demanda :

— Qu'allez-vous faire de moi ?

Dans la voix de l’officier, il y avait de l’inquiétude. Harambur éclata de rire.

— Ne faites pas cette tête, colonel, nous ne vous abandonnerons pas, soyez-en certain. Nous n’avons plus rien à faire ici. Dans quelques jours, nous regagnerons notre base des îles Caicos. Là, nous déciderons de votre sort. Nous vous remettrons sans doute entre les mains des autorités britanniques. Ce qui pourrait vous arriver de pire, ce serait d’être condamné à mort comme espion.

Le colonel Kapek se retint à grand-peine de sourire.

« Les îles Caicos, bien sûr, songea-t-il. Mais, quand nous les aurons regagnées, messieurs, une bien désagréable surprise vous y attendra. Cette fois, vous n’échapperez pas à mes commandos… »

Évidemment, le colonel Kapek, en bon stratège, avait mis toutes les chances de son côté. Pourtant, il comptait sans le hasard qui, souvent, fait bien les choses…

# Chapitre XVI

Le retour à Aztlan s'était effectué sans trop d'ennuis. Les Ichtyanthropes avaient bien tenté de s'y opposer, mais les radiors les avaient mis en fuite.

Hélas, la nouvelle que les Dagons n'étaient plus, qu'ils n'avaient jamais été dieux mais des êtres mortels, sema parmi les Atlantes un désarroi proche du désespoir et de la panique. Le peuple de la cité engloutie avait envahi le temple du Grand Dagon pour s'y répandre en lamentations, supplier leur redoutable dieu de ne pas les abandonner. Mais eux-mêmes savaient à présent que leurs prières ne pouvaient être entendues…

Cependant, pour les Terriens, l'heure du départ était venue. Les buts de l'expédition avaient été atteints au-delà de toute espérance, et ils se sentaient pressés de retrouver l'air libre. En outre, les provisions commençaient sérieusement à diminuer et l'on avait déjà usé près de la moitié du cuivre servant de combustible aux réacteurs.

Le lendemain de leur visite à Ryleh, Morane, Kearney, Harambur et Olsen, laissant le colonel Kapek à la garde de Palmer, s'étaient rendus auprès de Chilac pour lui annoncer leur départ et envisager avec lui les mesures qui, bientôt, devaient permettre aux Atlantes de regagner les terres émergées. Mais le vieillard avait secoué la tête. Sur son noble visage, la résignation seule se lisait et il y avait une grande tristesse dans son regard.

— Non, mes amis, dit-il, il est inutile de faire des projets qui ne pourraient jamais être réalisés. Le glas de la race atlante a définitivement sonné.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Olsen.

— Seuls, les dieux donnent une raison d'espérer aux hommes. Toute l'organisation sociale et morale d'Aztlan était basée sur le culte des Dagons. À présent, il ne nous reste plus qu'à nous coucher pour attendre la mort…

L’archéologue sursauta violemment. Il rapporta les paroles de Chilac à ses compagnons, puis dit encore, toujours dans ce parlé laborieux, entrecoupé de pantomimes, seul moyen qu’il avait de s’entretenir avec les Atlantes.

— La résignation est une vertu souvent néfaste, fit-il. En tentant de regagner l’air libre, il vous reste une chance de survivre.

Chilac secoua la tête à nouveau.

— Non, dit-il, nous n’avons aucune chance de survivre. Depuis des siècles, je vous l’ai déjà dit, nous respirons un air pur, presque dépourvu de microbes. Nos organismes ont perdu l’habitude de résister à la maladie, et là-haut nous mourrions tous. Non, les jours des derniers Atlantes sont comptés. Dans deux heures, Aztlan ne sera plus.

— Qu’allez-vous faire ?

— Les portes de la cité seront ouvertes et l’eau envahira la coupole d’orichalque. Ainsi, nous n’aurons pas trop longtemps survécu à nos dieux.

Quand Olsen eut traduit les dernières paroles du vieillard, Morane s’exclama :

— Mais ils ne peuvent pas faire cela ! C’est de la démence !…

De la main, le professeur Kearney calma le Français, pour demander à l’adresse d’Olsen :

— Pouvons-nous encore les faire changer d’avis ?

L’archéologue eut un signe de dénégation.

— J’ai bien peur que nous ne puissions plus rien, dit-il. Comme vous l’avez dit vous-même hier, Bill, la peur des Dagons est devenue une sorte d’opium pour les Atlantes. Privés de cet opium, il ne leur reste plus à présent qu’à mourir…

— Essayez encore de convaincre notre hôte, fit Bob. Nous devons tout tenter pour arracher ces pauvres gens à leur destin.

À nouveau, Olsen s’adressa à Chilac :

— Nous voudrions faire quelque chose pour vous. Vous montrer la folie de votre geste… Vous convaincre…

— Il n’y a pas à nous convaincre, interrompit le vieillard. Déjà, le peuple d’Aztlan a été averti de ma décision, prise d’ailleurs avec l’approbation du Conseil des Sages, et elle a été acceptée avec

calme et résignation. Les Atlantes ont compris depuis longtemps que l'on pouvait reculer le destin, mais non y échapper…

Chilac croisa les bras sur la poitrine.

— Partez, amis Terriens, dit-il. Partez sans retard… Vous avez juste le temps de vous éloigner avant que l'eau n'envahisse la cité…

Morane et les trois savants s'entre-regardèrent. Finalement, Kearney eut un geste d'impuissance.

— Je crois que nous ne pouvons rien, fit-il d'une voix sans timbre. Nous attarder serait courir le risque d'être engloutis nous aussi…

Après avoir salué le vieux Chilac, ils sortirent du palais, les épaules basses, comme écrasés par une épouvantable fatalité.

*

* *

Deux heures s'étaient écoulées depuis que Morane et ses compagnons avaient quitté Chilac. Ils avaient regagné le *Trilobite*, et après être sortis d'Aztlan, s'étaient éloignés aussitôt.

Le tank n'était cependant pas allé très loin.

— Et si Chilac, à la dernière minute, mû par un instinct de conservation, était revenu sur sa décision ? fit Bob. Si Aztlan n'était pas détruite, jamais nous ne le saurions…

— Bob a raison, avait dit Kearney à son tour. Nous ne pouvons demeurer dans le doute. Il nous faut savoir…

À présent, le tank flottait à une certaine distance de la ville sous globe, que l'eau envahissait rapidement.

— Chilac a tenu parole, disait Kearney. Chilac a tenu parole…

Les passagers du tank, y compris le colonel Kapek, assistaient, impuissants à ce drame silencieux d'un peuple qui, après avoir réussi à survivre, dans des conditions fort précaires, durant plusieurs millénaires, s'anéantissait maintenant de sa propre volonté.

Morane, le visage collé à la baie, sentait une colère sourde l'envahir. N'était-ce pas un peu lui qui, sans le vouloir, était à la base du désespoir des Atlantes ? N'était-ce pas lui qui, à la suite de son involontaire visite à Ryleh, les avait « privés » de leurs dieux. Certes, Bob savait ne pas être responsable de cet état de choses, car il

aurait alors fallu accuser les savants qui avaient organisé l'expédition, les hommes-poissons qui avaient enlevé Bob, alors que seul le destin était en cause.

Plus personne à présent ne devait être vivant dans Aztlan car, déjà, l'eau occupait la plus grande partie de la cloche. Les explorateurs auraient dû se détourner, mais ils se sentaient comme fascinés, empoignés par une horreur paralysante.

— On dirait que l'eau monte moins rapidement, fit remarquer Bob.

— L'air doit être comprimé de plus en plus dans la partie supérieure de la cloche, expliqua Kearney, et il freine toujours davantage la montée du liquide…

Harambur s'était redressé.

— Mes amis, dit-il, nous étions venus ici dans l'espoir de découvrir les vestiges de l'Atlantide. Nous venons d'assister à sa fin…

Bob Morane secoua la tête.

— Non, Professeur, la fin de l'Atlantide est survenue en réalité il y a bien longtemps. Les hommes que nous avons côtoyés là-bas avaient seulement réussi à survivre, à contrecarrer les forces de la nature… Aujourd'hui, la nature a repris tous ses droits. Les derniers des Atlantes viennent de périr…

— Vous oubliez les Ichtyanthropes, Bob, fit Olsen. Ne sont-ils pas, eux aussi, des Atlantes ?

À ce moment, John Palmer poussa un cri.

— Regardez !

Il désignait la ville sous globe, au sein de laquelle les bâtiments maintenant engloutis continuaient à diffuser leurs lumières. L'énorme coupole, sous la double pression du liquide et de l'air comprimé à sa partie supérieure, venait d'éclater. Il y eut un monstrueux bouillonnement qui, pendant un instant, boucha toute vue.

— Mieux vaudrait nous écarter, dit Kearney. Inutile de courir le risque d'être saisis dans un remous. À cette profondeur, toute avarie pourrait nous être funeste…

Cet avis se perdit dans un hurlement.

— Là-bas !… Attention !…

Une énorme bulle d’air comprimé, comme jaillie de la bouche d’un gigantesque canon, montait en direction du tank.

Palmer, qui se trouvait le plus près du tableau de commandes, bondit pour mettre en marche les réacteurs hydrauliques. Trop tard cependant. La bulle de lumière, en atteignant le *Trilobite*, avait éclaté. Le véhicule vacilla, comme s’il allait se retourner, puis, pendant une fraction de seconde, il se stabilisa. Palmer avait été projeté contre la cloison. Mais Morane, à son tour, avait bondi pour réussir, dans une détente désespérée, à atteindre le tableau de bord et à abaisser les deux manettes qui, respectivement, commandaient la vidange des ballasts et la libération du lest. Au même instant, le *Trilobite* bascula et se retourna à demi. Bob dégringola vers le fond du poste, tenta d’amortir sa chute, mais sa tête porta contre la cloison de kearnalumine et il perdit connaissance…

# Chapitre XVII

Après une remontée relativement rapide, le *Trilobite* avait atteint la surface. Le réflexe de Morane qui, à l'instant de la catastrophe, avait eu la présence d'esprit de vider les water-ballasts et de libérer le lest, s'était révélé providentiel. Au moment où le tank s'était retourné, plusieurs éléments de son mécanisme avaient été faussés, le rendant impuissant à gouverner en profondeur. Sans la présence d'esprit du Français, il fut peut-être devenu un cercueil pour ses imprudents passagers. Maintenant, il n'était plus qu'une épave, mais il flottait à la surface de la mer des Sargasses, et cela seul comptait.

Des six hommes, seuls Harambur et le colonel Kapek étaient indemnes. Morane et Palmer souffraient de commotion ; Kearney s'était foulé un poignet et Olsen portait une vilaine blessure à l'épaule. Quand les premiers soins eurent été donnés aux accidentés, on envisagea la situation avec calme. On se trouvait en plein centre de la mer des Sargasses, dans une région où passaient peu de navires, et le poste émetteur du *Trilobite*, devant uniquement servir pour garder le contact avec les scaphandriers, n'avait pas été prévu pour porter à des grandes distances.

Morane regardait avec mélancolie l'étendue morne de la mer, où les algues agglomérées posaient de grandes taches d'un brun verdâtre.

— Nous voilà encalminés ici, dit-il. Heureusement, nous avons des vivres et pouvons tenir pendant quelques jours. N'y aurait-il pas moyen de remettre les réacteurs en état, Professeur ?

Kearney secoua la tête.

— Nous ne possédons pas l'outillage nécessaire, et il nous faudrait plusieurs jours de travail pour y parvenir. Peut-être même plusieurs semaines…

Assis dans un coin de la salle des commandes, le colonel Kapek ricana.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à attendre une bonne petite tempête, qui nous poussera doucement vers de cléments rivages…

— Ne souhaitez pas cela, colonel, et pour deux raisons, répondit Kearney. La première est que le *Trilobite* a été conçu pour naviguer sous eau, et non en surface. En cas de gros temps, il se comporterait sans doute moins bien qu'une vieille boîte de conserve. La seconde raison est la suivante : si nous réussissons à aborder quelque part, vous serez aussitôt remis entre les mains de la justice… Pour l'instant, le sort vous favorise…

Morane se mit à rire.

— Donc, une tempête nous mettrait en mauvaise position. D'autre part, si le temps continue à demeurer calme, nous risquons de moisir ici ad vitam aeternam. Reste une solution, mais elle ne me semble guère plus favorable…

— De quoi voulez-vous parler, Bob ? interrogea Kearney.

Morane se tourna vers Harambur.

— Vous souvenez-vous, Professeur, avoir affirmé il n'y a guère que la mer des Sargasses était le rendez-vous de toutes les mines flottantes semées dans l'Atlantique au cours des deux guerres ?

Le biologiste acquiesça.

— Je vous ai dit cela, en effet, Bob. Mais je ne vois pas très bien où vous voulez en venir…

— À ceci tout simplement, Professeur. Nous pourrions heurter l'une de ces mines et alors, poum ! C'en serait fini de nos souffrances…

Personne ne répondit à ces paroles, mais le regard qu'Harambur lança à Morane était lourd de sous-entendus sur l'état mental du Français qui, on s'en souvient, avait été sérieusement secoué lors de l'accident ayant mis fin à la carrière sous-marine du *Trilobite*…

La réflexion de Morane sembla avoir jeté un froid parmi les naufragés. Une heure se passa sans qu'une seule parole fût échangée. Seuls, les crépitements du poste émetteur, sur lequel Palmer s'escrimait en vain, troublaient le silence.

Tout à coup, Bob se dressa et désigna un point sur la mer.

— Là-bas !… Un navire…

Tout d'abord personne ne sembla le croire, mettant cette vision sur le compte de la commotion reçue. Bientôt pourtant, il fallut se rendre à l'évidence. Un bateau se dirigeait à toute vapeur vers le

tank. C’était un cargo, et il s’approchait si rapidement que, bientôt, on put lire son nom, inscrit à la proue.

Une joie indescriptible empoigna les explorateurs. Une joie à laquelle s’associait d’ailleurs le colonel Kapek.

— Sauvé ! criait-il dans la langue de son pays. Sauvé !…

Car, en dépit des apparences, son allégresse avait une tout autre origine que celle de ses compagnons. Lui aussi avait pu lire le nom du cargo. C’était le *Hankau*…

# Chapitre XVIII

Depuis le moment où, trois heures plus tôt, il avait posé le pied sur le pont du *Hankau*, Bob Morane rongeait son frein, ce qui voulait dire qu'il aurait volontiers envoyé le cargo et son équipage au fin fond de l'enfer, et même plus loin encore si ç'avait été possible.

Soulevé par les puissants mâts de charge, le *Trilobite* avait été hissé hors de l'eau et déposé au fond de la cale aménagée exprès pour le recevoir.

Assis au beau milieu du pont, devant Morane, Kearney, Harambur, Olsen et Palmer, debout eux, le colonel Kapek, le capitaine et Urga jouissaient de leur triomphe. De chaque côté du groupe des prisonniers, un marin se tenait, braquant une mitraillette.

— Avouez, messieurs, dit Kapek, que le Ciel était pour nous. Nous avions tout préparé, là-bas, aux îles Caicos, pour vous recevoir dignement, et voilà qu'un accident force le *Trilobite* à faire surface sans pouvoir rejoindre sa base. Naturellement, tout semblait perdu pour moi. Pourtant, la chance était décidément de mon côté, car ce bon vieil *Hankau* croisait justement à ma recherche…

— Oui, fit le capitaine en fort mauvais anglais. Nous croire fusées de signalisation du bathyscaphe pas fonctionné. Alors, nous chercher bathyscaphe et, au lieu de lui, nous trouver *Trilobite*. Ah ! Ah ! Ah !

— Prenez garde, capitaine, fit Bob avec hargne. Un jour, j'ai vu un homme rire comme vous le faites. Jamais il n'a pu s'arrêter et on a dû lui couler du plomb dans la bouche pour le faire taire. J'aurais beaucoup de plaisir, je dois l'avouer à ma grande honte, à vous couler du plomb dans la bouche, capitaine…

Comme mû par un ressort, l'interpellé se dressa, menaçant. Il fut sur le point de se précipiter sur Bob, mais le colonel Kapek le retint.

— Laissez, capitaine, dit-il. Le commandant Morane est un audacieux, et je ne voudrais pas que vous l'abîmiez. Bientôt, notre pays aura besoin de gens de sa trempe pour se lancer à la conquête du monde…

Bob se mit à rire doucement.

— Vous pourriez vous plier en huit dans le sens de la longueur, colonel Kapek, dit-il, jamais je ne servirai votre pays. J'aimerais autant avaler une tonne de choucroute et en mourir…

Une expression méchante apparut sur le visage de l'officier.

— Nous possédons les moyens de mater les plus coriaces, commandant Morane. Quelques mois passés en cellule avec, de temps en temps, une bonne petite injection de scopolamine…

— Et si le patient résiste au traitement ? interrogea encore Bob.

Urga intervint, un rictus cruel sur sa face plate.

— Patient jamais résister, dit-il. Et si lui résister quand même, nous…

L'Asiate se passa un doigt sous le menton, d'une oreille à l'autre, ce qui, dans tous les pays du monde, signifie couper une gorge. Morane ne répondit rien. Il devinait que la conversation en était arrivée à ce point critique où le silence devient la meilleure assurance contre la mort. Néanmoins, il ne put s'empêcher de songer :

« Parle toujours, gros plein de soupe. Un jour, nous aurons peut-être l'occasion de nous trouver seuls, face à face, entre quatre murs, et nous verrons alors lequel de nous deux coupera la gorge de l'autre… »

— Je suppose, dit à son tour Kearney, que vous comptez nous réserver un sort semblable à celui de notre ami…

Le colonel Kapek hocha la tête affirmativement.

— Nous aurons besoin de vous, Professeur. Un physicien de votre valeur pourra nous rendre de grands services. Vos autres compagnons seront bien reçus également dans notre grand pays. Nous savons employer toutes les compétences…

Kearney haussa les épaules.

— À quoi pourrais-je encore vous être utile ? demanda-t-il ? Vous avez le *Trilobite* et vos chimistes pourront analyser la kearnalumine. Vous pourrez également étudier les radiors et en fabriquer d'autres, de nombreux autres. Sachez, de toute façon, que je ne travaillerai pas pour votre pays. Tuez-moi tout de suite, cela vaudra mieux…

Avec un cri de rage, Urga se leva, les poings serrés devant sa poitrine de taureau.

— Assez parlé, chiens ! hurla-t-il. Vous esclaves !… Vous ramper comme esclaves !…

Le professeur Harambur fit un pas en avant et, de son énorme poing, frappa l'Asiate à la mâchoire. Urga bascula en arrière et s'écroula sur le pont, le visage ensanglanté. Il se releva péniblement et s'apprêta à se lancer sur Harambur. Pourtant, se rendant compte sans doute qu'il n'aurait pas le dessus, il s'immobilisa.

— Dans mon pays, grogna-t-il, pas se battre avec les esclaves. Eux être fusillés…

Il se tourna vers l'un des deux matelots armés de mitraillettes et lança un ordre bref. L'homme leva son arme et visa Harambur. Déjà Bob s'apprêtait à bondir quand, tout à coup, quelque chose d'incroyable se passa. Le cargo sembla heurter un mur. Une violente détonation déchira le silence, et le *Hankau* donna violemment de la bande, pour se mettre aussitôt à s'enfoncer doucement.

*

* *

Un bref moment de surprise avait succédé à la déflagration. Morane cependant n'avait pas été long à réagir. Reprenant son aplomb, il échangea un bref regard avec Harambur, lui désignant l'un des matelots qui, pour le moment, avaient oublié les prisonniers. Déjà, Bob bondissait lui-même, foudroyant l'un des gardes d'un violent crochet du droit à la mâchoire. Le biologiste avait, de son côté, mis son adversaire hors de combat. Les deux hommes s'emparèrent des mitraillettes, pour en menacer le colonel Kapek, le capitaine et Urga, renversés tous trois par le choc.

— À la passerelle ! hurla Morane. À la passerelle !…

Protégés par les mitraillettes, les prisonniers gagnèrent l'escalier menant au poste de pilotage qui, déjà, avait été abandonné par ses occupants, car le cargo était en train de sombrer. Sur le pont, les hommes couraient, mettant les canots à la mer.

— Que s'est-il passé ? interrogea Harambur, quand les cinq hommes furent enfermés dans le poste.

Bob tourna vers le biologiste un visage à la fois souriant et grimaçant.

— Nous avons heurté une de vos mines flottantes, tout simplement, Professeur… Bénies soient les mines flottantes…

En bas, les canots étaient sur le point d'être largués. Morane vit le colonel Kapek se tourner en direction de la passerelle, pour hurler :

— Toutes les embarcations sont à la mer. Si vous ne nous accompagnez pas, vous mourrez noyés…

Du canon de sa mitraillette, Morane fit voler en éclats la baie vitrée du poste.

— Allez au diable, Kapek. Nous mourrons heureux loin de vous…

— Tant pis, commandant Morane, vous l'aurez voulu !

Les canots glissèrent à la mer et s'éloignèrent à force de rames. Le pont du *Hankau*, qui s'enfonçait de plus en plus, était à présent désert. Bob ricana.

— Mourir, dit-il, c'est une façon de parler… Vous, John, gagnez la cabine de radio et lancez un S.O.S… Les autres, tâchez de trouver un engin quelconque capable de flotter…

Tous obéirent, sans tenter un seul instant de discuter les ordres du Français. Ce dernier prit la barre, pour essayer de redresser le cargo, mais celui-ci ne gouvernait plus. Tout était bien fini. Avant longtemps, le *Hankau* irait prendre sa place dans le cimetière sous-marin, au fond de la mer des Sargasses et, avec lui, le *Trilobite*. Ainsi, des jours d'efforts, de recherches et de souffrances seraient réduits à néant. Non seulement le *Trilobite* serait perdu, mais avec lui les collections de minerais et de spécimens archéologiques…

Là-bas, le soleil disparaissait derrière la ligne d'horizon et, pendant une fraction de seconde, la brève fulgurance du rayon vert illumina le ciel. Les canots n'étaient plus déjà que de petits points noirs perdus dans l'immensité marine.

Tel un diable hors de sa boîte, Palmer jaillit de la cabine de radio en criant :

— J'ai réussi à contacter Hamilton, aux Bermudes. Je leur ai donné notre situation approximative. Ils vont envoyer un hydravion à notre recherche…

D'un geste las, Morane désigna l'avant du navire, qui s'enfonçait toujours davantage sous les flots.

— Ils arriveront trop tard. Le plus important, pour l’instant, serait de trouver un engin quelconque, capable à la fois de flotter et de nous porter…

À peine venait-il de prononcer ces paroles que Kearney, Harambur et Olsen faisaient irruption dans le poste d’équipage. Les deux premiers traînaient un lourd paquet.

— Voilà tout ce que nous avons trouvé, fit Harambur.

Il s’agissait d’un grand dinghy avec sa bonbonne de dioxyde de carbone, permettant de le gonfler instantanément.

— Et moi j’ai découvert ceci, dit Olsen.

C’était un pistolet lance-fusées dans son étui, avec ses munitions. Bob désigna la mer.

— Dépêchons-nous de nous éloigner du navire, dit-il. Avant longtemps, il s’enfoncera sous les flots. Mieux vaut ne pas courir le risque d’être saisis par les tourbillons…

# Chapitre XIX

Durant toute la nuit, le dinghy, portant les cinq naufragés, avait dérivé. À différentes reprises, un avion avait survolé les parages et, chaque fois, Bob Morane avait signalé la position du canot en tirant une fusée de couleur.

Maintenant, le jour s'était levé. Une lourde torpeur avait saisi les hommes, due davantage à l'échec de l'expédition qu'à la fatigue. La veille, comme ils s'éloignaient du *Hankau*, ils avaient vu celui-ci disparaître sous les flots, entraînant avec lui le tank et les trésors archéologiques qu'il contenait. Pour les cinq explorateurs, c'était un peu comme si un très vieil et très cher ami venait de mourir.

Le premier, Harambur se secoua.

— Non, dit-il, tout compte fait, notre expédition n'aura pas été un échec. Certes, tout le résultat en aura été perdu. Mais nous avons contemplé des choses qu'aucun homme n'a contemplé avant nous. Nous avons découvert l'Atlantide, ne l'oublions pas…

Le biologiste se tut. Ses paroles avaient rappelé à ses compagnons et à lui-même la destruction d'Aztlan et, à nouveau, une insurmontable tristesse les envahissait.

Un ronronnement puissant coupa court à leurs regrets, et un hydravion apparut dans le ciel, se rapprochant rapidement. C'était un gros Catalina de l'Aéronavale britannique. Il se posa à peu de distance du dinghy et, quelques minutes plus tard, les cinq rescapés montaient à bord. Le pilote qui les reçut, était un Écossais au teint fleuri, à la moustache imposante. Il apprit à Morane et à ses compagnons que, au cours de la nuit précédente, un contre-torpilleur de la base d'Hamilton avait recueilli l'équipage du *Hankau*, dont les membres avaient été placés sous bonne garde. Cette nouvelle parut rasséréner Kearney.

— Allons, dit-il, maintenant que nos ennemis ont été mis hors d'état de nuire, nous pourrons construire un nouveau *Trilobite* et repartir. Il y a encore pas mal de choses à glaner là-dessous. Ryleh, elle, n'a pas été détruite, ne l'oublions pas.

Le physicien se tourna vers Morane.

— Serez-vous à nouveau des nôtres, Bob ?

Le Français regardait droit devant lui. Il ne semblait pas avoir entendu la question de Kearney.

— Peut-être, dit-il à voix basse, quand j'aurai récupéré mon voilier, réussirai-je finalement à la découvrir…

— Ah ça ! s'exclama Harambur. Que vient faire votre voilier là-dedans, et quelle est cette chose que vous espérez découvrir ?

Morane sursauta.

— Excusez-moi, fit-il, je me parlais à moi-même. Je pensais à mon île déserte. S'il en existe encore une de par le monde, je finirai bien par la dénicher. Il faut donc que je la déniche !

Le Catalina avait décollé. Il prit de la hauteur. Par le hublot, Morane contemplait l'étendue morne et plate de la mer des Sargasses. Là, en dessous, par quelque trois mille six cents mètres de fond reposaient les ruines de la légendaire Atlantide. Pourtant, Bob ne cessait de songer à son île déserte.

— Il me faut la découvrir, murmurait-il sans cesse. Il me faut la découvrir…

FIN

# QUE SAVONS-NOUS SUR L'ATLANTIDE ?

Depuis les cours de géologie de notre enfance, en admettant que nous ayons tous été des écoliers studieux, nous savons que notre Terre n'a pas toujours eu le même aspect qu'à l'heure actuelle. Au cours de sa longue histoire, des secousses sismiques, des cataclysmes, des glissements, des érosions sont venus modifier son relief, remodeler ses continents, combler ses mers ou en ouvrir de nouvelles.

L'homme, dont la curiosité n'a pas d'égale, tenta aussitôt, une fois le monde actuel complètement exploré, ou presque, de connaître les formes passées de la Terre, de les reconstituer patiemment, à la façon d'un puzzle. Mais comme, pour arriver à cette reconstitution, il possédait seulement des données fort vagues, il se laissa aller aux suppositions, aux hypothèses. De là naquirent les mythes des continents légendaires, des races disparues, des civilisations englouties…

Parmi ces mythes, celui de l'Atlantide tient une place de choix, tant par son antiquité que par les discussions sans nombre qu'il suscita. Peu de sujets ont fait couler autant d'encre, ou donné naissance à autant de volumes. Jean Gatefossé et Claudius Roux, dans leurs essais de bibliographie de l'Atlantide, dénombrèrent, en 1926, mille sept cents ouvrages consacrés au continent mystérieux. En 1932, ce nombre était passé à deux mille cinq cents.

C'était pourtant une histoire vieille de vingt-trois siècles, puisque ce fut Platon qui, il y a deux mille trois cents ans, arrivé au terme de sa vie, mentionna pour la première fois, dans deux importants ouvrages, le *Timée* et le *Critias*, l'existence d'une grande île située au-delà de Gibraltar et nommée Atlantide.

Selon Platon, un vieux prêtre égyptien, du nom de Saïs, aurait, vers l'an 569 avant notre ère, parlé à son ancêtre Solon, le législateur, d'une terre ayant existé en plein Atlantique. Les rois de

cette terre avaient édifié un empire puissant, étendant son emprise bien au-delà de son propre territoire. Le pays lui-même était riche, fertile, peuplé d'animaux de toutes sortes, dont l'éléphant. Largement arrosé, il produisait des plantes alimentaires en abondance et les fruits de ses vergers étaient les plus beaux du monde. Le palais des rois, à Atlantis, entouré d'une double enceinte en pierres blanches, rouges et noires recouvertes d'étain, de cuivre et d'« orichalque » couleur de feu, renfermait des richesses inouïes. Des plaques d'or, d'argent, d'ivoire et d'« orichalque » revêtaient la voûte du Temple dont les murs étaient construits en matière transparente. Des bâtiments prêts à appareiller ou revenant de terres lointaines chargés de marchandises précieuses, encombraient les bassins du port. Puis, un beau jour, neuf mille ans avant le récit de Saïs, cette terre, avec ses vastes prairies, ses trésors, ses habitants, fut la proie d'un effroyable cataclysme et s'abîma dans l'océan pour disparaître à jamais…

*

* *

On s'est demandé longtemps si cette île Atlantide n'était pas une simple allégorie de l'État idéal, créée de toutes pièces par Platon. Sur ce sujet, aussi loin qu'il est possible de remonter dans l'Histoire, les savants et les philosophes se sont toujours divisés en deux camps. Posidonius et Strabon voyaient dans l'Atlantide l'expression littéraire de l'idéal platonicien de l'État. Plus tard, Alexandre Humbold pensa de même. Mais Philon, Tertullien et François Bacon crurent eux, à la réalité passée de la grande île disparue.

Vinrent les temps modernes, et les savants s'emparèrent du problème et tentèrent de le résoudre. S'ils y réussissaient, ils découvraient en même temps les clefs de nombreux autres mystères auxquels on n'avait pu, jusque-là, trouver d'explication valable. Les paléontologues se demandaient, par exemple, comment certaines espèces d'animaux avaient pu passer d'Amérique en Afrique malgré l'étendue de l'océan. Comme on ne pouvait croire ces animaux capables de traverser l'Atlantique à la nage, on supposa l'existence d'un pont, aujourd'hui englouti, entre les deux

continents et, aussitôt, tout le monde songea à ce bon vieux Platon et à son île Atlantide.

À vrai dire, Wegener avait déjà trouvé une toute autre et fort satisfaisante explication à ces passages d'animaux d'un continent à un autre. Selon lui, ces continents formaient primitivement une masse unique. Cette masse s'était lézardée et ses fragments s'étaient écartés à la façon des doigts d'une main. Cette hypothèse, connue sous le nom de « Théorie de la dérive des continents », reposait sur des bases solides, telle que la concordance du contour des côtes de l'Afrique et des côtes de l'Amérique. Ces côtes, compte tenu de l'érosion ayant eu lieu au cours des âges, pourraient presque parfaitement s'emboîter l'une dans l'autre.

Pourtant, d'autres auteurs, comme Buffon, avaient supposé l'existence de ponts intercontinentaux formés par de grandes îles. Il y avait une île boréale, nommée Eria, unissant le Groenland au Canada, une île tropicale, ou Gondwana, entre l'Amérique du Sud et l'Afrique du Sud, une île de l'Océan Indien ou Lémurie. Plus tard, on en découvrit ou on en inventa une autre, nommée Mu, reliant l'Asie à l'Amérique.

Pour prouver ou nier l'existence passée de l'Atlantide, tout le monde se mit à la tâche. Le problème intéressait toutes ou presque toutes les branches de la science. Les géographes, les océanographes, les anthropologues, les ethnographes, les archéologues, les botanistes, les zoologistes, les géologues, les mathématiciens, les astronomes, les sismologues, les philologues, les ichtyologues, les paléontologues, les philosophes, les occultistes s'emparèrent de la question et la retournèrent dans tous les sens. Finalement, les farfelus et les romanciers s'y mirent à leur tour, ce qui ne fut pas pour arranger les choses.

Autour de la grande île Atlantide se forma la plus belle trame d'invraisemblances jamais tissée par la bêtise humaine. Comme le fit Pierre Benoît, des écrivains dotèrent Atlantis de reines époustouflantes, fort belles d'ailleurs, et dont Antinéa est le prototype parfait. Certains savants eux-mêmes, tout en étant pour la plupart de bonne foi, y allèrent aussi de leur grain d'imbécilité. Puis il y eut les charlatans, les experts en sciences occultes, les médiums, les radiesthésistes, les journalistes à sensation.

Le premier soin de certains savants fut de nier que l'Atlantide eût jamais existé, sans cependant apporter de preuves de cette non-existence. D'autres tentèrent de la situer ailleurs que dans l'Atlantique, ou de l'identifier à un pays connu. Pour l'Espagnol Gomara, c'était l'Amérique, découverte par Christophe Colomb. L'Atlantide émigra ensuite dans le golfe de Gascogne, en Méditerranée, dans la mer d'Azov, dans l'océan Indien où on l'identifia avec la Lémurie, dans le Pacifique, dans le Caucase… On la situa au Spitzberg, au Groenland, en Palestine, en Afrique du Nord et au Pôle.

Olaüs Rudbeck, professeur à l'Université d'Upsal, avait voulu, en 1675, transporter l'Atlantide en Scandinavie. Frobenius, lui, la situa, après une longue enquête, sur les bords du Niger. Il tenta d'identifier les objets, les plantes et les animaux cités par Platon à des objets, des plantes et des animaux de Nigérie. « Je prétends donc, écrit-il, avoir ainsi retrouvé l'Atlantide, centre d'échange de la civilisation occidentale, située au-delà des colonnes d'Hercule, l'Atlantide dont Solon nous dit que la forteresse de Poséidon s'y éleva, qu'une puissante végétation la couvrait, que des plantes arborescentes y fournissaient des aliments, des breuvages, des baumes (palmiers à huile), qu'elle produisait le fruit rapidement corrompu de l'« arbre à fruits » (la banane), et des condiments agréables (le poivre), qu'il s'y trouvait des éléphants, que les indigènes y portaient des vêtements d'un bleu foncé (indigotier). Je considère donc comme ayant été l'Atlantide le pays de Joruba, terre tropicale féconde, extrêmement riche, coupée le long des côtes et sur les rives du Niger, d'une infinité de lagunes et de canaux, et dont le récit de Platon caractérise assez bien les particularités. »

Cependant, toutes ces théories, plus ou moins séduisantes, ne résistèrent pas longtemps à l'examen, et il fallut trouver autre chose. Une seule solution restait d'ailleurs à envisager : l'Atlantide avait été effectivement une terre, ou plusieurs terres situées en plein océan Atlantique et formant ponts entre l'Afrique et l'Amérique. Une fois de plus, il fallait en revenir à l'État utopique de Platon.

En 1875, Hosea avait établi un rapport entre les civilisations égyptiennes et américaines. Toutes deux bâtirent de gigantesques pyramides qui, malgré leurs destinations différentes, les pyramides

égyptiennes servaient de tombeaux et les teocallis américains de temples, se ressemblaient trop pour ne pas avoir la même origine. D'autre part, d'après Le Plongeon, un tiers du langage maya tirerait son origine du grec ancien, ou vice-versa.

Certaines légendes nègres et indiennes apportèrent également de nouvelles preuves en faveur de l'existence de l'Atlantide. Les Indiens Dakotas, appartenant à la race des Sioux, parlent en effet d'un ancêtre venu du côté du soleil levant. Les Toltèques et les Aztèques parlaient, eux aussi, de cet ancêtre et le disaient originaire d'un pays nommé Atlan ou Aztlan, ce qui signifie « terre du milieu de l'eau ».

Déjà, sans connaître la signification de ces deux mots, leur similitude avec Atlantide ne manquerait pas d'être troublante. En passant en Afrique et en se faisant répéter certaines traditions indigènes, on entendra parler d'hommes blancs qui, originaires d'une grand île occidentale, venaient, il y a très longtemps, édicter des lois et rendre la justice.

Ayant étudié la faune et la flore des Açores, de Madère, des Canaries et des îles du Cap Vert, Louis Germain souligna leurs similitudes avec la faune et la flore des Antilles et de l'Amérique Centrale. « Relisez donc Platon, disent les zoologistes. Parmi les animaux peuplant l'Atlantide, il cite les éléphants. Or, leur race prit naissance en Amérique, avec le Pyrotheridae, à une époque où aucun animal de ce genre ne se retrouve dans les autres parties du monde. Pour gagner l'Afrique, il leur a donc fallu un pont. De même pour les chevaux. Leur espèce naît en Amérique, passe dans l'Ancien Monde et disparaît totalement de son pays d'origine, où elle sera ramenée par les Espagnols. Ces Espagnols possédaient des vaisseaux pour transporter leurs chevaux, mais comment ceux-ci réussirent-ils à accomplir leur première migration ? Et l'histoire s'étend au lamantin, au porc-épic et aux antilopes qui, elles, émigrèrent des savanes africaines aux prairies d'Amérique. Par où auraient passé tous ces animaux, si ce n'est par l'Atlantide ?

Si l'on étudie les mœurs des anguilles d'Europe et d'Amérique, on s'aperçoit que celles-ci, à certaines époques, quittent, dans le but de frayer, leurs fleuves natals et accomplissent un long périple à travers l'océan Atlantique, pour aboutir à la mer des Sargasses, ce

vaste espace marin cerné par les courants et encombré d'algues, situé en plein Atlantique, entre les Açores et les Bermudes. Au terme de ce long voyage, les anguilles, épuisées, meurent. Avant de mourir, elles ont cependant donné naissance à une multitude de petits êtres transparents et filiformes, aux yeux proéminents. Cette masse grouillante de jeunes anguilles se sépare en deux groupes. L'un gagnera assez rapidement les côtes américaines, l'autre, se dirigeant vers l'est, mettra trois ans pour atteindre l'Europe. On a expliqué ce phénomène bizarre de migration en supposant que, jadis, les anguilles avaient l'habitude de venir frayer dans les estuaires des fleuves de l'Atlantide. Puis, les rivages de cette grande île s'effondrant de plus en plus, elles furent obligées de reculer toujours plus loin leur lieu de ponte. Finalement, l'Atlantide s'étant abîmée tout entière dans les flots, les anguilles, poussées par leur instinct, continuèrent à se rendre, à des époques déterminées, à l'endroit où, jadis, leurs ancêtres allaient pondre, endroit aujourd'hui complètement recouvert par l'océan.

À la fin du siècle dernier, le câble sous-marin, reliant la côte française à la côte américaine se rompit. Un bâtiment, spécialement équipé et à bord duquel avait pris place le professeur Termier, fut envoyé afin de localiser le point de rupture et de ramener les extrémités des deux tronçons à la surface. Lors des sondages effectués, par trois mille mètres de fond, non loin des Açores, les grappins arrachèrent du sol océanique des morceaux de roche anguleux et aigus. Ayant examiné ces roches, le professeur Termier remarqua qu'il s'agissait de lave vitrifiée. Or, ce genre de lave se vitrifie à l'air libre seulement. En se refroidissant dans l'eau, elle se cristallise. Donc, le sol, auquel les grappins avaient arraché ces fragments de lave, s'était jadis élevé au-dessus des eaux. Peut-être ces modestes fragments de matières éruptives avaient-ils été les témoins de la disparition de l'Atlantide. Mieux, en faisant une étude plus approfondie des morceaux de lave, on put déduire que l'effondrement s'était produit soudainement et dans un passé relativement rapproché.

*

* *

Cette fois, la preuve de l'existence du continent de Platon était faite, et tous les Atlantomanes triomphèrent. Ils ne furent cependant pas encore satisfaits. On possédait à présent les preuves de l'existence passée de l'Atlantide, mais cette Atlantide avait-elle abrité la civilisation prospère et avancée dont parle Platon ? Avait-elle connu l'homme ?

Seuls, des hommes, avait-on dit, passant par le continent atlantique, avaient pu transporter d'Égypte en Amérique, ou vice et versa, la forme architecturale insolite de la pyramide. On crut même avoir retrouvé les Atlantes dans une peuplade, aujourd'hui exterminée, des îles Canaries, les Guanches.

Lorsque, en 1341, une expédition génoise débarqua dans ces îles, elle y trouva, là où l'on s'attendait à rencontrer des noirs, une race étrange d'hommes de grande taille, à la peau blanche, aux cheveux blonds et aux yeux très clairs. Leur type, leur langage ne se rattachaient à rien de connu. Pacifiques et doux, ces Guanches ne survécurent guère à la conquête européenne. Massacrés ou amenés en esclavage, décimés par les épidémies, ils disparurent jusqu'au dernier, et cela en quelques années seulement. Beaucoup plus tard, les anthropologues virent en eux les descendants dégénérés des Atlantes. Mieux, en étudiant les crânes de ces Guanches, découverts dans des ossuaires souterrains, aux Canaries, on leur trouva, avec leur forme allongée, leur face triangulaire et leur front haut, des points de ressemblance frappants avec ceux de la race de Cro-Magnon, dont nous descendons. Aussitôt, une théorie s'échafauda, selon laquelle les Atlantes gagnèrent l'Europe, par le Sahara, et y firent souche. Lors des fouilles faites au Hoggar, on découvrit d'ailleurs, ou l'on crut découvrir, la tombe de la mystérieuse reine Tin-Hinan (dont Pierre Benoît fit Antinéa), qui, adorée par les peuplades touareg, aurait été la dernière souveraine atlante. Dans ce tombeau, près d'un squelette de femme, on trouva des bijoux d'or, colliers et bracelets, et une statuette, dont le style rappelle étrangement celui d'objets préhistoriques découverts en France.

De tous ces faits, fort troublants il faut l'avouer, on ne pouvait cependant tirer aucune certitude mais seulement des suppositions

plus ou moins plausibles. Si pour prouver l'existence passée de l'Atlantide on possédait des preuves suffisantes, il fallait, pour prouver celles des Atlantes, découvrir quelque témoignage contemporain, ou presque, quelque texte écrit, aux origines moins douteuses que celui de Platon. Mais partir à la découverte d'écrits vieux de douze mille ans n'était pas une mince entreprise, aucune donnée précise ne permettant de diriger les recherches dans tel ou tel sens.

Les atlantomanes désespéraient lorsque, soudain, ce fut le coup de théâtre. Le 20 octobre 1912, paraissait, dans le *New York American*, un article du docteur Paul Schliemann, intitulé : *Comment j'ai découvert l'Atlantide*.

Ce Paul Schliemann était le petit-fils du célèbre Henry Schliemann, auquel on devait la découverte des ruines de Troie. Le nom de Schliemann était une garantie d'authenticité. Après Troie, Atlantis ? Pourquoi pas ? Tout le monde se reprit à espérer…

À la mort de son illustre aïeul, Paul Schliemann avait pris connaissance d'une lettre scellée, dans laquelle le défunt lui recommandait de briser un vase à tête de hibou faisant partie du mobilier de son appartement. Paul Schliemann obéit et, à l'intérieur du vase, trouva des fragments de poteries, des objets en os fossile, un rectangle de métal inconnu couvert d'inscriptions phéniciennes signifiant : « Fragment provenant du Temple aux murs transparents ». Le vase contenait également une sorte de médaille, portant, en caractères hiéroglyphiques, cette phrase lapidaire et limpide : « De l'Atlantide du Roi Cronos ».

Ce fragment de métal inconnu, provenant du Temple aux murs transparents, ne pouvait être que de l'orichalque, ce mystérieux alliage dont, depuis la plus haute antiquité, on tentait de retrouver la formule. Paul Schliemann affirmait en outre avoir eu connaissance de deux manuscrits, l'un maya, conservé à Londres ; l'autre chaldéen, conservé au Tibet. Tous deux, vieux de plusieurs millénaires, confirmaient l'existence d'une grande civilisation atlante ayant donné naissance aux civilisations égyptiennes méditerranéenne et américaine.

Tout cela, on s'en doutait bien un peu, était trop beau pour être vrai. Comme Paul Schliemann tardait à fournir ses preuves, certains

commencèrent à mettre en doute sa découverte. Schliemann se défendit en attaquant ses détracteurs en justice. Il disait préparer un livre sur son grand-père. Une fois ce livre terminé, il fournirait ses preuves. Malheureusement, le livre en question ne parut jamais, et Schliemann lui-même rentra dans l'ombre, sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu. On ne retrouva jamais l'étrange vase à tête de hibou, ni son contenu. Personne, à Londres, ne connaissait l'existence du manuscrit maya, quant à celui du Tibet…

Et la question demeure sans réponse. L'Atlantide a-t-elle connu l'homme ? C'est possible, probable même, mais non certain. La clef du problème est sans doute immergée par quelques milliers de mètres sous les eaux de l'Atlantique, quelque part entre les Antilles et les îles Canaries. Personne n'est encore près d'aller l'y chercher.

Certains trouveront étrange qu'une grande civilisation ait pu disparaître sans laisser de traces, ou presque. Pourtant, beaucoup plus près de nous, la ville d'Ys s'abîma sous les flots. On peut encore, paraît-il, par mer calme, apercevoir ses ruines à travers l'eau de la baie de Douarnenez. Rien n'en demeure pourtant, sauf quelques légendes. La ville disparut, pense-t-on, vers l'année 400 de notre ère, mais on n'en retrouve guère trace dans les annales de l'époque. Sans doute s'agissait-il de quelque cité romaine engloutie par l'océan qui, de tout temps, ne cessa d'assaillir la côte bretonne et de la ronger.

L'Atlantide, elle, si l'on s'en rapporte au récit de Platon, disparut voilà quelque douze mille ans et voilà pourquoi, perdue dans la nuit des temps, elle continue à hanter les imaginations humaines, altérées de rêves et de chimères.

# LES MALADIES BLEUES

On appelle maladie bleue une série d'affections assez différentes les unes des autres, ayant toutes en commun un symptôme essentiel et très apparent : le teint bleuâtre ou cyanose que présente le petit malade. Cette coloration anormale de la peau est souvent permanente ; d'autres fois elle n'apparaît qu'au moment d'un effort. Elle peut se voir dès la naissance – c'est le cas le plus fréquent – ou ne survenir qu'au bout d'un certain temps.

La cyanose est provoquée, dans toutes ces maladies, par une cause unique : à la suite d'une ou de plusieurs anomalies de développement du cœur ou des gros vaisseaux qui en partent, entre autres, la persistance du trou de Botal (d'une ouverture dont une paroi du cœur qui se ferme normalement à la naissance), le sang artériel, venant du cœur gauche, riche en oxygène, et le sang veineux, venant du cœur droit, pauvre en oxygène, se mélangent plus ou moins intimement, ce qui n'est jamais le cas dans les conditions normales. C'est donc un sang imparfaitement enrichi en gaz vital qui est envoyé dans les différents organes, et notamment à la peau à laquelle il donne sa teinte anormale.

Il y a de nombreuses variétés de maladie bleue (d'où le pluriel du titre). Certaines d'entre elles mais pas toutes peuvent sinon être guérie, au moins voir leurs symptômes fort améliorés par une intervention chirurgicale. C'est à une femme-médecin des U.S.A., le docteur Helen Taussig, que revient l'honneur d'avoir songé la première à se pencher sur le sort de ces déshérités que constituaient les petits cardiaques congénitaux. C'est elle qui a eu l'idée qu'une intervention chirurgicale pourrait améliorer le sort de certains d'entre eux. Mise au point et pratiquée pour la première fois par le docteur Blalock, cette intervention chirurgicale a maintenant été réalisée des milliers de fois avec un succès sans cesse croissant par de nombreux chirurgiens travaillant dans la plupart des pays du monde.

[1] Mot anglais signifiant « objet abandonné ». En droit maritime, ce terme désigne un navire abandonné par son équipage, donc une épave.

[2] « Spanish Main » : textuellement « haute mer espagnole ». Ancien nom donné par les Anglais à la mer des Antilles.

[3]Il est évident que le professeur Harambur, étant anglais, n'emploie pas le système métrique. Nous avons transposé ces mesures pour la facilité du lecteur.

[4] À l'heure actuelle, il y a une technique chirurgicale qui permet, dans certains cas, de boucher ce trou. Elle a déjà été réussie plusieurs fois.

[5] Éléments contenus dans la cellule vivante et qui, de nombre différent et caractéristique suivant les espèces (48, chez l'homme) renferment, fixés sur des corpuscules appelés gènes, l'hérédité de l'individu.

# Table des Matières

Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
QUE SAVONS-NOUS SUR L'ATLANTIDE ?
LES MALADIES BLEUES